







A. GRATRY

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, PROFESSEUR EN SORBONNE
ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# HENRI PERREYVE

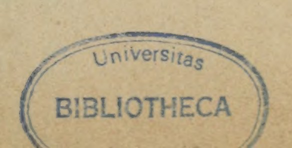
QUINZIÈME ÉDITION



PARIS-6e

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1923



# PRÉFACE

Quelques mois après la mort de l'abbé Perreyve, j'étais appelé à l'honneur de lui succéder dans la chaire d'Histoire ecclésiastique, à la Sorbonne.

Voici par quelles paroles débutait mon discours d'ouverture, prononcé le 25 avril 1866 :

« Je ne puis me défendre d'une douloureuse « émotion en montant pour la première fois « dans cette chaire. Je m'assois à la place « occupée naguère par un ami, je devrais dire « par un frère. Je viens continuer l'œuvre « que la mort a brisée entre ses mains ; « recueillir, s'il se peut, l'héritage de son

« amour pour l'Église; m'inspirer de son
« dévouement à la vérité, de son intelligence
« des besoins de notre époque, de ce zèle
« d'apôtre qui était la vie de ses écrits et de
« ses paroles, et qui l'a consumé lui-même
« bien avant le temps.

« Il n'y a pas encore cinq ans, Messieurs,
« nous étions tous là, vous et moi, entourant
« le jeune professeur d'une sympathie qui
« allait bientôt devenir de l'admiration. Vous
« vous le rappelez, le fils spirituel du P. La-
« cordaire s'était du premier coup révélé le
« digne disciple d'un tel maître. C'était cette
« pensée nette et forte qui va d'abord au
« fond des choses, et trouve dans la médi-
« tation personnelle le secret de la véritable
« et saine originalité; c'était cette parole,
« tour à tour ingénieuse et émue, délicate et
« puissante, à qui l'amour de la vérité et
« l'amour des âmes faisaient comme deux
« ailes pour l'élever souvent jusqu'aux som-
« mets de la haute éloquence; c'était surtout
« dans sa personne je ne sais quel mélange

« ravissant des plus aimables et des plus
« mâles qualités; d'une part, « cet esprit si
« élevé et ce cœur si doux », qu'on louait na-
« guère avec tant d'autorité sous les voûtes
« de l'Académie française et de l'autre, cet
« indomptable élan qui le faisait toujours trou-
« ver au premier rang partout où il y avait
« une grande cause à défendre, de grandes
« infortunes à consoler, de grandes espé-
« rances à ranimer et à soutenir.

« Aussi, comme après avoir assisté à ses
« premières leçons nous nous étions félicité
« d'avoir vu les portes de la Sorbonne s'ou-
« vrir au jeune abbé Perreyve! Comme nous
« avions applaudi à cette élection si intelli-
« gente qui venait de recruter, pour les luttes
« difficiles de notre temps, un soldat si cou-
« rageux, si bien préparé, et devant lequel,
« à cause de son âge, semblait devoir s'étendre
« une longue carrière de travaux et de vic-
« toires!

« Les travaux ne lui ont certes pas man-
« qué; et lui qui sut si bien joindre les com-

« bats de la plume à ceux de la parole, ne
« descendit pas une seule fois dans l'arène,
« sans y faire triompher avec lui la grande
« cause à laquelle il avait voulu se consacrer
« dès l'âge de douze ans.

« De ce côté, nos espérances n'ont pas été
« trompées; et quand, il y a deux ans, en
« 1864, l'église de la Sorbonne devenait trop
« étroite pour contenir l'auditoire d'élite que
« le jeune orateur tenait suspendu à ses lè-
« vres; lorsque quelques mois plus tard, il
« donnait au public ces *Entretiens de l'É-*
« *glise*, qui venaient d'une manière si oppor-
« tune répondre aux doutes, aux difficultés,
« aux angoisses, d'un grand nombre d'âmes
« sur les questions les plus controversées de
« ce temps, tous se disaient : A la place du
« grand athlète de Notre-Dame, trop tôt en-
« levé à son apostolat, Dieu semble vouloir
« mettre ce vaillant jeune homme; il ne porte
« pas le manteau du P. Lacordaire, mais il
« en a l'esprit et le cœur; il en continuera la
« mission. »

« Vous disiez cela, Messieurs, et vous sem-
« bliez avoir raison.

« Mais nous, nous ses amis intimes, nous
« ne le pouvions plus dire ; nous savions que
« notre ami portait la mort dans son sein ;
« nous sentions que chacun de ses éclatants
« succès précipitait le dénouement que nos
« prières essayaient vainement de conjurer.

« Le reste, Messieurs, vous le savez ; grâce
« à une notice que les amis de l'abbé Per-
« reyve ont accueillie avec tant d'empresse-
« ment et de reconnaissance [1], grâce sur-
« tout à ce livre récent qui fait revivre et qui
« consacre à jamais cette belle et noble phy-
« sionomie. Le reste, vous le savez : une
« agonie de trois mois supportée avec la plus
« admirable résignation ; la mort vue de près
« pendant des semaines, acceptée d'abord,
« puis aimée, puis désirée comme le plus
« court chemin pour aller à cette Beauté éter-

[1] Cette touchante notice sur les *Derniers jours de l'abbé Perreyve*, a été plusieurs fois réimprimée. On nous saura gré de l'avoir jointe à ce volume.

« nelle et à ce Bien suprême dont ce cœur
« voulait être rassasié; le sacrifice des plus
« belles et des plus légitimes espérances de
« la vie, accompli avec une simplicité, une
« force, et, le dirai-je, une grâce, qui rap-
« pellent la touchante parole de Bossuet sur
« la douceur de Madame envers la mort; la
« foi la plus vive, inspirant dans ce moment
« suprême chacun de ses actes et dictant
« chacune de ses paroles; l'ardent amour de
« Notre-Seigneur Jésus-Christ, établissant sa
« plénitude dans cette belle âme, et transfigu-
« rant pour elle tant de douloureux renonce-
« ments; des adieux empreints de l'affection
« la plus tendre et de la plus virile fermeté
« à ceux qu'il avait aimés ici-bas; l'espé-
« rance donnée par lui et avidement partagée
« par ses amis que son retour au sein de
« Dieu ne l'empêcherait pas de travailler
« avec eux pour la sainte cause de Jésus-
« Christ et pour celle de l'Église : tels ont été,
« Messieurs, les derniers battements de ce
« cœur, telles les dernières paroles tombées

« de ces lèvres mourantes : tel le suprême
« élan de ce prêtre de Jésus-Christ, vers le
« modèle et vers la récompense de son sacer-
« doce : telle enfin, permettez-moi de l'ajou-
« ter, la dernière leçon qu'il a livrée au res-
« pect et aux méditations de ses disciples et
« de ses amis ! »

A quinze ans de distance, je viens de relire ce rapide éloge funèbre. M'étais-je fait illusion en traçant cette esquisse? La douleur profondément sentie, et alors toute récente, d'une perte aussi cruelle avait-elle égaré mon jugement? Ne devais-je pas craindre d'avoir, dans un entraînement de cœur bien excusable, oublié les austères exigences de la vérité et de la sévérité historiques, pour donner à ce portrait un caractère par trop idéal?

Ma conscience m'absout de ce reproche, et après avoir eu tant d'occasions, depuis quinze ans, de voir, de connaître, de comparer les hommes, je crois pouvoir, en rééditant ces pages, faire appel, comme saint Jérôme, à

Jésus-Christ et à ses saints, pour déclarer « que je n'ai rien dit par complaisance et par « adulation, mais que j'ai tenu le langage « d'un témoin véridique[1] ».

Aussi bien, le temps fait justice des éloges emphatiques, et les flatteries tombent sous le poids de leurs menteuses exagérations.

Il en est tout autrement des témoignages dictés par la conscience et confirmés par le sentiment public. Ils grandissent avec les années qui, loin de les détruire, les fortifient et leur impriment une véritable consécration. Je ne crains pas de le dire : plus on pénétrera dans la connaissance intime d'Henri Perreyve, plus on fera savoir de lui ce que Tacite a si bien appelé « la physionomie de l'âme[2] », plus on comprendra l'intensité des sympathies qui entourèrent sa vie et la fidélité des souvenirs qui ont suivi sa mort.

Cette « physionomie de l'âme » à peu près

[1] Testor Jesum et sanctos ejus me nihil in gratiam, nihil more blandientium loqui, sed quid dicturus sum pro testimonio dicere. (S. Hieron., Ep. 108, n° 2.)
[2] Forma mentis. Tacite. *Agricola*, c. XLVI.

indépendante du cadre historique très simple dans lequel Dieu a enfermé les trente-quatre années de cette vie trop tôt brisée, on la retrouve d'abord dans deux recueils de Lettres[1] qui ont, dès leur apparition, trouvé, de la part d'un très grand nombre de lecteurs, l'accueil le plus significatif et le plus empressé.

Mais, ainsi que je le disais à la Sorbonne, l'âme de notre Henri revit tout entière dans le livre du P. Gratry que le public ne se lasse pas de redemander et dont nous donnons aujourd'hui, en le faisant précéder de cette courte préface, une nouvelle édition.

Qui mieux que celui dont Léon XIII nous faisait naguère l'éloge, en l'appelant « un grand esprit et un grand cœur », pouvait dégager des éléments purement historiques de cette rapide existence l'idée maîtresse qui en a fait l'unité?

Ce fut assurément un grand honneur pour

[1] *Lettres de l'abbé Henri Perreyve*, 5e édition, *Lettres d'Henri Perreyve à un ami d'enfance*. 6e édition.

notre ami d'avoir eu pour biographe le penseur éminent, le contemplateur de génie auquel la philosophie du dix-neuvième siècle restera redevable de *la Connaissance de Dieu*, de *la Connaissance de l'âme*, de *la Morale et la Loi de l'histoire*, des *Sources*, et de beaucoup d'autres œuvres où circule, avec la plus pure sève du Christianisme, une flamme bienfaisante dont la lumière a éclairé tant d'intelligences, dont la communicative chaleur a réalisé un des vœux du Sauveur, en étendant au loin l'incendie de la charité [1].

Mais cet honneur, Henri Perreyve l'avait mérité par la beauté morale de sa vie, vraiment digne d'être proposée en exemple, non seulement à la jeunesse dont il eut à un si haut degré, jusqu'à la dernière heure, les généreuses et séduisantes qualités, mais à cette tribu sacerdotale à laquelle il était si fier d'appartenir.

Nous qui l'avons connu; qui avons vécu

[1] Ignem veni mittere in terram et quid volo, nisi ut accendatur? (Luc, XII, 49.)

dans son intimité; qui avons tant de fois entendu les confidences de son zèle, de sa piété, de son amour pour l'Église, de son inviolable attachement à Rome et au Siège apostolique, de sa tendresse vraiment filiale pour l'auguste vieillard en qui, tout jeunes prêtres, nous allions souvent saluer avec la plus religieuse et la plus sincère émotion, le successeur de Pierre et le vicaire même de Jésus-Christ[1]; nous qui nous rappelons en même temps de quelle jalouse et délicate affection il aimait tout ce qu'il y a de grand et de bon parmi les hommes, la patrie, la justice, la liberté, l'honneur; quelle indignation et quel mépris lui inspiraient les attentats de la force ou les ruses hypocrites de l'oppression se cachant sous le masque du droit, nous ne pouvons pas ne pas regretter amèrement cet intelligent et vaillant frère d'armes, à l'heure où, dans la liberté de l'Église, nous avons à défendre la liberté de tous nos concitoyens.

[1] Voir en particulier ses lettres datées de Rome

De quel cœur, avec quel accent il eût redit avec nous cette parole de Tertullien, que nous ne nous lasserons pas de répéter à nos contemporains : « Nous ne vous menaçons pas « et nous n'avons pas peur ; et si nous vous « adjurons de ne pas combattre contre Dieu, « c'est que nous voulons le salut de tous nos « frères. »

Evêché d'Autun, en la fête de saint Raphaël archange,
21 octobre 1880.

† Adolphe-Louis, *évêque d'Autun.*

# HENRI PERREYVE

## CHAPITRE PREMIER

### ÉDUCATION

Chargé par la faculté de Théologie de prononcer l'Éloge de notre bien-aimé collègue, de notre ami, et j'allais dire de notre enfant, Henri Perreyve, je n'aurais pas accepté cette tâche, et je serais resté dans le recueillement de ma douleur, si je n'avais compris qu'il ne s'agit pas ici d'un éloge, mais d'un enseignement sacré, et que j'ai pour devoir de proposer ce modèle de la meilleure et de la plus belle

vie à cette jeunesse qu'il aimait tant et dont il était tant aimé.

Puisqu'il est mort si prématurément, je veux travailler, pour ma part, à rendre plus féconde encore sa vie trop courte, et, comme le dit quelque part l'Évangile, je veux « susciter des « enfants à notre frère » mort avant nous.

Il faut que ses travaux, ses écrits et sa vie, ses souffrances et sa mort, soient bénis, et engendrent des hommes qui lui ressemblent.

Laissez-moi dire d'abord toute la conviction de mon âme : c'est que nous avons sous les yeux un rare modèle de la complète beauté humaine.

Tous ceux qui l'ont connu avoueront qu'il est facile de caractériser et cette âme et cette vie par un seul trait qui résume et domine le reste, et que ce trait se peut exprimer d'un seul mot : LA BEAUTÉ.

Tout ce que le courage, l'intelligence, le dévouement et la bonté peuvent donner de beauté à une âme, tout ce que l'expression d'une telle âme peut donner de beauté au corps de l'homme et à sa face, la nature et la grâce le lui avaient donné. Il en était resplendissant !

Et c'est pourquoi nous l'avons tant aimé. N'est-il pas aussi l'être humain que le P. Lacordaire a le plus aimé? Et n'est-ce pas à lui que ce noble et grand cœur écrivit ces solennelles paroles : « Vous serez éternellement sur « mon sein, comme un fils et comme un ami? »

Oui, par sa grande beauté morale, il a relevé, guidé, consolé beaucoup d'âmes, imitant en cela son Maître, qui entend « conquérir le « monde et régner, par la splendeur et par « la force de sa beauté ». *Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende, prospere procede, et regna.* Sa vie entière ne fut qu'un noble et vigoureux élan pour obéir à l'appel du Maître qui nous propose, comme terme idéal de la vie, la beauté morale absolue, celle de Dieu même : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est « parfait. »

Aller toujours au plus parfait, au plus haut, au plus beau, c'est là la méthode de la vie, comme c'est la méthode de l'esprit. Si quelqu'un, en ce temps, parmi ceux que nous avons connus, a suivi cette méthode dans son travail et dans sa vie, c'est le frère bien-aimé dont nous vous parlons aujourd'hui.

Mais où donc l'ont conduit ces continuels élans vers la plus haute beauté morale? Ils l'ont conduit au sacerdoce, c'est-à-dire à la plus belle forme que puisse prendre la vie de l'homme. Ils l'ont conduit à cet honneur divin qu'il appelle quelque part : « cette joie des « joies, et cette unique raison de toute ma « vie! » Aussi je dois le dire, tout mon effort pour le louer est devenu l'éloge du sacerdoce et une exhortation au sacerdoce. Et cette exhortation, j'ose l'adresser à tous. Car, puisqu'il est ici question du sacerdoce le plus élevé, qui est le ministère évangélique dans l'Église éternelle, tout ce que j'en dirai s'applique, par une réduction qui s'opère d'elle-même, à tout ce qui se peut appeler sacerdoce. N'y a-t-il pas le sacerdoce de l'enseignement, celui de la science, celui de l'art, celui du dévouement et de la charité, et le très réel sacerdoce de la paternité dans la famille? Tout devoir accompli en Dieu, tout bienfait, toute lumière descendant par un homme sur les hommes, à partir de Dieu, est un acte sacerdotal. En ce sens donc, l'exhortation s'adresse à tous, à tout chrétien, ou, ce qui est même chose au

fond, à quiconque, aux yeux de Dieu, est vraiment homme de cœur. A vous surtout, jeunes gens, la vie, les lettres et les écrits de votre ami, Henri Perreyve, vont adresser l'exhortation au dévouement sacerdotal le plus haut et le plus fécond!

Étudions donc ensemble cette noble vie, pour exciter notre langueur, et nous encourager aux généreux élans qui vont à l'absolue beauté morale.

## I

Son histoire extérieure est très courte.

Henri Perreyve est né le 11 avril 1831, à Paris.

Ne parlons pas de ses parents; ils lui survivent, et ils sont près de nous. Son père, sa mère, sa sœur, qui fut sa seconde mère, nous les louons et les bénissons dans leur fils, comme Dieu lui-même, j'espère, les bénit et les bénira dans ce fils qu'il leur a repris.

Ses premières études réelles furent l'étude

de l'art et l'étude de la religion. Pendant ce temps, il suivait les classes du collège, avec un médiocre zèle.

Cependant, au terme de ses études classiques, il était arrivé au but avec un tel bonheur, qu'on a pu dire, avec raison, qu'avant vingt ans il était déjà presque un orateur et un écrivain.

Le grand acte, et à peu près l'unique événement de sa vie, fut le choix d'une carrière. Destiné, dans la pensée de sa famille, à la carrière du droit, incliné à ce qu'il paraissait, par la courageuse impétuosité de sa nature, à la vie militaire, il fut appelé par Dieu au sacerdoce; et cet appel, accueilli par l'enfance, puis médité pendant les premières années de sa jeunesse, devint, lorsqu'il eut dix-huit ans, la cause de son bonheur et l'objet de toute son ambition.

Après avoir, d'après le très vif désir de son père, terminé ses études de droit, il vint à l'Oratoire pour commencer l'étude de la philosophie et de la théologie.

Mais gravement malade dès l'âge de dix-huit ans, il déploya la plus grande énergie, et

parfois le plus grand courage, pour parvenir jusqu'au sacerdoce.

Devenu prêtre, d'inexplicables alternatives de maladie très grave et de santé presque brillante lui donnèrent des années, tantôt de courageuse souffrance, et tantôt d'un travail ardent, et parfois excessif. C'étaient les sept années qui lui restaient à vivre.

Son remarquable talent d'orateur et d'écrivain se développa très rapidement. Sa réelle puissance de parole, ou, pour mieux dire, sa puissance d'âme, se montra par la conquête, pleine et entière, du plus difficile de tous les auditoires, l'auditoire des lycées.

Quant à ses écrits, après un si petit nombre d'années de travail, il nous laisse environ dix volumes, pleins de promesses et de fruits déjà mûrs.

Nommé en 1860 aumônier du Lycée Saint-Louis, il y laissa de profonds souvenirs et les plus vifs regrets, lorsqu'en 1861 il fut appelé à la Sorbonne, dans la chaire d'histoire ecclésiastique.

Mais partout, entraîné par l'éclatant succès de toutes ses œuvres, il abusa de l'effort, et ne

sut pas contenir ses forces. On peut dire qu'il s'est fait tuer par sa faute, comme un soldat qui tombe, en s'avançant au delà de son poste.

Il eût pu vivre, il eût dû vivre. Ici portent nos plaintes et nos reproches.

Mais sa mort a été d'une héroïque simplicité, paisible, sainte et recueillie; et il vit maintenant pour toujours, et il nous aide, et il nous aime.

Telle est l'esquisse et l'histoire extérieure de cette vie si belle et si courte. Nous allons essayer d'en voir la splendide beauté intérieure, sans jamais oublier notre but, qui est de nous exhorter, nous et les autres, à conquérir, par un aussi courageux élan, la même grandeur morale, et l'emploi sacré de la vie.

## II

Son éducation intellectuelle et morale s'est continuée depuis son enfance jusqu'à sa mort. De très bonne heure, l'éducation chez lui fut personnelle, active et libre. De très bonne heure, il eut une volonté, une volonté déter-

minée par l'amour du beau, et sachant s'y porter librement.

Le sens poétique et religieux, le goût des arts, surtout de la musique et du dessin, furent ses premières inspirations. Et, ce qui est le propre des âmes vivantes, son esprit se portait d'instinct à son objet par la voie la plus simple, par la méthode réelle et naturelle, et jamais par les détours des règles abstraites ou l'ambitieuse multiplicité de l'analyse artificielle.

Il poussa même, dans quelques études secondaires, l'originalité jusqu'à l'indiscipline.

Par exemple, il ne sut ou ne voulut jamais apprendre, en musique, à lire les notes dans aucune clef, ni à connaître aucun des signes musicaux. La musique imprimée, pour lui, n'existait pas. Mais ce qu'il entendait, il le savait, le retenait et le reproduisait avec intelligence et avec émotion, mettant souvent en évidence le fond du sens et l'intention des maîtres, et toute cette essence musicale que trop souvent les plus habiles exécutions ne font qu'envelopper ou dissiper. Que de soirées nous avons passées à l'entendre! Quelle verve vraie, claire et vivante!

Il dessinait par le même procédé, sans aucun art, reproduisant avec esprit ce qu'il voyait, et faisant ressortir dans les formes le sens des formes.

Pardonnez ces détails, qui paraîtraient insignifiants, s'ils ne caractérisaient cette nature d'esprit, si disposée à procéder en tout par voie de libre inspiration, mais qui sut soumettre plus tard, dans une mesure si admirable, sa grande richesse de verve originale à la règle et à la sagesse.

Mais voici où commencent ses premiers efforts méritoires dans la vie intellectuelle. Presque rebuté dès l'abord, comme la plupart des écoliers, par la méthode grammaticale abstraite, il n'abandonna pas pour cela le travail, n'augmenta pas le nombre des esprits perdus par une culture manquée, et arriva au but par un autre chemin.

Que fut ce chemin? Le voici : C'est que, médiocre élève de septième, de sixième, de cinquième au lycée Saint-Louis, il était le meilleur élève des catéchismes de Saint-Sulpice. C'est le travail des catéchismes, suivi avec ardeur, qui l'a conduit au but de l'ensei-

gnement secondaire, c'est-à-dire à l'art de penser, de parler et d'écrire.

Les premiers objets de son attention véritable ne furent point ces transpositions de mots dans le vide, et ces formules étranges dont souvent on fatigue la pensée délicate des enfants. L'objet premier de son effort intellectuel, ce fut Dieu, le Père qui est au ciel, sa bonté infinie, sa providence, sa loi; la destinée de l'homme, l'Homme-Dieu venu pour le salut du monde; le bonheur et la gloire promis à la justice. Voilà ce qui d'abord nourrit son âme et occupa tout son esprit.

C'est par là qu'il apprit à penser, à vouloir, à choisir, à concevoir et à aimer les plus grandes choses. C'est là qu'avec l'éducation morale et religieuse, il commençait et poursuivait vraiment son éducation intellectuelle. Et c'est pour cela même, je le crois, qu'au terme de ses études classiques, il se trouvait avoir, beaucoup mieux que bien d'autres, atteint le but.

Le P. Lacordaire, parlant de sa propre vie d'écolier, écrivait : « Élève médiocre, aucun « succès ne signala le cours de mes premières

« études... Mais tout à coup, en rhétorique,
« les germes se prirent à éclore, et des cou-
« ronnes sans nombre vinrent, à la fin de
« l'année, éveiller mon orgueil, bien plus que
« récompenser mon travail. »

Telle fut aussi l'histoire des études littéraires de Henri Perreyve.

« En rhétorique, me disait un de ses condisciples, après l'avoir connu très faible élève jusqu'en seconde, où il eut, pour la première fois, un petit prix de version latine, nous le vîmes tout à coup écrire et parler comme un maître, et nous dépasser tous. » A cette époque, ajoute le même témoin, « il était déjà presque un orateur et un écrivain. »

Je ratifie, en ce qui me concerne, ce jugement. J'ai connu Henri Perreyve lorsqu'il n'avait que dix-huit ans, j'ai ses lettres de ce temps-là; j'ai suivi ses premiers travaux : l'écrivain, l'orateur se déclaraient alors déjà, aussi nettement que la fleur dans un bouton qui s'ouvre.

## III

Je voudrais proposer en exemple ce rapide élan vers le but dans le plus grand de tous les arts, celui de la parole.

Je me trouve placé par mon devoir au centre des efforts et des institutions par lesquels un grand peuple, celui-là même qui passe pour le plus éloquent de la terre, cherche à conduire l'élite de sa jeunesse au culte vrai de la parole et de la pensée. Or, nous savons ici mieux qu'ailleurs ce qu'il y a d'étranges imperfections et de difficultés presque invincibles dans le premier enseignement classique de la parole. Nous savons combien peu d'esprits sont amenés au culte utile des lettres, au développement réel de la parole et de la raison. Nous savons combien sont repoussés, et parfois éteints pour toujours, par une discipline malheureuse.

Il est une manière d'enseigner qui entreprend de soumettre l'enfant au rude labeur de la réflexion sans objet; on le chasse, par la force et le châtiment, du monde de la na-

ture, du monde du sentiment où il vivait ; mais pour l'introduire dans quel monde? Est-ce à Dieu, est-ce à l'âme qu'on le mène? Non pas : on prétend le forcer à vivre dans je ne sais quelle région intermédiaire qui n'est ni Dieu, ni l'âme, ni la nature : limbes ternes et mortels, où il passe des années à contempler l'abstrait, et à retourner en tous sens, et sans cesse, et sans savoir pourquoi, les formes vides du vêtement de la pensée. Que si l'élève est trop docile, s'il a l'esprit naturellement sec et partiel, si le maître ne sait pas corriger par le génie de l'enseignement le vice de la méthode, si le disciple est rivé dans cette voie par le succès et l'amour-propre, je le vois augmenter un jour la secte dangereuse des scribes, des lettrés séparés, des esprits morts, qui peuvent croire que le principe des choses est un principe abstrait, et qui pour en citer un étrange exemple, réduisent leur conception de l'univers à ce seul point : *Il n'existe que des formules.* Ainsi se multiplie le nombre de ceux qui augmentent la tristesse sur la terre, qui entretiennent le doute et les ténèbres, et brisent l'élan du

genre humain. Est-ce donc là le culte vrai de la parole et de la pensée?

Eh bien! notre écolier fut du très grand nombre de ceux qui refusent d'entrer dans ces limbes, et du très petit nombre de ceux qui n'ayant pas accepté cette voie, vont au but par un autre chemin.

Qu'on me permette d'étudier ici à loisir, avec amour, la marche de cet esprit dans sa jeunesse, et la beauté sacrée de ses premiers développements.

Voici donc la voie qu'il suivit :

Il pratiqua d'abord, sans la connaître assurément, cette parole d'Évangile : « Laissez « venir à moi ces petits enfants. » Petit enfant, il alla droit au Christ par la prière et la piété.

Mais le Christ est le Verbe éternel, la lumière qui éclaire au dedans tout homme venant en ce monde. Il alla, dès ses premiers efforts intellectuels, à la lumière qui éclaire au dedans. Il fit ce que les philosophes enseignent, savoir : que, pour connaître la vérité, il faut aller à Dieu, qui est la cause première de tout mouvement intellectuel. Sans bien savoir que

c'était Dieu, il alla vers le fond de ce mouvement lumineux qu'il sentait et qu'il entrevoyait en lui. Dieu, dit-on, parle au fond de toute âme, en tout temps. Il écouta, en effet, dans ce fond, où la vérité se fait entendre, où se recueillent les idées. L'art de l'éducation, disent encore les sages, consiste surtout en ceci : ramener l'esprit à lui-même, et de lui-même à Dieu. C'est ce qu'il fit, sans en connaître la maxime. Il alla au Maître intérieur.

Mais voici que le maître extérieur, qui connaît ces maximes, trop souvent n'en croit rien du tout en pratique. Il est bien loin de ramener les esprits à eux-mêmes, et encore moins à Dieu. Souvent, tout au contraire, il empêche le disciple d'aller à Dieu, et s'il rencontre quelque esprit disposé à regarder et à écouter au dedans, il le détourne, et il semble lui dire, comme autrefois le grand prêtre au Prophète enfant, que Dieu même appelait : « Enfant, ce n'est rien! dormez toujours! »

Je le sais, il faut les deux maîtres, et l'on doit écouter les deux; mais que faire quand celui du dehors prétend étouffer l'autre? On

sait ce que font alors les enfants. La plupart se retirent, quelquefois pour toujours, dans le retranchement impénétrable de l'inattention, où personne ne peut les forcer. Mais que fit notre cher écolier? Je le sais, car je puis presque dire que je l'ai vu. Il se retirait aussi, je l'avoue, et il savait se défendre très bien contre toute oppression intellectuelle. Mais il se défendait tout autrement que les inattentifs. Son esprit semblait dire : « Il vaut mieux « écouter Dieu que l'homme, » et, sans qu'il le comprît lui-même, imitant le prophète enfant, son attention, dirigée au dedans, disait à Dieu : « Parlez, Seigneur, votre serviteur « vous écoute. »

Oui, dès cet âge, à douze ans, sa piété réelle, profonde, habituelle, cherchait la lumière intérieure et la voix de Dieu dans son âme, avec respect, admiration, adoration. Cera même s'opérait en lui, au collège, dans ses premières classes.

C'était la source de ses progrès. Car il allait, par la piété, au Maître principal. La piété, dans le sens naturel et radical du mot, c'est ce retour indispensable de l'être intelligent et

libre, vers son principe et vers son Père, pour y puiser la vie toujours nouvelle. Et si l'enseignement avorte trop souvent dans les esprits, s'il est toujours si lent, si difficile, c'est que la piété manque. On ne va pas au maître principal. Ces premiers enseignements de la parole qui portent sur les mots, leurs formes et leurs rapports, n'arrivent à aucune sorte de lumière. L'esprit demeure dans la grammaire abstraite, dans le mot seul, et n'entre pas vraiment dans la région de la parole et de la pensée. Faute de piété, l'esprit ne va ni du mot à l'idée, ni de l'idée à l'âme, et encore moins de l'âme à Dieu. Par la piété, il franchit rapidement ces degrés, et va de tout à Dieu, et déverse à partir de Dieu, de Dieu à l'âme, et de l'âme à l'idée, et de l'idée aux mots, la vie réelle et la lumière originale.

Je m'explique donc ainsi toute cette éducation et la rapidité de son succès. Je m'explique comment il se trouva au but avant les autres, et fut, à dix-huit ou vingt ans, un orateur et un écrivain, nous donnant un de ces exemples de maturité précoce dans l'art de la parole, qui rappelle ce grand orateur politique

de la fin du siècle dernier, lequel, à vingt-trois ans, gouvernait les assemblées délibérantes de son pays.

C'est qu'il avait trouvé la méthode réelle et vivante, laquelle consiste à écouter et à regarder Dieu, la nature, les chefs-d'œuvre; puis à s'efforcer d'imiter ce qu'on voit et ce qu'on entend.

S'étant attaché tout d'abord à la source première, et à la beauté principale, Dieu même, il avait par cela seul dans l'âme, le principe des plus grands et des plus généreux mouvements, le fonds sublime et inépuisable de l'art, de l'éloquence, de la science et de la poésie. Préparé par cette force intérieure, il saisissait avidement tout ce que le dehors lui présentait de beau, et s'efforçait, sans savoir par quel art, de reproduire le tout de moins en moins imparfaitement.

Il devenait écrivain, en lisant avec admiration nos chefs-d'œuvre anciens et modernes, et il devenait orateur, en tremblant d'enthousiasme au pied de la chaire de Notre-Dame, à la voix du puissant orateur qu'il ne cessa de suivre depuis sa première communion.

En outre, remarquons-le bien, il n'eut jamais pour but direct de devenir ni écrivain, ni orateur, ni d'écrire pour l'honneur d'écrire. Or, ce désintéressement radical est la condition essentielle pour arriver à l'art vivant et véritable, seul digne d'ambition.

Il ne s'efforça de parler et d'écrire que par besoin de glorifier et de faire triompher ce qu'il aimait, voulait et admirait, savoir : Dieu qu'il portait dans l'âme depuis l'enfance; la foi chrétienne, dont il n'avait cessé de nourrir sa jeunesse; puis la justice, la liberté, le bien des hommes, le progrès des nations, ces saintes choses que son âme évangélique et généreuse, au milieu du tumulte de 1848, s'était prise à aimer et à vouloir avec passion.

C'est ainsi qu'il devint éloquent.

Voilà, jeunes gens, et je parle aux écoliers mêmes, voilà ce que vous pouvez et devez imiter.

Qu'on ne dise pas qu'il y avait là plus de richesses de facultés qu'efficacité de méthode, et qu'on n'imite point le génie! Je déclare au contraire, que tous peuvent imiter cette noble et simple voie, depuis l'enfant qui commence

ses études jusqu'à l'homme consommé dans la vie.

Si ces pages sur Henri Perreyve arrivent aux mains d'un enfant de douze ans, je dis que cet enfant pourra comprendre. Il peut comprendre que Dieu, qui est au fond du cœur, et qui à chaque instant réveille en nous et la conscience et la raison, que Dieu, dis-je, est le premier des maîtres; que Dieu seul donne l'intelligence et le goût du travail, et l'amour de ce qui est beau; qu'on peut et doit demander à Dieu ces vertus et que celui qui les demande avec ardeur les obtiendra. Il peut comprendre que tout péché nous éloigne de Dieu, du travail, de tout ce qui est beau; qu'il ne faut apprendre à parler et à écrire que pour écrire et dire la vérité; que le plus grand talent du monde ne sert à rien et qu'ordinairement même Dieu nous l'ôte, si l'on manque de cœur, si l'on n'aime sa famille, son pays, tous les hommes nos frères; si l'on n'a pas pitié de tant de malheureux qui souffrent et s'égarent dans la misère, le vice et l'ignorance; si l'on n'est pas enfin fermement décidé à consacrer tout son talent, et même sa vie entière, à faire le

plus de bien qu'il se pourra, et à défendre jusqu'à la mort la justice et la vérité.

C'est précisément à douze ans, à l'âge où le Christ enfant interroge et confond les docteurs, que l'on comprend ces choses; c'est à quarante qu'on ne les comprend plus. Henri Perreyve les comprit en effet à douze ans[1], et plus tard il les fit comprendre aux élèves du lycée Saint-Louis, à ceux de Sainte-Barbe, et aux enfants qu'il préparait à la première communion.

## IV

Mais revenons à son éducation. Nous l'avons presque présenté comme doué d'une originalité quelque peu indocile, d'une verve presque indisciplinée. Il avait, en effet, l'art de lais-

[1] Voir, dans son testament ces mots : « A qui j'ai « eu le bonheur de me consacrer à douze ans. » Il était réellement cet enfant qu'il décrit lui-même* : « Vous « rappelez-vous le temps où vous eûtes douze ans, et « où, pour la première fois, vous vîntes recevoir le « corps de Jésus-Christ? C'est pour beaucoup d'hom- « mes le grand moment de la vie, l'âge virginal et « angélique. L'esprit n'est plus dans l'ignorance, il

* *Disc. sur l'Hist. de France.*

ser passer la parole vide ou fausse, et de se réfugier très vite dans les impénétrables retranchements de la conscience intellectuelle. Il choisissait les maîtres, et, dans chaque maître, il choisissait encore. Il était ainsi à la fois libre et docile. Il sentait qu'il n'y a qu'un Maître absolu, et qu'aucun homme n'est ce maître-là. « N'appelez personne sur la terre votre maître, « dit l'Évangile, car il n'y a qu'un Maître qui « est le Christ. » Mais pourtant, lorsqu'une parole vraie et une juste leçon l'atteignait, alors quelle attention, quelle joie, quelle reconnaissance, quelle tendresse! Comme il saisissait bien le don, et comme il s'en emparait pour toujours!

Il attirait, on peut le dire, par son universelle capacité et sa splendide intelligence, les leçons des vrais maîtres. Semblable, — mais plus courageusement docile, — semblable à ce jeune homme de l'Évangile dont il est dit:

« juge déjà et il comprend; il juge que Dieu est bon, « et que le servir c'est régner. La liberté s'éveille « déjà dans le cœur, mais ce cœur est pur, et les « orages d'en bas ne l'ayant pas encore souillé, il ne « se sent libre que pour obéir avec plus d'honneur. « A cet âge, on croit au ciel, on sent la beauté des « choses divines, et l'on sait s'agenouiller. »

« Jésus l'aima du premier regard » : *Jesus intuitus eum, dilexit eum,* lui aussi fut aimé, après un seul regard, des plus nobles esprits, qui se firent spontanément ses guides, et dont il n'oublia jamais aucune leçon.

Qu'on me permette d'en citer un exemple : il s'agit d'un souvenir de sa préparation au baccalauréat. Je retrouve dans ses papiers cette note écrite de sa main, en juillet 1849. Il avait dix-sept ans.

« Hier, j'étais au Luxembourg, travaillant la physique que je comprenais avec beaucoup de peine, quand je vis venir à moi un homme à cheveux blancs, portant sur ses traits l'empreinte d'une belle vieillesse. Il s'assit à côté de moi, essuyant son front découvert et me regardant fixement : « Jeune homme, me dit-il « vous paraissez fatigué de votre travail, que « lisez-vous donc ? » — « Je fus un instant surpris et assez mécontent de cette visite inattendue... Allais-je donc perdre mon temps à écouter quelque radotage ?... Oh ! que je bénis ce temps perdu ! Je montrai à mon visiteur mes livres de physique. Il les regarda tristement et me dit : « Prenez garde d'étudier mal

« les sciences naturelles. Elles sont bien bel-
« les, quand on sait en pénétrer l'esprit. Elles
« sont nuisibles, quand on les prend à la lé-
« gère. Un peu de science éloigne de l'esprit
« et de Dieu, beaucoup de science y ramène.
« Il faut travailler d'abord pour estimer
« la matière, pour comprendre ce qu'elle
« a de beauté, de régularité mathématique,
« d'obéissance absolue aux lois. Et puis il
« faut travailler encore pour comprendre
« combien elle est cependant peu de
« chose. »

« Puis, s'élevant à des conceptions plus générales, il se mit à me faire une théorie magnifique des sciences dans leurs rapports avec la philosophie : il me parla des incertitudes de Descartes et de son école, des progrès de la science moderne, des inductions nouvelles que l'on tentera.

« Comme il flétrissait avec conviction le matérialisme grossier qui fait des spéculations intellectuelles un métier ! Il me parla de ma position et de mon avenir. » « Le succès vien-
« dra de vous seul, disait-il. Travaillez avec
« dévouement. N'aimez pas le monde, n'aimez

« pas ses plaisirs. Si vous êtes riche, défaites-
« vous de vos richesses plutôt que de voir vos
« facultés absorbées par vos plaisirs. C'est un
« malheur que d'être né dans la misère ; car la
« misère entrave l'esprit ; l'âme souffre quand
« elle doit se mettre au service unique des né-
« cessités du corps ; mais c'est un plus grand
« malheur encore que d'être né dans l'opu-
« lence, car l'opulence c'est le règne du corps,
« c'est l'esclavage de l'esprit. Il faut alors une
« révolution pour vous sauver. »

« Il me parla de bien d'autres choses que j'ai oubliées. J'étais vaincu par l'admiration, le respect, et ce je ne sais quoi d'antique et de majestueux qui se reflétait dans ce regard et dans ces cheveux blancs. Il me quitta brusquement et s'éloigna en me disant de prendre courage, de mettre à profit ma jeunesse, et de me consacrer au service de la vérité.

« Je ne le perdis pas de vue, il entra au Collège de France, où l'on m'apprit que ce vieillard était M. Biot. »

C'est de la même manière qu'il lui fut donné d'attirer le P. Lacordaire, lequel aussi l'aima du premier regard, et qui fut son principal

maître, et fit de cet enfant son fils, son ami et son héritier[1].

Citons maintenant, c'est le lieu, quelques exemples des leçons que le P. Lacordaire lui donnait.

Voici d'abord la première de toutes, celle par laquelle ce maître conquit son disciple.

Henri Perreyve, à dix-neuf ans, suivait assidûment, depuis six ans, les conférences de Notre-Dame ; mais il ne s'était jamais fait présenter au Prédicateur. Il fut toujours très réservé et redouta toujours l'indiscrétion. Dirai-je qu'ici il craignait encore autre chose, et pressentait une influence trop dominatrice ?

Un jour enfin, il fut conduit chez le P. Lacordaire par des amis, mais ne put rester qu'un instant, pendant lequel le Père paraissait occupé. Mais le P. Lacordaire l'avait vu : tout était dit. Or, quel fut, peu de jours après, l'é-

[1] Il lui légua tout ce qu'il possédait en propre, ses mémoires, ses manuscrits, tous ses papiers, le constituant ainsi l'héritier de ses pensées et de ses convictions. L'abbé Perreyve a légué les mémoires à M. de Montalembert, et le reste à M. Foisset, qui prépare une vie du P. Lacordaire.

tonnement et l'émotion de l'étudiant, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre l'illustre dominicain! « Mon enfant, lui dit-il, je vous ai mal « reçu ; je viens vous demander pardon et « causer avec vous. »

Il lui donnait pour première leçon l'enseignement de la bonté. L'indiscipliné jeune homme fut conquis, et devint en peu de temps disciple, fils et ami.

Cet enseignement de la bonté, le maître le répéta souvent. Henri Perreyve avait par-dessus tout le sens du beau et l'amour du beau ; mais il semblait d'abord, en théorie, ne pas comprendre la relation de la beauté à la bonté, et, en pratique, ne pas chercher avant tout la bonté.

« Je suis de votre avis, lui écrivait alors le « P. Lacordaire; la beauté seule émeut jusqu'au « fond de l'âme ; mais vous avez tort d'opposer « la bonté à la beauté ; il n'y a pas de beauté « sans bonté. Le beau est l'harmonie du bien « et du vrai dans une même chose, la splen- « deur confondue de l'un et de l'autre ; et si « vous rencontriez un visage où la rectitude « des lignes et la grâce des contours fussent

« parfaites, mais sans une expression de bonté
« quelconque dans les yeux et les lèvres, ce
« serait la tête de Méduse. La bonté, il est vrai,
« peut ne pas arriver jusqu'à la beauté ; celle-ci
« suppose une certaine splendeur, et, en ce
« sens, la bonté toute seule n'émeut pas jus-
« qu'au ravissement[1]. »

Voilà pour le côté spéculatif de la question. Un autre jour, il lui donne cette leçon personnelle et pratique : « Par-dessus toute chose,
« soyez bon ; la bonté est ce qui ressemble le
« plus à Dieu, et ce qui désarme le plus les
« hommes. Vous en avez des traces dans l'âme,
« mais ce sont des sillons que l'on ne creuse
« jamais assez. Vos lèvres et vos yeux ne sont
« pas encore aussi bienveillants qu'ils pour-
« raient l'être, et aucun art ne peut leur don-
« ner ce caractère que la culture intérieure de
« la bonté. Une pensée aimable et douce à
« l'égard des autres finit par s'empreindre dans
« la physionomie, et par lui donner un cachet
« qui attire tous les cœurs. Je n'ai jamais res-
« senti d'affection que pour la bonté rendue

[1] Lettre du P. Lacordaire du 2 février 1854.

« sensible dans les traits du visage. Tout ce
« qui ne l'a point me laisse froid, même les
« têtes où respire le génie; mais le premier
« homme venu qui me cause l'impression
« d'être bon me touche et me séduit [1]. »

Le disciple, qui d'ailleurs sur ce point ne résista jamais, fut pleinement convaincu, et il louait plus tard, comme étant la véritable et définitive analyse philosophique du beau, cette assertion sur la beauté de la figure humaine : « La beauté, comme la lumière du jour, où « la science saisit trois rayons, la beauté se « compose de ces trois rayons nécessaires : « *courage, intelligence, bonté*. La suppres- « sion de l'un des trois ôte la beauté; leur réu- « nion la constitue. » Et c'est ce qu'il portait dans l'âme; et sa vie, en effet, fut le développement des trois rayons. Par nature, il avait avant tout le courage, et puis l'intelligence, puis la bonté. Par culture et par grâce de Dieu, il développa par-dessus toute chose la bonté, et fit servir à la bonté et à l'amour des hommes tout son courage et son intelligence entière.

[1] Lettre du P. Lacordaire du 22 avril 1852.

On peut le dire, il se développa en grâce et en beauté devant Dieu et devant les hommes, jusqu'à son dernier jour. Mais combien tout cela était vrai, et combien était franche et pure cette croissance en beauté! Ne craignez pas qu'il ait jamais cherché à être beau, ni qu'il ait, prenant à la lettre la parole du P. Lacordaire, prétendu donner « à ses lèvres et à ses yeux par la culture intérieure de la bonté toute l'expression de bienveillance qu'ils pouvaient avoir ». Ni pour ses yeux ni pour son âme, il ne chercha jamais l'éducation artificielle ni la perfection calculée.

La vraie vertu, comme l'amour vrai, dit la sagesse chrétienne, consiste surtout à ne pas s'enfermer en soi-même, mais bien à s'élancer hors de soi vers son but. S'élancer hors de soi vers l'œuvre, vers le devoir, vers le salut du monde, vers Dieu, c'est bien là ce qu'il fit. Et c'est là ce que lui apprit l'éducation que Dieu même lui donna dans ses austères préparations à la mort qu'il dut traverser plusieurs fois, à dix-huit ans, à vingt-trois ans et à vingt-six, sans parler de la préparation suprême. « L'habitude d'être malade et de

« penser à la mort, écrivait-il[1], m'a rendu très
« disposé à aimer les hommes. Cela ne fait
« peut-être pas à tout le monde le même effet ;
« mais il me semble que, la vie étant chose si
« frêle et si courte, il faut du moins ne pas
« l'employer à se haïr ; et que la mort nous
« épiant à chaque pas, il faut se mettre en
« mesure de quitter le monde en ami. Du reste,
« je n'ai pas de peine à aimer les hommes, et
« le contraire serait de ma part une détesta-
« ble ingratitude. Je suis étonné chaque jour
« de la somme de bienveillance, de bonté,
« d'amitié, que des gens inconnus me témoi-
« gnent : et si j'ai un regret, c'est de me sentir
« très indigne d'un sentiment aussi favora-
« ble. »

Mais ce qui montre son âme entière, et tout ce que la mort vue en face, et traversée en quelque sorte, avait mis dans son cœur et dans son esprit d'amour et de bonté, c'est cette page admirable intitulée : *le Retour à la vie*, que nous citerons tout entière en son lieu, et où le divin Maître dit :

[1] 23 août 1855

« Mon fils, ce n'est pas pour toi que tu
« viens de recevoir le don renouvelé de la vie.

« Cette vie qui t'est rendue, tu la dois aux
« hommes pour ma gloire.

« La mort, même seulement pressentie, met
« tout à coup dans une très vive lumière
« l'extrême simplicité des choses : les détails
« disparaissent; il ne reste présent à l'âme
« que le salut du monde et Dieu.

« Tel est mon fils, l'enseignement sacré de
« la mort. Heureuses les âmes, qui l'ayant reçu
« et revenant à la vie, n'en conservent pas en
« vain le souvenir! »

Henri Perreyve, à dix-huit ans, reçut, pour la première fois, cet enseignement de la mort, et, dès son premier retour à la vie, il avait tout compris, tout retenu. Il était décidé, avec réflexion maintenant, et en toute connaissance à suivre Jésus-Christ comme ouvrier, et à donner sa vie au salut du monde et à Dieu.

## CHAPITRE II

### VOCATION

I

Le grand acte ou plutôt l'unique événement de sa vie, disons-nous, fut le choix d'une carrière. Je n'aurais pas dû dire : *le choix*, car jamais il n'y eut de choix. Sa vocation sacerdotale fut absolue, sans hésitation depuis l'âge de douze ans, et sans un seul jour de regret jusqu'à son dernier jour. Jamais il ne conçut un autre emploi de sa vie. Il voyait dans le sacerdoce (et il voyait cela en toute lumière et

profondeur) la voie sans comparaison la plus haute, la plus noble, la plus utile et la plus belle dans tous les sens, que l'homme puisse suivre sur cette terre. Il croyait qu'aujourd'hui surtout, dans ce périlleux passage que traverse l'Europe et le monde, les plus nobles courages et les plus vigoureux esprits devraient s'inscrire en plus grand nombre dans la milice de Dieu. Encore adolescent, il y exhorte ceux qu'il aime par les plus saisissantes raisons. Et, grâce à Dieu, il les exhorte aujourd'hui encore, et les exhortera longtemps par son exemple et par le feu sacré répandu, sur ce sujet même, dans ses écrits et dans ses lettres. Quant à moi, je n'épargnerai rien pour donner à ce feu toute sa flamme, et pour en embraser, si je puis, plus d'un cœur.

Répétons-le, ce n'est vraiment ni de sa personne, ni de sa louange qu'il s'agit, mais des splendeurs de Dieu dans les âmes attirées au ministère évangélique. Ces divines forces au fond, sont les mêmes dans les plus humbles des soldats du Ciel. Mais il en eut si bien dans l'âme la poésie, l'intelligence et l'enthou-

siasme, qu'on aime à les montrer et à les étudier en lui.

Écoutez ces premiers mots de son Testament :

« Je meurs, dit-il, dans le sein de l'Église « catholique, au service de laquelle *j'ai eu le « bonheur de me consacrer à douze ans...* » Et il disait dans ses derniers jours : « Si Dieu « me rappelait à la vie, je voudrais entrer da- « vantage dans l'âme du sacerdoce. »

Je retrouve encore ces paroles qu'il écrivait à vingt et un ans : « Je ne me rappelle « pas avoir éprouvé un seul doute sérieux au « sujet de ma vocation depuis peut-être huit « ou neuf ans. »

La lettre suivante, écrite à la veille de son diaconat, au prêtre qui lui avait fait faire sa première communion, raconte la première origine de sa vocation sacerdotale. On verra, par cette lettre et par celle qui suit qu'il portait dans l'âme ce que l'on peut appeler les deux racines de la vocation : d'une part la piété virginale qui se donne à Dieu par tendresse, de l'autre la clairvoyance et le courage viril qui, à la vue des souffrances hu-

maines et de la lutte terrible du bien et du mal sur la terre, se fait soldat de Dieu, et s'inscrit avec enthousiasme pour combattre jusqu'à la mort.

« 29 mai 1857.

« Vous savez que je rattache toujours à ma première communion le premier appel de Dieu au sujet de ma vocation ecclésiastique. C'est une pensée qui m'est bien heureuse!

« Je vois encore, comme si c'était hier, ce moment béni où, venant de recevoir Notre-Seigneur à la sainte table, je retournai à ma place, et là, agenouillé sur ce banc de velours rouge que je vois encore, je promis à Notre-Seigneur, dans un mouvement d'amour bien sincère, de lui appartenir pour toujours, à lui seul. Je sens encore l'espèce de certitude que j'eus dès ce moment d'être accepté. Je sens la chaleur de ces premières larmes, qui tombèrent pour l'amour de Jésus de mes yeux d'enfant, et l'ineffable confusion d'une âme qui, pour la première fois, a parlé à Dieu, l'a vu et entendu. Intimes et profondes joies des fiançailles sacerdotales! Avec quel respect et quel amour j'ai gardé ce

souvenir, aujourd'hui que Dieu a daigné confirmer ces promesses et réaliser le vœu de mes douze ans! Ah! cher monsieur, cher ami, le croiriez-vous? ce bien-aimé souvenir m'a donné un sentiment que j'appellerais volontiers la superstition de la première communion. Il me semble que presque toute la vie dépend de ce jour-là; que ce jour-là on peut tout conclure avec Dieu; que ce jour-là, comme me le disait un petit ange de douze ans, on signe son éternité.

« Beau jour! beau jour que j'aime! Vous y étiez, cher monsieur. C'est même vous dont Dieu s'était servi pour le faire si beau! Aussi vous en ai-je gardé une immortelle reconnaissance. Laissez-moi donc, mais non pour la dernière fois, vous en redire encore l'expression, avec les assurances de ma respectueuse et bien tendre amitié. »

Mais le secret de cette vocation était resté enfoui dans son cœur comme un trésor, jusqu'au jour où, à dix-neuf ans, il le révèle à l'un de ses deux chers amis d'enfance par la lettre suivante.

« Florence, 18 mai 1850.

« Toi aussi, tu as donc senti le besoin d'un
« dévouement plus entier, d'un sacrifice plus
« grand?... Toi aussi, tu as compris que dans
« le temps où nous allons vivre, ceux-là seuls
« seront des hommes utiles, qui auront fran-
« chement pris leur parti de l'abnégation et du
« combat. Toi aussi, tu as entendu la voix qui
« parle à ceux que Dieu choisit, et qui leur as-
« signe leur poste. Dieu a voulu t'enrôler, toi
« aussi, dans l'armée qu'il se forme en vue de
« l'avenir. Écoute, je te remercie de cette con-
« fidence. En même temps, je m'accuse à toi
« d'une faiblesse. Le seul secret que j'aie gardé
« avec toi est celui-là précisément que tu m'as
« si franchement confié. Depuis mon enfance,
« l'idée de me faire prêtre avait toujours habité
« dans mon cœur. Jamais cette idée n'en est
« sortie depuis ce temps, quoiqu'elle se soit
« quelquefois obscurcie. Mais cette année, ou
« plutôt ces deux dernières années, elle s'était
« réveillée plus forte et plus puissante, et j'ai
« profité de cette visite que Dieu m'accorde

« d'avoir faite si jeune au tombeau des Apôtres,
« pour déposer tout d'un coup ma vie entière
« entre les mains du Maître. J'ai prié Dieu de
« me faire tel qu'il veut que je sois pour sa plus
« grande gloire et la plus grande utilité de nos
« frères. J'ai fait serment de renoncer à ce
« qu'on appelle la tranquillité, le bonheur, les
« intérêts de ce monde, pour embrasser la vie
« de la lutte et du travail. En aurai-je la force?
« Je ne sais : je l'espère toutefois, n'ayant placé
« qu'en Dieu mon point d'appui.

« Qu'une vie serait bien employée dans ce
« moment à combattre pour tant de vérités
« menacées! Quelles causes furent jamais plus
« dignes de dévouement, ou plutôt que de
« causes en une seule, qui est celle de Dieu
« même! Que de choses vont être décidées
« d'ici à peu de temps par la parole ou par le
« fer, mais en tout cas par le combat! Oh! ne
« laissons pas usurper notre place dans cette
« guerre nouvelle; prenons hardiment notre
« parti; nous sommes nés dans un temps que
« Dieu a prédestiné sans doute à bien des dé-
« chirements et des douleurs. Sachons donc
« d'abord apprendre à faire peu de cas de notre

« bien-être, et prévoyons avec confiance et
« courage le moment décisif. »

Celui qui, à Florence, au mois de mai, et à dix-neuf ans, écrit ces lignes, et fait *serment de renoncer à ce qu'on appelle le bonheur, pour embrasser la vie de la lutte et du travail*, celui-là, nous pouvons le dire, est un homme, un homme qui marche, avec une force magnifique, vers la plus haute beauté morale.

Mais voici que, quelques jours plus tard, il répond à une nouvelle lettre de ce même ami par le plaidoyer suivant en faveur de la vocation sacerdotale. Si l'on réfléchit que ces pages sont presque d'un adolescent, on sera vraiment étonné de ce qu'on y trouve, non pas seulement d'éloquence, mais de sagesse, d'élévation et de maturité, — sauf une lacune touchant la grandeur et la sainteté du mariage chrétien, dont il ne parle pas ici[1].

[1] Lisez les *Mémoires d'une sœur*, de Mme Craven

« Florence, 6 juin 1851.

« Mon cher ami,

« Je reçois ta lettre du 30 mai. Elle m'annonce que tu m'as écrit déjà il y a peu de jours, et je n'ai rien reçu! Je suis bien fâché de ne pas lire ce que sans doute tu m'y écrivais de tes résolutions nouvelles et de l'état de ton âme. Si j'en juge par le billet que je reçois, tu es agité, souffrant même, et cela me remplit de tristesse, n'étant pas là, à côté de toi, pour dissiper tes pensées noires, et te secouer un peu, s'il le faut, par mes bêtises d'enfant. Mais je ne veux pas tarder de répondre à ta demande. Elle est grave et un peu effrayante. Tu me dis : « Crois-tu que je sois tel que Dieu « veut ses serviteurs? Suis-je donc bien dis- « posé pour l'état du sacerdoce? Ai-je la voca- « tion? » Je veux te répondre avec toute la franchise, toute la sincérité qu'exige mon affection pour toi. Je te dirai d'abord, mon cher ami, qu'entre tous les états que je puis penser, celui-là, qui est celui du courage et du dévouement, me paraît le mieux fait pour les besoins et les tendances de ton âme. Je crois que dans

le monde tu serais malheureux, étant délicat de cœur, et peu résigné aux *vilaineries* des hommes. Les dons du monde ne sont pas ce que la plupart des gens les croient; ils recèlent, autant que j'ai pu le voir autour de moi, beaucoup de déceptions cruelles. L'ambition, l'amour du bien-être, l'amour du repos, l'orgueil du talent, le désir même de la médiocrité sont trompés dans ce monde, et peu d'hommes parviennent à leur but. Il n'est pas jusqu'aux affections du cœur les plus pures qui trop souvent ne se tournent contre l'homme en amertume. En un mot, c'est, je crois, chose très rare que le bonheur, si par bonheur s'entend une vie facile, contente et honorée. Donc, changer de point de vue, vouloir autre chose que les misérables bonheurs du monde, dompter des passions qui vous trompent, et renoncer tout de suite à des illusions que tôt ou tard il faut quitter, cela me semble tout d'abord très sage, et, pour de certaines âmes que Dieu a déjà disposées d'avance, très facile. La tienne est assez élevée pour faire bon marché de ces misères. Je ne vois pas que ceux-là qui, autour de nous, ont suivi la route de la joie et du

monde aient rencontré le vrai bonheur. Les voilà malheureux, inquiets, et dans ce temps d'incertitude, en face des terribles combats qui se préparent, n'ayant pas même à leur service cette dernière ressource de l'homme dans les dangers : la liberté du sacrifice. Aussi sont-ils troublés jusqu'au fond de leur cœur, sentant trembler sous leurs pas le sol où ils avaient semé toutes leurs espérances. Heureux seront ceux-là qui ne seront pas alourdis par les choses de ce monde, alors qu'il sera besoin d'activité et de liberté! Je ne vois pas, pour ma part, mon bon Charles, qu'il soit si dur de conserver cette précieuse indépendance. Ce que je te propose, ce n'est pas de mourir au monde, c'est d'y vivre libre. Je ne vois pas, encore un coup, l'horreur du sacrifice, quand on s'affranchit de l'esclavage.

« J'insiste un peu sur cette pensée que tu pourrais trouver le bonheur, et le vrai bonheur, dans l'état ecclésiastique, parce que la lettre de D... que tu m'as transcrite, m'a paru exagérer un peu le côté austère et triste d'une semblable résolution. L'amour de Dieu est

beaucoup plus encore l'expression de la vie que l'expression de la mort. Les amours profanes font mourir souvent à bien des vertus et à bien des dispositions généreuses. L'amour de Dieu réveille tout, ressuscite tout. Il détruit au contraire dans l'âme les germes de mort que le siècle vicieux y avait jetés. Il double la puissance de l'homme, en ne laissant en lui rien que d'immortel. Persuade-toi de cette idée que, dans les temps où nous vivons surtout, ceux-là aimeront beaucoup Dieu qui agiront beaucoup pour le bien des hommes et pour la vérité. De ce côté encore, ton cœur, que je sais ardent pour ce qui est noble, trouvera satisfaction dans l'accomplissement du conseil divin. Je te crois très bien fait pour le détachement des petits bonheurs de ce monde, et l'action dévouée, incessante, courageuse d'une âme libre pour le bonheur de ses frères et la gloire de Dieu.

« Je suis fâché, très fâché d'avoir l'air de réfuter auprès de toi ce que D... a écrit dans sa lettre. Je le sais beaucoup plus avancé que moi dans la voie de la vertu ; il y a en lui des

semences de sainteté. Je l'aime beaucoup et je le respecte beaucoup, parce que, devant Dieu, il doit peser cent fois plus lourd que moi dans la mystérieuse balance qui mesure les vertus des hommes. Mais je ne puis m'empêcher de te dire qu'il est allé trop loin, à mon sens, à l'endroit de certains principes. La fameuse maxime que nous devons être dans les mains de Dieu comme un bâton, ou comme un cadavre [1], ne peut servir, selon moi, qu'à rebuter les cœurs, en choquant la raison qui, après tout, elle aussi, est un don de Dieu. Notre religion n'exige pas cela de ses ministres, et telle n'est pas l'absurdité de nos mystères, qu'il faille renoncer à sa sagesse d'homme et à sa raison pour les aimer. Pour moi, j'avoue

[1] Je connais trop les pensées de Henri Perreyve, sa prudence et sa modestie ordinaires, pour ne pas être certain qu'en parlant ainsi, il était bien loin d'entendre blâmer soit le mot de toutes les anciennes règles, *perinde ac cadaver,* soit le mot analogue (*sicut lignum aut lapis*) de la règle des dominicains, et des autres ordres religieux. S'il en avait eu la pensée, son respect seul pour le P. Lacordaire suffisait à l'en empêcher. En tout cas, son jugement et sa témérité de dix-neuf ans, sur ce sujet, n'auraient pas d'importance. Mais telle n'était pas sa pensée. Il savait que, là où elles sont, entendues comme elles le sont, et appliquées sous des règles religieuses

que, si la perfection est là, non seulement je suis loin de la perfection, mais je n'aspire même pas à y arriver. Dieu, qui a souvent parlé à mon âme, ne lui a jamais commandé de s'abdiquer elle-même au point de renoncer « à savoir ce qu'elle fait ou ce qu'elle dit », pour ne vivre que pour la pensée ou l'action divine. Crois-moi, ne t'arrête pas trop à ces mots qui partent d'un cœur enthousiasmé de sa propre ardeur, et qui messiéraient à des néophytes. Consulte à ce sujet des hommes éclairés, et qui auront mieux connu que D... le côté réel, positif de la vie ecclésiastique. L'abbé G... t'en doit dire mille fois plus et

connues et approuvées par l'Eglise, ces maximes d'obéissance absolue sont aussi vraies, aussi nécessaires, aussi nobles, que celles de l'obéissance militaire, qui lance, contre la mort, les bataillons comme des masses matérielles. Ce qu'il blâmait, avec pleine raison, c'est l'abus, absurde et dangereux, que l'on fait trop souvent de ces maximes, hors de leur lieu, hors des cas définis d'*obéissance religieuse* ou *d'obéissance militaire;* c'est cette fausse spiritualité, véritablement destructive de la raison et de la liberté morale, que Bossuet traitait d'*anéantissement pervers;* ce sont ces méthodes ou plutôt ces abus *de direction*, dont j'ai vu des exemples coupables, où l'on prétendrait introduire l'obéissance passive du pénitent au directeur : abus que signalent et condamnent tous les vrais maîtres de la vie intérieure.

mille fois mieux que nous tous. Tu apprendras d'eux, j'en suis sûr, que, pour être prêtre, on n'en est pas moins homme, et que l'on peut encore parler, agir, raisonner et penser après que l'on a voué sa vie au service de ses frères, dans l'amour du Père commun. Autrement la vie chrétienne serait effrayante, non pas seulement au point de vue de la faiblessse humaine, mais au point de vue de la dignité humaine. Et à mon sens elle ne l'est qu'au premier point de vue. Je veux m'arrêter un peu sur cette pensée, parce qu'elle doit correspondre intimement à une pensée de ton cœur. Tu t'es senti, j'en suis sûr, très indigne d'une telle entreprise. Tu t'es considéré faible, pauvre en mérite, ayant à peine l'habitude de quelques vertus, et tu t'es demandé, avec raison, comment, si peu riche en sainteté, tu oserais approcher de celui qui fait « jeter dans les « ténèbres extérieures ceux-là qui n'ont pas « la robe nuptiale ». J'avoue que la vue de mes misères me trouble souvent au point de me décourager tout à fait. Je suis mauvais sous bien des rapports, mon pauvre ami, et très mauvais. Je te fais cette confession (après

bien d'autres) pour te renforcer dans la confiance et l'espérance, toi que je sais meilleur et plus avancé que moi. Et toutefois je n'ai pas perdu l'espoir, moi, et j'ai confiance que Dieu, « qui tire le pauvre de la fange pour l'élever « parmi ses élus, » écoutera mes prières quelque jour, et me guérira quand j'aurai longtemps crié comme l'aveugle du chemin « Jésus! fils de David, ayez pitié de moi! » Songe donc si tu dois avoir confiance, puisque je ne désespère pas, et que, — malgré les contradictions, les faiblesses, les lâchetés que tu me connais, — maintenant, sans rougir, je te dis : « J'ai dessein de me faire prêtre. » Est-ce une erreur de ma part? Suis-je un peu fou à l'endroit de mon avenir? Cette voix que j'ai cru entendre tant de fois n'est-elle qu'une illusion? J'en repousse le soupçon comme une tentation de l'esprit mauvais. Espérant tout de Celui qui pouvait sauver tout le monde d'une goutte de son sang, je m'efforce et surtout j'ai résolu de m'efforcer à m'approcher de lui. Son secours ne me manquera pas. Cette raison qui m'a souvent consolé et rassuré doit te rassurer aussi, et empêcher que cette vie du sacerdoce

t'apparaissant trop difficile et trop rebutante pour les côtés généreux de ton âme, tu ne méprises peut-être une excellente inspiration envoyée par Dieu à un cœur qu'il choisit. Sans doute le fond de tout cela est une pensée grave, sérieuse, austère même à certains points de vue. Il faut renoncer à la joie des fêtes mondaines. Mais les aimons-nous beaucoup? Il faut renoncer aux joies de l'ambition. Mais combien y a-t-il d'orgueils satisfaits sur tant d'orgueilleux? Il faut renoncer aux joies de la famille. Mais le mariage n'a-t-il pas été défini par saint François « un certain « ordre où, s'il y avait un an de noviciat, il « y aurait bien peu de profès? » Et puis toutes les affections s'envolent-elles parce qu'on a donné à sa vie un but plus saint et plus sérieux? Pourquoi donc t'aimerais-je moins, pourquoi te serais-je moins dévoué, pourquoi ceux qui te connaîtront t'estimeraient-ils moins, à mesure que tu les servirais avec une charité plus désintéressée? Aimeras-tu moins l'étude, les livres, la méditation? N'y aura-t-il plus ni poésie, ni idéal pour toi, parce que tu auras approché de plus près la source de toute

poésie et l'idéal par excellence? Perdras-tu ton droit et ta place dans la société, parce que tu seras plus dévoué à ses progrès? Seras-tu moins citoyen dans ta patrie, moins amant de la liberté et des améliorations de l'avenir, parce que tu seras serviteur de Celui qui a créé les hommes égaux, et que tu auras fondé toute ta vie sur l'Évangile, le code de tous les progrès à venir? Enfin je veux descendre encore dans les considérations terrestres. Perdras-tu ce que Dieu t'a accordé de talents, parce que tu les auras consacrés au service de Celui qui est le principe de nos intelligences, et qui est le dispensateur de toute vertu? Évidemment non. Ce qu'il faut sacrifier, c'est ce qui nous humilie chaque jour, c'est ce qui nous abaisse, ce sont ces hésitations et ces trébuchements continuels entre le vice et le bien; ce sont ces petites attaches à notre valeur propre, qui tourmentent notre vie, nous rendent malheureux et ridicules; c'est ce vice de la volupté qui fait défaillir notre cœur de dix-neuf ans par le son même de son nom, et qui est l'ennemi de toute grandeur, de tout courage, de toute indépendance morale.

« Oui, voilà l'holocauste que Dieu nous demande. Voilà ce que j'ai tant de peine à arracher de mon âme pour le déposer au pied de la croix. Que te dirais-je donc encore, si ce n'est ce mot que Dieu semble mettre en ma bouche pour qu'il t'arrive avec l'autorité d'un ami : Courage et confiance! Ah! je voudrais être fait comme toi pour les pensées du dévouement et de la vie sévère! Mais cela peut venir, cela viendra avec le secours de Dieu.

« Encore une fois, mon ami, ne t'effraye pas de la croix. Si lourde qu'elle soit, elle fatigue moins l'homme que les voluptés de la terre. Prends et porte, ou plutôt prenons et portons ensemble ce signe qui a été dans le passé, et qui doit être dans l'avenir le signe du triomphe du bien, de la justice et de la vérité. Je n'aurais pas voulu te parler le premier de mes desseins à ce sujet, car je sais combien ton âme est impressionnable, et je voulais que, si une telle pensée devait tomber sur ton cœur, il n'y eût aucun intermédiaire entre ton cœur et Dieu. Tu dois être content aujourd'hui de cette réserve; toi seul, tu as formé cette espérance. Je n'y suis

pour rien que par la prière que j'ai faite à Dieu plusieurs fois, que par la joie que j'en ressens dans mon affection pour toi. J'allais céder enfin à cette gêne si pénible, qui faisait un secret entre nous deux, quand la Providence m'a prévenu dans ton âme. J'en suis heureux, et, ne t'ayant pas inspiré l'idée, j'ai le droit de t'exhorter à la suivre. Voilà pourquoi je me suis permis aujourd'hui avec toi ces grands conseils. »

## II

Mais écoutez cette joie, cette confiance, cette assurance, et cette espèce d'ivresse qui éclate dans la lettre suivante, écrite lorsqu'il apprend qu'un autre de ses plus chers amis va suivre la sainte vocation.

« 1er juillet 1851.

« Mon cher Adolphe,

« Je ne puis rester discret. La nouvelle
« qu'H... m'a apprise ou plutôt que j'ai devi
« née m'a rempli de joie. Je ne sais si j'ai le

« droit de vous parler de tout cela, avant d en
« avoir reçu la confidence de vous-même.
« N'importe. Pardonnez-moi ou condamnez-
« moi, comme vous voudrez. Je vous embrasse
« comme un frère en Notre-Seigneur Jésus-
« Christ, c'est-à-dire avec toute la tendresse
« et toute l'effusion qu'il est possible. Je ne
« puis assez admirer les conseils de Dieu. Il
« nous a groupés par l'amitié avant de nous
« confier son œuvre; nous avions un même
« cœur avant d'aspirer au même sacerdoce;
« par là, nous sommes véritablement une fa-
« mille, même d'après le langage des hommes,
« et la volonté de Dieu n'a eu qu'à se mani-
« fester à un seul de nous pour que la lumière
« éclatât en des cœurs si fortement unis.

« Courage donc, bienheureux ami, vous por-
« tez nos vocations avec la vôtre : vous n'êtes
« que le premier d'une phalange qui chaque
« jour voit grossir ses rangs. Nous vous félici-
« tons comme on félicite celui qui a devancé
« tous les autres, et le premier qui a posé la
« main sur le but : nous vous entourons de
« notre joie, et nous vous suivons avec orgueil,
« parce qu'encore un coup votre victoire est

« la nôtre, et que nous serons sacrés avec vous.
« Il est vrai, vous devez trembler, vous devez
« éprouver de mortelles tristesses, vous pleu-
« rez peut-être dans la solitude de votre cœur,
« mais ne prenez pas ces effrois pour des hési-
« tations. Non, vous n'hésitez pas : je connais
« votre esprit, la fermeté n'y fait pas défaut,
« et l'irrésolution n'y doit trouver que peu de
« prise. »

« Je veux voir, dans cet état de l'âme abat-
« tue et triste, cet effet singulier qui se mani-
« feste toujours en nous à la veille d'un événe-
« ment considérable de notre vie. Le bonheur
« même n'est pas exempt de ces craintes.

« Croyez-moi, il en est ainsi de vous. Notre
« pauvre nature craint les secousses et pleure
« de faiblesse, même quand c'est la main de
« Dieu qui la touche. Animez-vous de cou-
« rage, ayez beaucoup de force, et ne prenez
« pas pour des incertitudes sérieuses ce qui
« n'est que la défaillance d'un cœur surpris de
« sa propre gloire, et succombant sous le poids
« de son bonheur. Non ; des rois ont pleuré le
« jour de leur sacre, et vous, au moment que
« vous faites votre premier pas dans la voie

« royale, vous devez éprouver les mêmes bri-
« sements de l'âme. Allez; notre orgueil et
« notre joie doivent vous rassurer sur vous-
« même. Nous vous saluons de loin, et nous
« prions le Seigneur de vous donner à l'inté-
« rieur une puissance suffisante pour porter le
« fardeau d'un si grand honneur. Adieu. Tout
« notre cœur et toute notre confiance sont
« maintenant à vous. Un jour, quand le triste
« ordinaire de la vie sera revenu, nous vous
« demanderons du courage pour nos faibles-
« ses. Il n'y a place aujourd'hui qu'aux actions
« de grâce. Je suis votre dévoué serviteur en
« Jésus-Christ. »

Veuillez lire maintenant avec respect, je vous le demande, cet épanchement de cœur et ces élans de feu qu'il envoie à son bien-aimé Charles, qui allait dire sa première messe.

« Hyères, 16 décembre 1857.

« Que le Seigneur soit avec vous !

« C'est la parole sacramentelle du diacre,
« la seule que j'aie le droit de t'adresser, mon
« bon ami et frère, devant les saints autels.

« Je te l'adresse du moins dans toute la « plénitude de mon cœur, et dans toute la « profondeur que comportent ces saintes pa- « roles.

« Oui, que le Seigneur soit avec toi, cher « frère !

« Avec toi ce matin, à l'autel de ta première « messe, pour accepter tes promesses nuptia- « les, et répondre à tes serments immortels « par cette réciprocité d'amour qui dépasse « tout amour !

« Avec toi pendant tout ce grand jour, « pour maintenir en ton âme le parfum du « céleste encens, et l'odeur du sacrifice qui a « commencé, mais qui, Dieu merci, n'a point « de fin !

« Avec toi demain, pour te faire sentir que « la joie de Dieu a quelque chose de la per- « pétuité future, et qu'à la différence des joies « de la terre, on peut les goûter toujours sans « les épuiser jamais !

« Avec toi bientôt quand, après les ivresses « sacrées, tu sentiras qu'il s'agit d'être prêtre « pour les hommes, et que tu descendras du « Thabor pour aller à ceux qui souffrent, à

« ceux qui ignorent, à ceux qui ont faim et
« soif de la vraie lumière et de la vraie vie!

« Avec toi dans tes chagrins pour te conso-
« ler! Avec toi dans tes joies pour les sanc-
« tifier! Avec toi dans tes désirs pour les
« rendre féconds!

« *Memor sit omnis sacrificii tui, et holo-
« caustum tuum pingue fiat!*

« Avec toi, mon Charles, si tu es seul dans
« la vie; si notre amitié t'est ravie bientôt, si
« tu dois ne marcher qu'appuyé sur le bras du
« divin ami!

« Avec toi, jeune prêtre, avec toi vieilli dans
« les luttes du sacerdoce, et dans le service de
« Dieu et des hommes!

« Avec toi le jour de ta mort, qui ramènera
« sur tes lèvres, par la main d'un autre, ce
« même Jésus qui vient d'y être porté par tes
« mains tremblantes!

« O ami! je réunis tout ce que mon cœur
« peut contenir de désirs heureux, de vœux,
« d'espérances; je réunis tout cela dans un
« seul vœu : *Que le Seigneur soit avec toi
« toujours!* Ce sera ici-bas la vie d'un saint
« prêtre; un jour, ce sera le ciel.

Que le Seigneur soit avec toi!

« Mon Charles, bénis-moi! Je t'embrasse « tendrement, et me sens avec toi pressé « contre le cœur du divin Maître à jamais « bien-aimé! »

## III

Maintenant, j'y consens, discutons cette audace avec laquelle il excite et pousse ses amis au sacerdoce, cette confiance enthousiaste qui lui fait dire à ceux qui semblent hésiter : « Non, vous n'hésitez pas! » et à ceux qui sont tristes : « Courage! c'est l'excès de la « joie dont vous ètes inondés. »

N'est-ce pas là le plus imprudent enthousiasme?

Non. J'y vois, tout au contraire, la plus prudente sagesse et la plus lumineuse inspiration; et j'en prétends tirer une importante leçon, dont nous avons presque tous besoin.

Je dis que la facilité parfaite avec laquelle on embrasse toutes les autres carrières, tandis qu'une sombre horreur glace les courages au seuil du sacerdoce, est un malheur, une

illusion, et l'une des causes des retards du monde. Je dis qu'un grand nombre d'hommes meurent d'une manière entièrement inutile, qui eussent déployé pour le bien de leurs frères de riches, de nobles facultés, s'ils avaient su donner leur vie au dévouement sacré.

Si quelque chose est évident, c'est qu'il y a mille fois trop peu d'hommes consacrés à l'éducation religieuse et morale du genre humain. D'incalculables richesses morales se perdent, par toute la terre, faute d'ouvriers dans la moisson des âmes. « La moisson est grande, « dit le Christ, mais il y a peu d'ouvriers. » Cette absence d'ouvriers véritables est l'un des traits caractéristiques de l'histoire du monde jusqu'au siècle où nous sommes. Et c'est pourquoi tous les travaux humains, sans exception, sont en retard. « Priez donc le père « de famille d'envoyer des ouvriers dans sa « moisson. » C'est le premier besoin du monde ; et c'est là ce qu'il faut demander à Dieu.

Je ne connais donc pas de plus sage enthousiasme que celui qui excite les hommes à devenir ouvriers de Dieu.

Il n'y a pas assez de prêtres, et il y a beau-

coup trop de soldats. Or, nul n'est prêtre malgré lui, tandis que la force et la loi, chez tous les peuples, obligent des milliers d'hommes, dans chaque génération, à se faire soldat malgré eux. Pourquoi plaint-on les prêtres et ne plaint-on pas les soldats?

L'homme qui choisit le travail sacré de la moisson de Dieu pour emploi de sa vie, choisit la meilleure part. Son ambition est, sans comparaison, la plus grande, la plus noble de toutes, et son œuvre la plus féconde et la plus nécessaire. Le monde nous trompe, quand il nous montre le sacerdoce sous un masque de mort, et tout le reste dans la gloire, la lumière et la vie.

Mais, dira-t-on encore, n'y a-t-il pas lieu d'hésiter quand il s'agit d'engager toute sa vie, et n'est-il jamais arrivé qu'une âme, soutenue d'abord par l'enthousiasme juvénile, ait conçu de mortels regrets de son irréparable sacrifice?

Eh bien! oui, regardons en face ce mortel sacrifice de la consécration à Dieu, dans la vie religieuse ou dans le sacerdoce. La pensée de ce sacrifice épouvante, comme la mort, le

monde, la famille, l'amitié, et, par instants, elle remplit de terreur le cœur même qui en entrevoit la beauté.

Il est mort, s'écrie-t-on : il est perdu pour nous! Et que sera-ce, grand Dieu! si au milieu ou à la fin de sa carrière, il vient à dire : « Je « me suis trompé! » Mais n'y a-t-il donc aucun prêtre, n'y a-t-il aucune religieuse, qui ait fait en son cœur cet effroyable aveu : « L'ardeur d'une piété puérile nous a précipités pour toute la vie dans cet abîme dont le fond nous était inconnu. L'enthousiasme nous a trompés! »

Oui, plusieurs ont parlé ainsi, je l'accorde.

Mais, d'abord, y a-t-il plus de déception et de regret, dans le sacerdoce ou la vie religieuse, que dans toute autre direction de la vie, par exemple dans la vie dévouée du soldat, ou bien au foyer même de la famille?

Écoutez ce qui suit :

Un jeune homme de vingt ans sort de Saint-Cyr, plein d'une énergie débordante et d'un impétueux courage. Un mois après, il assiste, brûlant d'enthousiasme, à sa première bataille. Il est blessé, reste couché par terre

pendant trente heures ; puis amputé trop tard, il meurt à l'ambulance le surlendemain. Je l'ai connu, vous l'avez tous connu. C'est par milliers qu'ils meurent ainsi.

Le voilà donc sur le champ de bataille parmi les mourants et les morts, supportant un martyre plus cruel que celui de nos missionnaires. Il est miraculeusement épargné par les chevaux d'un régiment qui passe sur lui comme une tempête ; et puis il est blessé une seconde fois par les trains d'artillerie qui suivent. Bercé pendant des heures dans ce sanglant sommeil par le bruit du canon, il s'aperçoit enfin du silence qui survient ; il cherche à calculer le temps ; il comprend que le jour s'écoule, que la nuit vient, et que tout espoir de secours est perdu. Que se passe-t-il alors en lui ? Nous le savons. Avant tout, il appelle sa mère, et les êtres aimés, et la vie méconnue. Il les appelle, ou dans son cœur, ou avec la voix, par des cris d'indicible douleur. Puis il roule en lui ces pensées : « L'en-
« thousiasme et la gloire !... les livres, la
« poésie, les récits militaires, les uniformes
« éclatants !... et nous voici trente mille, peut-

« être, couchés ici par terre dans l'agonie!...
« Pour quelle cause ai-je donné ma vie?..
« Avais-je à défendre ma mère ou la France
« envahie?... Pourquoi les hommes s'égor-
« gent-ils?... Jusqu'à quand durera l'institu-
« tion publique de l'égorgement mutuel?...
« A quoi bon l'héroïque courage de ces deux
« cent mille hommes qui tout à l'heure cou-
« raient au sacrifice comme à une fête?... Ce
« n'est pas pour cela que Dieu a fait la vie...
« Des mots sonores nous ont trompés. Le
« monde s'est moqué de nous. L'enthousiasme
« dénué de sens nous a emportés comme le
« vent qui emporte des pailles... Et nous
« voici!... Et les autres continueront à s'é-
« gorger ainsi. »

Je vous demande combien de soldats en Europe, depuis dix ans, ont pensé ces choses en mourant[1]. C'est par cent mille qu'il les faut

[1] Il faut lire *les Souvenirs de Solférino*, cette saisissante révélation d'un des plus sanglants champs de bataille de notre siècle. Nous ne savions pas assez ce que c'est que le lendemain d'une bataille.

Lisez ces quelques extraits :

« Le soleil du 25 éclaire l'un des spectacles les plus
« affreux qui se puissent présenter à l'imagination.
« Le champ de bataille est partout couvert de cada-
« vres d'hommes et de chevaux; les routes, les fossés,

compter. Et je demande combien de prêtres, pendant ces dix années, ont pensé qu'ils s'é-

« les ravins, les buissons, les prés sont parsemés
« de corps morts, et les abords de Solférino en sont
« littéralement criblés. Les champs sont ravagés, les
« blés et les maïs sont couchés, les haies renversées,
« les vergers saccagés ; de loin en loin on rencontre
« des mares de sang... le sol est jonché de fusils, de
« sacs, de gibernes, de gamelles, de shakos, de cas-
« ques, de képis, de bonnets de police, de ceintu-
« rons.

« Les malheureux blessés qu'on relève pendant
« toute la journée sont pâles, livides, anéantis ; les
« uns, et plus particulièrement ceux qui ont été pro-
« fondément mutilés, ont le regard hébété et parais-
« sent ne pas comprendre ce qu'on leur dit : ils
« attachent sur vous des yeux hagards ; mais cette
« prostration apparente ne les empêche pas de sen-
« tir leurs souffrances : les autres sont inquiets et
« agités par un tremblement convulsif ; ceux-là, avec
« des plaies béantes où l'inflammation a déjà com-
« mencé à se développer, sont comme fous de dou-
« leur : ils demandent qu'on les achève, et ils se
« tordent, le visage contracté, dans les dernières
« étreintes de l'agonie.

« Ailleurs, ce sont des infortunés qui non seule-
« ment ont été frappés par des balles ou des éclats
« d'obus qui les ont jetés à terre, mais encore dont
« les bras ou les jambes ont été brisés par les roues
« des pièces d'artillerie qui leur ont passé sur le
« corps. Le choc des balles cylindriques fait éclater
« les os dans tous les sens, de telle sorte que la
« blessure qui en résulte est toujours fort grave ; les
« éclats d'obus, les balles coniques produisent aussi
« des fractures excessivement douloureuses et des
« ravages intérieurs terribles. Des esquilles de toute
« nature, des fragments d'os, des parcelles de vête-
« ment, d'équipement ou de chaussure, de la terre,

aient trompés. Croyez-vous qu'il y en ait cent?

Que dire de ces légions de religieuses au-

« des morceaux de plomb, compliquent et irritent
« souvent les plaies du patient et redoublent ses an-
« goisses.

« Celui qui parcourt cet immense théâtre des
« combats de la veille y rencontre à chaque pas, et
« au milieu d'une confusion sans pareille, des déses-
« poirs inexprimables.

« Parmi les morts, quelques soldats ont une
« figure calme, ce sont ceux qui soudainement frap-
« pés, ont été tués sur le coup; mais un grand nom-
« bre sont contournés par les tortures de l'agonie,
« les membres roidis, le corps couvert de taches livi-
« des, les mains creusant le sol, les yeux démesu-
« rément ouverts, la moustache hérissée, un rire
« sinistre et convulsif laissant voir leurs dents
« serrées.

« On a passé trois jours et trois nuits à ensevelir
« les cadavres restés sur le champ de bataille;
« mais sur un espace aussi étendu, bien des hommes
« qui se trouvaient cachés dans des fossés, dans
« des sillons, ou masqués par des buissons ou des
« accidents de terrain, n'ont été aperçus que beau-
« coup plus tard; ils répandaient ainsi que les che-
« vaux qui avaient péri, des émanations fétides...
« Tout porte à croire que plus d'un vivant aura
« été enterré avec les morts.

« Un fils, idole de ses parents, élevé et soigné
« pendant de longues années par une tendre mère
« qui s'effrayait à sa moindre indisposition; un bril-
« lant officier chéri de sa famille, qui a laissé chez
« lui sa femme et ses enfants; un jeune soldat qui,
« pour entrer en campagne, a quitté sa fiancée et
« presque toujours sa mère, des sœurs, son vieux
« père, le voilà étendu dans la boue, dans la pous-
« sière et baigné dans son sang : sa mâle et belle
« figure est méconnaissable, le sabre ou la mitraille

jourd'hui plus nombreuses que jamais? Ces dévouées célestes savent pourquoi elles vi-

« ne l'ont pas épargné; il souffre, il expire, et son
« corps, objet de tant de soins, noirci, gonflé, hi-
« deux, va être jeté tel quel dans une fosse à peine
« creusée, il ne sera recouvert que de quelques pel-
« letées de chaux et de terre, et les oiseaux de proie
« ne respecteront pas ses pieds ou ses mains, sortant
« du sol détrempé et du talus qui lui sert de tom-
« beau. On reviendra, on rapportera de la terre, on
« plantera peut-être une croix de bois sur la place
« où il repose, et ce sera tout!...

« Pendant les journées du 25, du 26 et du 27, que
« d'agonies et de souffrances! Les blessures, enve-
« nimées par la chaleur et la poussière et par le
« manque d'eau et de soins, sont devenues plus dou-
« loureuses; des exhalaisons méphitiques vicient
« l'air, en dépit des louables efforts de l'intendance
« pour faire tenir en bon état les locaux transformés
« en ambulances, et l'insuffisance du nombre des
« aides, des infirmiers et des servants se fait cruel-
« lement sentir; car les convois dirigés sur Casti-
« glione continuent à y verser, de quart d'heure en
« quart d'heure, de nouveaux contingents de blessés.
« Ici est un soldat, entièrement défiguré, dont la
« langue sort démesurément de sa mâchoire déchirée
« et brisée; il s'agite et veut se lever, j'arrose d'eau
« fraîche ses lèvres desséchées et sa langue durcie;
« saisissant une poignée de charpie, je la trempe
« dans le seau que l'on porte derrière moi, et je
« presse l'eau de cette éponge dans l'ouverture in-
« forme qui remplace sa bouche. Là est un autre
« malheureux dont une partie de la face a été enle-
« vée par un coup de sabre : le nez, les lèvres, le
« menton ont été séparés du reste de la figure; dans
« l'impossibilité de parler et à moitié aveuglé, il fait
« des signes avec la main, et par cette pantomime na-
« vrante, accompagnée de sons gutturaux, il attire sur

vent, pourquoi elles meurent aussi, lorsqu'elles succombent, dans le soin des pauvres, dans l'éducation des enfants, parfois autour des champs de bataille, ou dans les hôpitaux. Elles le savent, et c'est précisément pour arracher au désespoir et peut-être à la mort, par centaines, leurs pauvres frères blessés.

« lui l'attention; je lui donne à boire et fais couler
« sur son visage saignant quelques gouttes d'eau
« pure. Un troisième, le crâne largement ouvert, ex-
« pire en répandant sa cervelle sur les dalles de
« l'église : ses compagnons d'infortune le repoussent
« du pied parce qu'il gêne le passage, je protège ses
« derniers moments et recouvre d'un mouchoir sa
« pauvre tête qu'il remue faiblement encore...
« Ne me laissez pas mourir! » s'écriaient quel-
« ques-uns de ces malheureux qui, après m'avoir
« saisi la main avec une vivacité extraordinaire,
« expiraient dès que cette force factice les abandon-
« nait. Un jeune caporal, d'une vingtaine d'années,
« à la figure douce et expressive, nommé Claudius
« Mazuet, a reçu une balle dans le flanc gauche, son
« état ne laisse plus d'espoir, et il le comprend lui-
« même; aussi après que je l'ai aidé à boire, il me
« remercie, et les larmes aux yeux, il ajoute : « Ah!
« monsieur, si vous pouviez écrire à mon père qu'il
« console ma mère! » Je pris l'adresse de ses pa-
« rents, et peu d'instants après, il avait cessé de vivre!
« Un vieux sergent décoré de plusieurs chevrons,
« me disait avec une tristesse profonde, d'un air de
« conviction et avec une profonde amertume : « Si l'on
« m'avait soigné plus tôt, j'aurais pu vivre, tandis
« que ce soir, je serai mort! » Le soir, il était mort. »

Vous qui avez pleuré votre fille comme étant morte et ensevelie, le jour où elle a épousé Jésus-Christ et refusé cet homme que vous aviez choisi, savez-vous les secrètes pensées de la femme qui a épousé ce même homme? Laissez-moi vous les dire : elles m'ont été racontées souvent. Les voici : « Si la jeune « fille qui est près de sa mère savait ce que je « sais, et connaissait ce que peuvent révéler « ces âmes, il n'y aurait pas dans le monde « assez de couvents, pour nous y réfugier con- « tre la possibilité de rencontrer de pareils « désespoirs. » Oui, nous le savons tous, ainsi parlent et pensent aujourd'hui, par centaines, des âmes désespérées, attirées dans l'irréparable souffrance par le nom ravissant de l'amour, et par le nom sacré de la famille.

Assurément ces désespoirs sont moins fréquents que l'amer regret du soldat, mais ils sont beaucoup plus nombreux que les étranges regrets, s'il en existe, des épouses du Christ, ou des soldats de Dieu.

Que conclure cependant de ces faits? Faut-il abolir lafamille? Faut-il détruire l'ar-

mée[1]? Non sans doute, mais il faut comprendre que les regrets se rencontrent partout, mais là surtout où le monde ne les aperçoit pas.

Oui, le sacrifice est partout, et s'il est cruel quelque part, et capable de nous écraser tout entiers, c'est lorsqu'on le rencontre horrible et sans compensation, là où l'on ne cherchait que la gloire, et où l'on n'attendait que le bonheur.

## IV

Mais la féconde et grande leçon que je veux tirer de ceci, c'est qu'il est un autre emploi du courage et un autre emploi de l'amour. Certes, il ne s'agit pas de diminuer, sur notre terre, ni le courage qui brave la mort, ni l'amour qui fonde la famille. Il les faut augmenter, il les faut appliquer aussi à leur but le plus élevé, et les transfigurer. Et c'est précisément le sacri-

[1] « Certes, s'écrie un grand évêque, je déplore ce « mystère douloureux de la guerre, et je prie chaque « jour, afin qu'elle soit évitée, supprimée même, « s'il se peut. Mais qui donc, en déplorant la guerre, « n'admire pas l'armée? » (*Oraison funèbre du général de Lamoricière*, par Mgr l'évêque d'Orléans.)

fice évangélique, le sacrifice sacerdotal, qui transfigure le tout.

Non, l'héroïque courage, si richement déposé par Dieu dans le cœur d'un si grand nombre d'hommes, n'aura pas toujours sur cette terre, pour principal ou unique emploi, l'égorgement de l'élite des hommes dans chaque génération

Le sauvage ne connaît qu'une seule occupation qui soit digne de l'homme, la guerre à la tribu voisine. Mais nous qui commençons, par la pensée du moins, à sortir de la barbarie, nous savons autre chose. L'esprit contemporain s'élève à concevoir qu'il faut que la guerre diminue et que le travail croisse! Et l'on devient assez savant pour calculer qu'il n'y a pas trop d'hommes courageux, généreux, jeunes et forts, pour combattre dans chaque nation la faim, la misère, l'ignorance, le vice, la maladie, l'iniquité spoliatrice, tous les maux sans cesse renaissants.

Mais il est une sagesse plus haute, qui voit la cause de tous ces maux, qui comprend que la terre est couverte de sang et de larmes, parce que les hommes ne connaissent pas Dieu, ni leur âme, ni la vertu, ni la vérité, ni l'amour.

cette sagesse voit, dans la plus éclatante évidence, que l'emploi suprême de la vie et le grand emploi du courage est de tout braver, même la mort, pour éclairer les hommes, les enlever à la fureur de l'oppression, de la spoliation, de la destruction mutuelle, les conduire, s'il se peut, à la justice, à l'union et à la bonté, et briser le filet satanique qui tient le genre humain captif.

Celui qui vit et meurt pour cela sait, à la dernière heure, pourquoi il a vécu. Il savait en entrant dans la vie que la vie est très courte, qu'il faut la vendre chèrement, et qu'il faut aller au plus haut, au plus utile et au plus beau.

Et si c'est un homme de nos jours, qui soit arrivé jeune encore à connaître l'état contemporain du globe, le fond des mœurs, la racine des difficultés et la source des forces, il voit, comme dans la clarté du soleil, l'urgente nécessité, et, grâce à Dieu, la possibilité d'un grand progrès du genre humain. Mais il voit en même temps que le monde se trouve dans un très difficile passage ; que le devoir de l'homme qui veille est aujourd'hui, toute autre affaire cessante, de transformer tout son courage et toute

sa force en force et en courage évangéliques pour aider, par le plus entier dévoûment et le plus énergique effort, la marche périlleuse du vaisseau qui porte le genre humain.

Se figure-t-on ce qui s'ajouterait aux forces et aux ressources du monde, si l'on voyait s'opérer enfin, plus grandement, ce que j'appelle la *transformation du courage?*

Ah! si tout ce qui se dépense de force, de science, de courage, de génie, d'héroïsme et de généreux sang dans une grande bataille, pouvait être appliqué selon la science, selon l'inspiration de Dieu, c'en serait assez, je le crois, pour transformer le monde entier.

Que sera-ce quand l'immense et généreuse force du courage militaire qui brave la mort, sera, en très grande partie, employée selon la volonté de Dieu, non plus à l'extermination des hommes, mais à la lutte intrépide et dévouée jusqu'à la mort, contre les maux de toute forme qui accablent l'humanité?

N'avons-nous pas à faire cesser d'abord, sur le globe tout entier, en commençant par nous, la vie sauvage et la vie barbare? N'y a-t-il pas

encore, sur notre terre, des tyrans et des monstres, qui écrasent les hommes comme on foule la vendange, et qui font ruisseler les larmes et le sang? N'avons-nous pas à cultiver et à peupler d'hommes libres toutes les parties de notre terre? N'avons-nous pas à cultiver ces parties mortes ou malades de la surface terrestre qui, à chaque instant, nous envoient le souffle empesté de la mort? N'y a-t-il pas des races nuisibles à supprimer dans le règne animal? N'y a-t-il pas aussi, parmi les hommes, des races nuisibles à dompter? Toute l'énergie des plus nobles cœurs ne devrait-elle pas se tourner à dompter, en effet, non plus seulement par la force, mais surtout par éducation et régénération, les mortels ennemis de la justice et de la paix répandus dans toutes les nations? N'y a-t-il pas aussi, dans chaque nation, la plus courageuse vigilance à exercer contre toutes les formes d'oppression et de spoliation qui ne cessent, chaque jour, de renaître partout? Que dire de la lutte régulière et absolument décidée qu'il s'agit enfin d'entreprendre contre l'invincible fléau de la misère, cette exterminatrice qui tue les faibles par toute la terre, et qui

maintient, pendant la vie entière, dans la souffrance et les larmes brûlantes, le tiers du genre humain? Mais que dire de la lutte, plus nécessaire et plus urgente encore, qu'il s'agit d'instituer enfin, dans le monde entier, avec plus d'ensemble, d'ardeur et d'espérance qu'on ne le fit jamais, contre l'ignorance et le vice, sources premières et principales de la misère et de tous les maux? N'est-il pas temps aussi de peupler d'ouvriers intrépides et d'explorateurs clairvoyants les hautes parties de l'esprit humain, que la culture semble abandonner aujourd'hui, et qu'aussitôt les ténèbres de l'athéisme et de la barbarie recommencent à vouloir envahir? Voilà, je crois, les objets du courage, et les obstacles que sauront attaquer et vaincre les armées saintes de l'avenir. Ces grandes impossibilités seront possibles, quand l'immense quantité de courage et de force, détruite par la fureur des guerres, se transformant enfin, comme Dieu le veut, s'appliquera au travail sacré.

N'avons-nous pas le droit, nous chrétiens, d'espérer ces choses, de les vouloir et de les demander, si longtemps après Jésus-Christ,

lorsque nous les voyons conçues et annoncées par les Prophètes qui parlaient avant Jésus-Christ? N'avons-nous pas le droit d'exhorter tous nos frères au dévouement qui les accomplira, et, s'il le faut, au sacrifice qui les méritera? Que veut dire Isaïe, quand il parle de ceux qui *transformeront leur courage* (*mutabunt fortitudinem*), et auxquels Dieu, en récompense, promet les ailes de l'aigle et la force indomptable? Que prétend le prophète, quand il exhorte les nations à *transformer dans leur sein le courage* (*gentes mutent fortitudinem*)? Il veut ce qu'il annonce au début de son livre, à l'endroit où il prophétise Jésus-Christ, qui, dit-il, « doit apprendre aux nations à ne « plus aiguiser le fer les unes contre les au- « tres, mais à fondre le fer des épées et des lan- « ces pour en faire des charrues et des faux. » De bonne foi, est-ce qu'il n'est pas temps, après vingt siècles d'Évangile, de comprendre ces évidences, quand nous voyons ce prophète juif les déclarer sept cents ans avant Jésus-Christ? Ne devrions-nous pas, vraiment, être honteux de notre aveuglement, de notre obstination à fouler aux pieds, sur ce point, toute raison et

toute religion? Et n'avons-nous donc pas mille fois le droit, nous qui sommes les soldats, trop faibles et trop rares, de la guerre nouvelle et sacrée, d'appeler à nous les soldats du vieux monde et de la vieille guerre, nos braves et nobles frères, qui feraient mieux que nous sans doute, mais qu'aujourd'hui encore un ancien Dieu du vieil Olympe, Mars, ami du carnage, conduit à la boucherie par millions, écrasant ainsi, presque toujours dans la stérilité, et souvent dans l'absurdité, quelquefois dans le crime, les meilleures forces du genre humain?

Revenons à Henri Perreyve. Je veux montrer en lui ce que j'appelle la transformation du courage.

## V

Henri Perreyve est assurément l'un des êtres les plus courageux que j'aie jamais rencontrés dans ma vie. Le courage était le plus visible trait de son caractère. A tout âge, dès sa première enfance, il courait droit sur tout danger. Dès son enfance, il savait souffrir de vives

leurs sans se plaindre jamais. Nous l'avons plusieurs fois, sans parler de ses derniers jours, en présence de la mort, et le sachant. Je n'ai jamais rien vu d'aussi simple et d'aussi résolu. Je cite, comme l'expression absolument vraie de son état d'âme, ces billets au crayon qu'il m'écrivait se sachant très gravement atteint :

« Mon bon père, je suis toujours souffrant,
« mais jusqu'à présent sans danger. Je suis
« content d'expier mes fautes, et Notre-Sei-
« gneur me donne la vraie et importante lu-
« mière. Tout ceci sera donc bon, soit pour la
« mort, soit pour la vie. »

Et quelques jours après :

« Je ne suis pas très bien, sans qu'il y ait
« aucun danger actuel. Priez pour moi, et
« demandez à Notre-Seigneur de ne me laisser
« en ce monde que si je dois y travailler à sa
« gloire, et y faire mon salut. »

Mais pourquoi se trouvait-il alors en danger de la vie, plus qu'il ne le disait? C'est précisément par suite d'un acte de courage, poussé jusqu'à la plus imprudente témérité.

Sa première maladie, qui a décidé de toute

sa vie, est due, sans doute, à des efforts trop grands pour son âge et ses forces. Pendant que, sa vocation déjà déclarée, il travaille avec excès tantôt le droit par obéissance pour son père, et surtout la philosophie et la théologie par goût, voici que les journées de Juin éclatent, et rien ne peut l'empêcher à dix-sept ans, malgré son frêle tempérament, de prendre le fusil, de se tenir partout à côté de son père, et de faire un service réel, de jour et de nuit, pendant cinq jours [1]. En même temps, il s'était réuni aux jeunes gens qui instrui-

[1] Cet enfant de dix-sept ans écrivait à cette occasion la lettre suivante :

« Paris, le 7 juillet 1848.

« Monsieur et bien cher ami,

« J'ai reçu votre bonne lettre avec autant de reconnaissance que de plaisir. Aujourd'hui que chacun cherche à reconnaître ses amis et ses parents pour s'assurer qu'ils n'ont pas succombé dans la lutte, une lettre, c'est une grande marque d'affection, et j'ai reçu la vôtre avec la joie que procure, de la part d'une personne amie, chaque signe de souvenir.

« Puisque vous avez la bonté de témoigner tant d'inquiétudes pour moi et notre famille, je commencerai tout d'abord par vous rassurer. Mon père et moi nous avons marché tous les jours et même toutes les nuits de la lutte, sans recevoir une seule blessure. Ce n'est pas cependant l'occasion qui nous a

saient alors les enfants pauvres du quartier Mouffetard. Il est chargé de l'instruction reli-

manqué, et à chaque instant, devant nous ou à nos côtés, nous voyions tomber les soldats de la ligne ou des gardes mobiles. Ce sont eux que visaient surtout les insurgés, comme sans doute étant les plus redoutables au combat. Toutefois notre légion a eu bien des morts à pleurer. On peut, je crois, les évaluer à quarante à peu près, entre autres M. le chef de bataillon Masson, avoué, homme estimé de tous ceux qui l'approchaient. Je ne vous ferai pas, monsieur, le récit de nos campagnes, les journaux ont retracé dans leurs feuilles tous les épisodes de cette terribles guerre, mais soyez sûr que ni Saint-Sulpice, ni même notre quartier n'ont eu rien à souffrir. Tout était concentré dans le faubourg Saint-Marceau, et c'est là que notre légion a été envoyée. Je n'y étais pas seul de mon collège et de ma classe (lycée Saint-Louis, Rhétorique). Il y avait beaucoup d'entraînement.

« J'ai été savoir des nouvelles de M. Barch. Il se porte bien, quoiqu'il ait été sous les armes durant tout le temps de l'insurrection. On m'a dit qu'en revenant chez lui il regardait comme un malheur de n'avoir pas reçu quelque honorable blessure. Il est bien vrai que si l'on pouvait conduire soi-même la balle, une blessure, après un tel combat, est quelque chose de précieux. Vous voyez donc, monsieur, que les nouvelles sont bonnes pour nous; mais, hélas! Paris a bien souffert de cette terrible lutte. La semaine dernière, on ne voyait que services funèbres et convois; hier a eu lieu la cérémonie publique qui consacrait la gloire des victimes. Un immense autel recouvert de draperies argentées soutenu par de hautes colonnes, et surmonté d'une croix voilée, s'élevait sur la place de la Concorde, en face de la grande allée des Champs-Elysées. Tous les corps de l'Etat assistaient au sacrifice; des régiments de l'ar-

gieuse. Tous ces efforts déterminent un cruel vomissement de sang, et mettent sa vie dans un extrême danger.

Il en souffre pendant un an, mais après cela sera-t-il plus prudent? Nullement. D'autres excès de travail et d'activité ramènent à vingt-trois ans le même mal et le même dan-

mée, les légions de la garde nationale de Paris, les gardes nationales des départements, la garde mobile couvraient la vaste place, et le recueillement profond, parce qu'il était vraiment triste, n'était interrompu que par les sourds battements des tambours couverts de crêpe et par les chants religieux exécutés par un nombreux orchestre. Cette place de la Concorde si vaste et si belle, cette immense avenue des Champs-Elysées pleine de troupes et de casques étincelants, la Chambre des députés toute tendue de deuil ainsi que la Madeleine, tout cela, joint à un soleil superbe et à une journée resplendissante, présentait le plus beau contraste entre l'aspect joyeux du temps, la verdeur de la nature, l'éclat d'une armée et le triste appareil d'une cérémonie funèbre. A l'élévation de l'hostie, toute cette multitude a mis un genou en terre, les tambours battaient aux champs, les chœurs chantaient, toutes les cloches de la ville sonnaient à grandes volées : le spectacle était sublime. Il faut avouer que si notre capitale est horrible à voir le jour du combat, elle est bien grande et bien belle le jour de la victoire et du triomphe! Pardonnez-moi, cher monsieur, ces réminiscences de mes impressions d'hier; vous avez toujours écouté avec tant de bienveillance mes récits et mes pensées, que je vous demande encore grâce pour celle-ci.

« Aujourd'hui l'on enterre Mgr Affre, une de nos

ger. La nature, de nouveau, lutte pendant un an pour lui rendre la vie. Il renaît, et se remet aussitôt à l'œuvre avec ardeur, et le voici bientôt, en 1857, à vingt-six ans, appelé à faire un grand pas vers le sacerdoce, à recevoir le diaconat. Il s'enferme pour la retraite préparatoire au séminaire de Saint-Sulpice.

plus grandes gloires, avec les généraux Négrier et de Bréa. Que de dévouements, que de courages, que d'abnégations notre guerre civile a enfantés! et Dieu n'a-t-il pas voulu, par ce coup terrible qu'il a porté à notre patrie, nous réveiller du sommeil qui nous tenait depuis si longtemps? S'il en est ainsi, nous bénirons encore cette guerre, qui, en faisant tant de victimes, a peut-être élevé un holocauste de paix vers le ciel; qui, en faisant tant de morts, a peut-être ressuscité bien des âmes au courage et à l'honneur. M. de Lamartine a dit, dans ses *Girondins* : « Une nation ne doit pas regretter son sang quand il a coulé pour faire éclore des vérités éternelles! »

« Vous voyez, monsieur et cher ami, que je prends notre époque bien en philosophe. C'est anticiper un peu sur la classe que je vais faire l'année prochaine. Au fait, si on me refuse le droit de philosopher cette année, j'aurai toujours, pour m'élever au-dessus des événements, cette autre philosophie qui est la religion, et qui, pour être moins obscure et moins abstraite que la première, n'en est pas moins riche en consolations et moins féconde en dévouements. Vous avez été mon premier maître en cette science-là, et c'est pourquoi, en pensant à vous, j'aurai toujours en mon cœur un sentiment bien vif de reconnaissance, permettez-moi d'ajouter, et d'amitié. »

Mais qu'arrive-t-il? Le second jour de ces très fatigants exercices, il est saisi de la terrible congestion de sang à la poitrine. C'est la menace de mort qui peut, de quart d'heure en quart d'heure, éclater par un flot de sang. Que va-t-il faire? Il se tait, et il continue, sous la perpétuelle menace de mort, pendant cinq jours, tous les exercices jusqu'au bout. A force d'énergie, il arrive à l'ordination. Couché par terre au moment du prosternement solennel, il mord son mouchoir teint de sang. L'ordination finie, il ne lui reste plus que le temps de se livrer au chirurgien. On le saigne ; il faut encore une maladie d'un an. Mais il est diacre. Quelques jours après, j'apprends de lui l'événement par la lettre suivante :

« Mais bien excellent et très cher père, voici « ce que vous ignorez. Le second jour de ma « retraite au séminaire de Saint-Sulpice, j'ai « été saisi d'une congestion à la poitrine. Je « me suis dit : Si je sors d'ici avant l'ordina- « tion, je ne serai pas diacre. Or, je veux et « dois l'être. Alors je suis resté au séminaire, « et n'ai point quitté les exercices de la « retraite. Samedi dernier, après l'ordination,

« j'étais absolument à bout de forces. Je n'ai « eu que le temps de me mettre au lit, où de « suite on m'a saigné. Aujourd'hui mercredi, « j'étouffe moins. L'un des jours de la retraite « où j'étais fort consterné, je vous écrivis « quatre pages... mais en remettant la lettre « à la personne qui devait la porter, j'eus un « remords : car je me plaignais dans cette « lettre. Je la saisis donc, et je la déchirai.

« Enfin je suis diacre ! Vous verrez que j'ar« riverai ainsi, à force de bonne volonté, peu « à peu, jusqu'au sacerdoce. *Introibo ad al« tare Dei*. J'espère y porter un cœur bien « enivré de l'amour de Dieu et des hommes ! »

Oui, il y arriva. Et en ce jour, le plus grand de sa vie, il demanda trois choses :

D'être un prêtre humble ;

De ne jamais commettre de péché mortel ;

De donner son sang pour Jésus-Christ.

Voilà la transformation du courage. Ses trois grandes luttes contre la mort l'avaient aguerri. Or, si nous voulons connaître le fruit de son expérience sur ce point, le but auquel son courage transformé s'appliqua, lisons ensemble ces nobles pages intitulées : le *Retour à la vie*.

Pour faire connaître ce qu'il fut, j'ose citer ce qu'il a écrit; c'est parce que je sais qu'il n'a jamais rien dit, ni rien écrit sans l'avoir expérimenté, voulu, senti. Parmi les hommes qui ont la foi dans l'âme, il y a de tels écrivains, vrais jusque dans le détail de leur style! Voyez donc l'état de cette âme, dans les paroles suivantes, que je trouve dans le livre dont il dit lui-même : « Ce dont il parle a été « souffert avant d'être écrit. »

*Le Retour à la vie.*

« Mon fils, ce n'est pas pour toi que tu viens « de recevoir le don renouvelé de la vie.

« Cette vie qui t'est rendue, tu la dois aux « hommes pour ma gloire.

« Que si, étonné de la grandeur de cette « parole, tu t'efforces de la restreindre en « me demandant à quels hommes tu dois ta « vie, je réponds, mon fils, que tu la dois à « tous les hommes.

« Un chrétien est un homme universel qui « a des droits certains et exceptionnels à « s'occuper des affaires du monde.

« Un chrétien est un homme qui toute sa
« vie prononce cette prière : « Père, que votre
« règne arrive ! que votre volonté soit faite
« sur la terre comme dans le ciel ! »

« Qu'est-ce à dire, mon fils, si ce n'est que
« le chrétien surveille incessamment toute la
« terre, et prie pour elle?

« L'apôtre l'avait compris quand il disait
« aux chrétiens de son temps : « Frères, il nous
« faut d'abord prier pour tous les hommes. »
« Et quand, prenant un cœur universel, capa-
« ble d'embrasser et d'enfermer le monde,
« il protestait que personne ne souffrait ni
« scandale, ni faiblesse, ni persécution, qu'il
« ne les souffrît lui-même, ajoutant que son
« âme se consumait chaque jour dans la solli-
« citude de toutes les âmes sur toute la terre.

« Il l'avait compris encore, cet autre de mes
« docteurs, qui, parlant du prêtre, n'a pas
« craint d'écrire : *qu'il est préposé à la garde*
« *du monde entier*, et qui, montrant dans le
« prêtre le chargé d'affaires de tous les hom-
« mes, et non seulement de tous les vivants,
« mais de tous les morts, a osé dire : « L'uni-
« vers est confié à ses mains. »

« Or, ceci, mon fils, est vrai de tout chrétien.

« La mort, dont tu as senti les approches,
« est souvent le langage dont je me sers pour
« faire entendre à mes fils cette grandeur de
« leur vocation.

« La mort, même seulement pressentie,
« brise les liens étroits, étend le cercle des
« pensées, des aspirations, de l'amour. Elle
« rapproche les temps, elle efface les distan-
« ces, elle rapetisse beaucoup la terre, elle ré-
« tablit la relation fondamentale de tous les
« hommes entre eux; elle montre tout à coup,
« dans une très vive lumière, l'extrême sim-
« plicité des choses : les détails disparaissent,
« tout ce qui mourra pâlit; il ne reste de pré-
« sent à l'âme que le salut du monde et
« Dieu.

« Tel est, mon fils, l'enseignement sacré de
« la mort. Heureuses les âmes qui, l'ayant
« reçu, et revenant à la vie, n'en conservent
« pas en vain le souvenir! »

Encore une fois, voilà ce que j'appelle la transformation du courage. C'est la mort vue en face, et comprise. C'est la vie dévouée tout entière, par un courage non moins grand que

celui du soldat, mais plus efficacement appliqué au bien des hommes.

## VI

Mais il ne s'agit pas seulement pour le ministre de l'Évangile, de la transformation et de la transfiguration du courage. Il est une autre tâche plus difficile encore. Il faut la transformation de l'amour.

Ah ! direz-vous, voilà le grand écueil du sacrifice sacerdotal. Est-il permis de sacrifier l'amour qui est la vie de l'âme? Doit-on laisser le cœur de l'homme sans affection?

Je réponds que les hommes en aucun temps, et tout particulièrement aujourd'hui, n'aiment assez ni leur âme, ni Dieu, ni aucune beauté invisible, ni leurs frères dont ils voient la face, ni même la visible beauté de la compagne que Dieu leur donne.

Il s'agit donc d'augmenter l'amour et non de le détruire, et nous disons qu'on l'augmente par le sacrifice.

Voyez d'abord, je vous le demande, ce que

devient la vie de l'amour dans les cœurs qui ne sacrifient pas. Ouvrez les yeux, et sachez lire au moins les traits les plus saillants des mœurs du genre humain.

Est-ce que, par exemple, toute la déplorable famille de l'absurde prophète qui mène à la foi par le fer, et au ciel par la volupté, ne suffit pas à vous instruire? Où est l'amour dans ce harem? Où les conduit cette pluralité? Vous le savez. C'est au dégoût et au renversement de la nature. C'est donc la stupide ignorance du sacrifice qui tue l'amour de l'homme pour sa compagne.

Et pensez-vous que l'homme déchu, qui n'est plus même capable d'aimer la beauté matérielle qu'il voit, aimera la beauté invisible de la justice et de la vérité? Aimera-t-il l'honneur, la patrie et le progrès du monde? Cet homme ne connaît rien de tout cela, ni chez Mahomet, ni chez nous. Tout amour est donc aboli pour ceux qui ne sacrifient pas.

Mais, au contraire, tout amour a été rétabli sur la terre par l'Évangile, et n'y peut être aujourd'hui relevé que par la croix et le sacrifice de la croix.

Le sacrement évangélique de l'amour, toujours nécessairement accompagné de sacrifice, relève l'amour dans la famille.

Le sacrifice sacerdotal, parce qu'il est entier, relève tous les amours visibles et invisibles. Il apprend à aimer immensément, et jusqu'à la mort s'il le faut, et son frère et sa sœur qu'on voit, et toutes les beautés invisibles qui composent la splendeur de Dieu.

Je parle ici avec le cœur, l'esprit et l'âme de notre bien-aimé Henri Perreyve. Il a voulu et pratiqué ces choses. Comme il a transformé, dans son âme et sa vie, le grand courage que la nature lui avait donné, il a su transformer aussi l'immense force d'amour dont son cœur était plein.

Je connais l'histoire de son cœur et le prodige de ses sacrifices.

Mais je connais aussi le cœur nouveau que Dieu lui a donné. J'y ai lu ce que veut dire ce mot : *Transfiguration de l'amour*. Et ce mot, je le trouve dans son premier écrit. Il faut lire le touchant et gracieux exemple qu'il en donne, cette ravissante biographie de Rosa Ferrucci, qu'on pourrait appeler *le livre des fiancés !* A

la fin du récit et des lettres, il décrit ainsi ce qu'il nomme : *la transfiguration de l'amour par le christianisme.* « C'est la gloire du christianisme, dit-il, d'avoir rendu possible cette sainteté de l'amour que la philosophie antique poursuivait dans ses rêves, mais dont elle n'avait jamais ni contemplé ni donné l'exemple. C'est la gloire du christianisme d'avoir si bien instruit, si bien dirigé le cœur de l'homme, qu'il en a fait ce cœur à la fois si virginal et si fort, capable d'aimer, plus et mieux que jamais, tout ce qu'il faut aimer sur la terre, et capable de l'aimer toujours moins que Dieu! C'est la gloire du christianisme d'avoir fait qu'une enfant, non pas un philosophe, non pas un poète, mais une simple et pieuse enfant réalise, sans le savoir, dans son cœur, tout ce que la sagesse des hommes avait conçu de plus sublime : *le passage incessant de l'amour, à partir des ombres de la beauté, vers l'infinie beauté.* C'est la gloire du christianisme d'avoir en toutes choses ouvert à l'homme un chemin vers Dieu, de lui avoir enseigné à se faire de toutes ses affections comme autant de degrés pour arriver à l'amour absolu :

*Ascensiones in corde suo disposuit* (Ps LXXXIII). C'est enfin la gloire du christianisme d'avoir fait ce prodige, qu'une sainteté si extraordinaire, une perfection si au-dessus de l'homme, ne détruisent ni ne gênent en rien les pures affections de la terre, en telle sorte *que les saints ne vont pas à aimer Dieu seul, à force de n'aimer personne, mais à aimer tout le monde plus qu'eux-mêmes, à force d'aimer Dieu plus que tout!*

« Si l'on veut après cela, méditer sur la nature intime et sur l'histoire de notre cœur abandonné à lui-même, on sera contraint d'avouer qu'il y a là *une véritable transfiguration.* »

Il parle ainsi dans son premier écrit, et voici que son dernier discours public, prononcé dans l'église de la Sorbonne, ce discours sur « la Fête de l'amour » comme il s'exprime lui-même, nous donne encore l'idée sainte et vraie de l'amour. J'en veux faire une longue citation :

« Il y a deux grandes lois de l'amour, auxquelles Dieu même a voulu se soumettre, et ces deux lois, je les nommerai : la loi *de la marche* et la loi *du terme*.

« C'est la loi première de l'amour qu'il ne peut vivre qu'à la condition de grandir. Il faut qu'il croisse, qu'il monte, qu'il se fortifie par joies ou par souffrances, qu'il s'approfondisse par son bonheur, ou plus sûrement encore, ici-bas, par ses épreuves et ses sacrifices : en un mot, il faut qu'il marche, et qu'il avance toujours.

« Voilà, vous le voyez du premier regard, pourquoi l'amour est rare sur la terre. Quel être créé sera digne de devenir le but d'une telle marche? Quel bien mortel méritera cette affection toujours croissante? Dieu seul peut satisfaire de si vastes désirs sans les rassasier ni les éteindre. Voilà pourquoi le christianisme a fait une si grande chose en mettant Dieu entre les âmes qui s'aiment. Le christianisme connaît le cœur de l'homme; il sait que, dans tout profond sentiment d'amour, il y a une secrète recherche de l'infini; et que si cette recherche est l'écueil où viennent sombrer les passions profanes, elle est au contraire le soutien et le salut des saintes affections, parce que, seule, elle peut soutenir la marche de l'amour, et le sauver en lui permettant de grandir. Oui, ô Dieu! en vous mettant vous-

même dans les cœurs de vos chrétiens, vous leur assurez ce que le monde, sans vous, ne leur donnera jamais : la perpétuité de l'amour. Vous leur apprenez à chercher en eux plus qu'eux-mêmes ; vous donnez à leur ardeur croissante un aliment inépuisable ; vous les défendez des vulgaires écueils où vient se perdre l'amour profane qui, au lendemain de ses premières joies, expire en se disant éternel.

« J'ai appelé la seconde loi de l'amour la loi *du terme*. C'est à savoir qu'à un moment de la marche, ayant épuisé tous ses dons, l'amour ne trouve plus qu'une seule chose à faire, qui est de se donner soi-même... Et je trouve cette seconde loi gravée par Dieu dans l'Évangile quand il est dit à la louange du Fils de Dieu « qu'il aima les siens jusqu'au terme, *in* « *finem dilexit eos...* » Et c'est alors qu'après nous avoir tout donné, nous avoir nommés ses amis, et nous avoir tout dit, il donne à ceux qu'il aime la présence réelle de son corps, en partage de tout ce qu'il est.

« Voilà le terme et l'abîme de l'amour.

« Il nous a aimés jusqu'à cet abîme, *in finem dilexit*.

« O Dieu, donnez-nous l'amour grandissant qui, à mesure que notre vie s'avance, rende nos jours plus dignes d'être bénis de vous, et notre cœur plus semblable au vôtre !

« O Dieu, donnez-nous l'amour jusqu'au terme, l'amour jusqu'au don de soi-même.

« Heureuses, trois fois heureuses les âmes virginales que, dès le matin de leur jeunesse, Dieu prend pour son service, et qui, dans la marche grandissante de leur cœur, rencontrent de bonne heure le terme béni de l'absolu don de soi-même ! Glorieux est le sort des épouses du ciel qui donnent à Dieu, dès la première heure, tous ces trésors du profond amour qu'elles refuseront de donner aux hommes ! Et vous, mes jeunes frères et amis, si, au milieu du chemin de votre ardente jeunesse, et au sein même de votre fière liberté, Jésus-Christ vous dit le mot éternel qui fait les apôtres : « Viens, et suis-moi, » comprenez que l'honneur qui vous est fait est grand ; courbez la tête sous le poids d'une gloire trop sainte, et acceptez en tremblant, mais en aimant, cette couronne du sacerdoce, qui a ses épines comme celles du Christ, mais qui n'ensan-

glante le front de l'homme que pour l'amour des hommes et pour la gloire de Dieu.

« Messieurs, il y a deux races d'hommes sur la terre. Il y a la race des hommes qui font du mal aux âmes, et il y a la race de ceux qui leur font du bien.

« L'une porte aux âmes, avec audace et impudeur, le scandale, le mensonge, la souillure, la violence, la trahison, le déshonneur, les larmes brûlantes, le désespoir.

« L'autre porte aux âmes le respect, l'amour, la lumière, la joie des choses pures, les affections immortelles, l'honneur, le courage pour ce monde et l'espérance pour l'autre.

« Ah ! messieurs, mourir avec la joie sacrée de savoir qu'on n'a jamais fait le moindre mal à une seule âme ! Mourir avec la confiance de n'avoir jamais scandalisé un seul de ces petits ! Mourir avec la certitude bienheureuse de n'avoir jamais profité d'une infirmité, abusé d'une pauvreté, trompé une ignorance ; avec l'honneur de n'avoir jamais rencontré devant soi la faiblesse sacrée de la fille de Dieu que pour la respecter, la protéger et la défendre ; mourir enfin en se disant qu'on n'a

jamais étendu d'un pouce l'empire du mal sur la terre, mais qu'on a étendu au contraire, les limites sacrées de l'empire du bien ; qu'on a dépensé son esprit, ses années, sa fortune et ses forces, à soutenir le règne de la vérité et de la justice : quelle joie, messieurs, quelle consolation, quelle ferme assurance au milieu des ombres du dernier moment, quel honneur devant les hommes, quelle protection devant Dieu ! »

Et il est mort ainsi, peu de mois après ces paroles, qui furent son testament public. Il est mort avec cette joie sacrée.

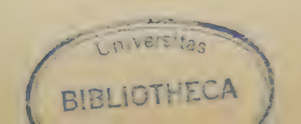
Qu'on nous permette de parler encore et de dire, d'après tout ceci, ce qu'est enfin la transformation et la transfiguration de l'amour. Cette transfiguration est un sacrifice de l'amour, qui augmente l'amour sur la terre. De même que le contraire du sacrifice, ou dans un homme, ou dans un siècle, ou dans une civilisation, anéantit absolument l'amour, — et c'est un fait d'histoire universelle que voient nos yeux ; — de même le sacrifice, absolument indispensable, non seulement au prêtre, mais, sous une forme équivalente, à tout chrétien et à tout

homme, le sacrifice fait passer l'âme, dans l'ordre de l'amour, de la mort à la vie. Il ne donne point en compensation de l'amour personnel et concret, le vague amour abstrait, philosophique et platonique, du genre humain. Selon nous, ce ne serait rien. Il donne l'amour réel et personnel, l'amour substantiel et parfait, qui est la vie, qui est le bonheur, qui est la force fondamentale du monde. On passe absolument et réellement de la mort à la vie, et des ténèbres à la lumière. On entre dans les entrailles du christianisme. On comprend que le Christ et ses premiers apôtres n'ont pas dit de vains mots, mais révélaient un monde nouveau, quand ils ont parlé de l'amour. On sait ce que veut dire Jésus quand il s'écrie : « Je donne ma vie pour ceux que « j'aime. » Et l'on entend le sens de ces mots de saint Jean : « Nous savons que nous « sommes passés de la mort à la vie, parce « que nous aimons nos frères. Qui n'aime « pas demeure dans la mort. »

L'âme alors, unie avec les âmes et avec Dieu, se trouve et se sent établie dans un état qui, par lui-même, est le bonheur. C'est

le bonheur, parce qu'on aime, non pas en apparence, mais en réalité, non pas les vêtements ou les figures, mais les personnes. On touche les esprits et les âmes, les personnes réelles et vivantes : on touche Dieu même, et il suffit. Rien ne donne le bonheur sans cela, et rien ne l'ôte avec cela. Celui qui est en cet état, ou qui seulement se souvient d'y avoir été quelquefois, celui-là sait la vie; il aime et adore Dieu; il aime les hommes en esprit et en vérité; il regarde avec un ardent amour toute la terre. Il bénit tous ses frères par chaque battement de son cœur; il aime avec une divine force ceux qu'il voit près de lui; il admire avec enthousiasme les plus beaux et les plus lumineux; il enveloppe d'une immense compassion les plus souffrants et les plus sombres; et il lui est tout à fait impossible de concevoir comment on peut employer sa vie à autre chose qu'à sauver des ténèbres et conduire à la vie, au bonheur, à l'amour et à la beauté, tous ces êtres humains si chétifs et si tristes, mais capables pourtant de devenir si beaux, si lumineux, si heureux et si grands.

Eh bien! c'est là l'œuvre sacerdotale!



Voilà l'esprit de la sainte et sublime vocation!

— M'aimez-vous? dit le Prêtre éternel, m'aimez-vous? — Oui, Seigneur. — Eh bien! mon fils, devenez pasteur d'hommes, devenez pêcheur d'hommes pour les mener tous à la gloire, à l'amour, au bonheur éternel.

Voilà l'appel des ouvriers de Dieu. Il est grand temps que leur nombre s'accroisse, non seulement pour relever le monde qui baisse, mais pour y entreprendre, avec une audace toute divine, l'œuvre des grands progrès que demande et annonce l'Évangile, et que sa vertu sait produire, quand on ose se livrer à la foi, et travailler dans l'espérance et dans l'amour.

Eh bien! de ce point de vue je comprends enfin ces étonnants désirs du sacerdoce qu'exprime Henri Perreyve lorsque luttant depuis des années, contre la maladie, il crut voir que par la volonté de Dieu, la mort peut-être va l'arrêter avant qu'il soit arrivé à la divine grandeur sacerdotale. Comme la fiancée qui en face de la mort, renonce au fiancé pour cette vie, et adore la volonté de Dieu, il écrit ces lignes à l'ami qui va monter à l'autel avant lui :

« Décembre 1857, Hyères.

« Ecoute, mon Charles, ce matin même, à
« travers les brûlants désirs du sacerdoce, que
« je ressens depuis ces temps derniers, un sen-
« timent plus fort encore que ces désirs s'est
« fait jour dans mon âme. J'ai senti que je sa-
« crifierais même *cette joie des joies et cette*
« *raison unique de toute ma vie,* à la volonté
« de mon maître Jésus, et j'acceptais de mou-
« rir avant d'être monté à l'autel, bien que la
« mort en ce moment *fût un sacrifice de mille*
« *vies, une douleur de mille morts!* »

Oui, l'œuvre sacerdotale, l'étonnante mission d'aider Dieu, cette fonction divine qui, en ce moment même, doit arrêter la décadence du monde, et lui faire accomplir le splendide progrès que Dieu veut et que nous savons : oui, cette fonction divine mérite ces brûlants désirs, et je comprends que ce grand et vigoureux cœur, ce lumineux esprit ait appelé sacrifice de mille vies, et douleur de mille morts, la privation du sacerdoce.

## CHAPITRE III

### ORGANISATION DE LA VIE

### I

Nous pouvons donc le dire, Henri Perreyve a eu le bonheur et l'honneur, par l'élan de sa riche nature, sous l'impulsion de la grâce de Dieu, d'aller, dès sa jeunesse, et même dès son enfance, vers ce qu'il faut évidemment nommer la suprême beauté de la vie, savoir : la vie donnée et consacrée, par amour de Dieu et des hommes, au travail et au sacrifice pour le salut du monde. Il a choisi, dès le premier

jour, la plus haute forme de cette consécration : le sacerdoce chrétien.

Or, dans le sacerdoce, il a voulu aller encore au plus parfait et au plus beau. Comme une armée offre une grande diversité d'armes, le sacerdoce renferme aussi une riche diversité de fonctions. « Il y a, dit saint Paul, division « du travail, et diversité de dons parmi nous : « *divisiones operationum sunt.* » Et il ajoute : « Mais entre tous ces dons spirituels, cherchez « les plus élevés... Ambitionnez surtout la pro« phétie. *Æmulamini autem meliora charis« mata... magis autem ut prophetetis.* »

Mais qu'est-ce donc que la prophétie? « La « prophétie, dit le grand apôtre, c'est le don de « parler aux hommes pour les élever, les « exhorter, les consoler. » *Nam qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, exhortationem, consolationem.*

Eh bien! notre jeune frère pratiqua le conseil de saint Paul. Entre les dons spirituels et entre tous les ministères, c'est la *prophétie* qu'il voulut. Porter aux hommes l'exhortation et la consolation, c'est cela même que, dès son enfance, il osa désirer. Être envoyé, lui aussi,

par le Seigneur Jésus, avec ceux dont l'Évangile dit[1] : « Voici que je vous envoie des pro« phètes, et des sages, et des écrivains ; » être envoyé de Dieu pour parler, pour écrire, afin d'éclairer, d'exhorter et de consoler, voilà ce qu'il voulut, décidément et clairement, à dix-huit ans, et, dès cet âge, il entreprit de se préparer à ce suprême honneur.

Mais que va donc faire l'homme qui, presque encore enfant, ose concevoir une pareille ambition, et qui veut être l'un de ces scribes (*scribas*) que Dieu envoie contre les scribes terrestres? Comment va-t-il se préparer à ce travail et à ce combat? Et d'abord il ne fera pas comme les scribes qu'envoie l'orgueil et non l'amour; qui s'élancent, sans qu'on les appelle, et se saisissent, sans préparation ni mission, de l'instrument sacré de la parole. Les scribes terrestres n'ont besoin d'aucune discipline; ils n'ont besoin de rien apprendre, de rien savoir, ni de penser à rien. Le mouvement de leur passion suffit à tout, joint au hasard des mouvements que prend la plume entre

[1] Ecce ego mitto ad vos prophetas et sapientes et scribas.

leurs doigts. Mais il en est tout autrement de tous ceux qui aspirent à servir vraiment leur pays et le genre humain. Nos ingénieurs, nos professeurs, nos officiers et nos marins ont tous le nécessaire courage de s'enfermer dans les hautes écoles, pendant de longues années.

Que sera-ce donc de ceux qui aspirent à l'art divin d'éclairer, de guider, d'exhorter, de consoler les hommes au nom de Dieu!

Israël avait ses écoles de prophètes, et l'Église catholique a aussi ses écoles de prophètes, de missionnaires, de martyrs, de docteurs, d'écrivains et de sages : ces écoles se nomment *séminaires*, soit parce qu'on y cultive les semences de sagesse que Dieu donne, soit parce qu'on y élève l'enfance et la jeunesse des ouvriers de Dieu. Henri Perreyve, comme tout autre aspirant aux travaux et aux honneurs du sacerdoce, voulut se soumettre à l'épreuve de cinq années d'études philosophiques et théologiques, sous l'austère discipline du recueillement, de la règle et de l'obéissance.

Mais, ici encore, son continuel empressement vers la perfection idéale l'engagea dans une des plus belles entreprises qu'ait méditées,

depuis des siècles, le génie chrétien : entreprise dont le succès, un jour, sera, je ne crains pas de l'affirmer, l'une des meilleures ressources du monde.

Le génie de l'Église catholique, en effet, depuis trois siècles, travaille à un admirable progrès. Depuis le concile de Trente, les ouvriers de ce progrès, saint Philippe de Néri, saint Charles Borromée, saint Vincent de Paul, et d'autres non moins grands devant Dieu peut-être, se succèdent et travaillent à ces deux choses : l'organisation des écoles pour l'aspirant au sacerdoce, et l'organisation de la vie du prêtre. La première partie du problème commence à être résolue, en pratique efficace, dans presque tout le monde catholique. Les hautes écoles de la science sacrée et de la discipline sacerdotale sont fondées depuis le milieu du dix-septième siècle. Et quant aux écoles secondaires, préparatoires à ces hautes écoles, et dans lesquelles, dit le concile de Trente, l'on peut recevoir les enfants au-dessus de douze ans, ces écoles, longtemps déclarées impossibles, existent enfin depuis un demi-siècle, et c'est la France qui les a fondées. L'éduca-

tion du prêtre, aujourd'hui, est donc organisée.

Mais l'organisation de la vie du prêtre séculier n'est pas encore achevée, et ce qui manque peut se dire en un mot : le prêtre séculier est trop seul !

Certes le missionnaire, auquel la mort enlève son compagnon, continue seul avec son crucifix ; et le curé de campagne, cet autre missionnaire, trop souvent isolé dans les régions les plus désertes de l'ignorance et de l'indifférence, sera longtemps aussi bien seul. Mais ne peut-on du moins diminuer beaucoup le douloureux et dangereux isolement du plus grand nombre des soldats du Christ? L'Évangile dit que « Jésus les envoie devant lui deux à deux » : *Misit binos ante faciem suam*... Et nous savons pourquoi : « C'est qu'il faut être au moins « deux pour s'aimer[1]. » Et c'est pourquoi un autre docteur nous assure que « la vie com- « mune et sociale est presque essentielle à « l'état ecclésiastique[2]. » Et n'est-ce pas pour

[1] Quia minus quam inter duos charitas haberi non potest.
[2] Le cardinal de Bérulle.

le prêtre surtout que l'Esprit-Saint prononce cette aimable bénédiction : « O joie sainte et « heureuse de la vie intime entre frères! »

Et c'est là ce qu'ont essayé les grands saints, et les grands serviteurs de Dieu qui ont voulu, sous l'impulsion du concile de Trente, travailler à la perfection de l'ordre sacerdotal. Ils ont entrepris, précisément, de rendre le prêtre séculier moins seul. Sans vouloir faire de tous les prêtres, des religieux enfermés sous la règle, ils ont pensé à établir des communautés fraternelles, facilement accessibles aux prêtres séculiers, ils ont voulu concilier l'union avec la liberté, le mouvement propre et la communauté.

Ils avaient dans l'esprit cet idéal que Bossuet a rendu populaire pour toujours lorsqu'il parle de « ce dessein de société sacer« dotale, qui ne doit avoir d'autre esprit que « l'esprit de l'Église, ni d'autres règles que « ses canons, ni d'autres supérieurs que ses « évêques, ni d'autre lien que la charité, ni « d'autres vœux que ceux du sacerdoce et du « baptême. »

Or, nul n'a mieux compris cet idéal que le cardinal de Bérulle, qui, lorsqu'il fonde

l'Oratoire de France, affirme partout qu'il ne s'agit pas de fonder un ordre nouveau, mais qu'il s'agit uniquement de l'ordre sacerdotal. Cet ordre, dit-il, n'a été fondé par aucun saint, mais par Dieu même, par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui en est le perpétuel supérieur : grand ordre universel qui n'a vraiment d'autres chefs que le vicaire de Jésus-Christ et les évêques, mais qui, selon le désir de l'Église, exprimé par le dernier concile œcuménique, peut et doit recevoir, comme progrès de la vie et des mœurs ecclésiastiques, une plus parfaite organisation libre, autour de cette organisation fondamentale et nécessaire qui est d'institution divine. C'est là, dis-je, ce que le cardinal de Bérulle a compris et cherché à réaliser dans la congrégation de l'Oratoire.

Mais ce bel idéal est peut-être encore mieux réalisé dans l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Quelle conception profonde et simple, originale et partout praticable, que la forme d'association que voici : existence de très petits groupes de prêtres, réunis en commun, sans vœux ; très libres dans leurs

travaux, mais s'aidant, s'encourageant et s'exhortant entre eux : ces groupes demeurent absolument indépendants les uns des autres, et ne relèvent, comme il convient aux membres de l'ordre sacerdotal, d'aucun autre pouvoir central que du pouvoir central de l'Église catholique, et du pouvoir prochain de chaque évêque. Point de supérieur général, point de maison centrale ; aucune maison n'en gouverne aucune autre, pas plus qu'aucune famille, dans la commune, ne gouverne les autres familles. Voilà qui peut facilement s'étendre et s'établir partout, et puissamment contribuer à l'organisation de la vie du prêtre, pour tout le clergé séculier, dans tous les diocèses du monde.

Ne se peut-il en effet qu'un jour la plupart des prêtres catholiques, par toute la terre, arrivent à profiter de cette forme d'association fraternelle, soit comme membres résidants, soit comme membres dispersés d'un tiers ordre, et trouvent en ces centres de travail associé, en ces lieux de prière et d'étude qu'on pourrait nommer *Oratoires*, des ressources qui doublent leurs forces ?

Quant à l'Oratoire de France, dont je suis membre, je n'entends certes point le déprécier à cause de son gouvernement centralisé. Je ne puis contredire saint François de Sales qui, parlant du cardinal de Bérulle, affirme « qu'il eût volontiers quitté son diocèse pour « vivre sous la conduite de ce grand homme, « *parce qu'il n'y avait rien de plus saint et* « *de plus utile à l'Eglise de Dieu que sa* « *congrégation de l'Oratoire.* » Et si j'osais contredire saint François de Sales, je me soumettrais en tout cas à l'autorité de l'Église qui, au dix-septième siècle, et récemment au dix-neuvième, a loué, a béni, a établi canoniquement cette belle institution. Il y a là une pensée très grande, d'une heureuse et féconde nouveauté. L'Oratoire est vraiment une forme d'association fraternelle entre prêtres séculiers : il n'y a pas de vœux ; l'autorité réside dans la congrégation elle-même[1] ;

[1] « La puissance et autorité suprême et entière réside dans le corps de la congrégation dûment assemblée, à laquelle le supérieur général demeure soumis, et est obligé de suivre la pluralité des suffrages en toutes choses, sa voix néanmoins comptée pour deux. » Lisez, à ce sujet, le beau livre du Père

les vrais supérieurs sont les évêques ; et les constitutions sont perfectibles par les assemblées générales.

N'est-il donc pas très bon qu'il y ait un grand Oratoire de cette forme, qui, par le nombre des ouvriers et des maisons, par sa solidité relative et sa perfectibilité, puisse, sous quelques rapports, servir de type ou de point d'appui aux associations plus simples des prêtres de chaque diocèse, sous l'influence de chaque évêque?

Que serait-ce si ces essais d'association et de communauté intellectuelle et morale pouvaient se multiplier en effet, et recevoir du Saint-Esprit la vie toujours plus abondante, pour l'organisation de la vie du prêtre? Alors, que de généreux courages isolés, que de cœurs attristés trouveraient, dans le facile accès de foyers fraternels d'étude et de prière, le point d'appui de leurs efforts et de leur ministère! Qui sait si l'association des moindres forces, parmi tant d'ouvriers évan-

Adolphe Perraud : *l'Oratoire de France au dix-septième et au dix-neuvième siècle.* Ce livre me paraît destiné à exercer une heureuse influence et à éclairer beaucoup de vocations.

géliques, dont le cœur porte l'amour de Dieu et de leurs frères, ne rendrait pas possibles les immenses entreprises de zèle, de science, de charité, dont cette crise du monde a besoin? Voyez les forces gigantesques que l'association industrielle met aux mains des nations. Cette forme d'association n'est pratiquée que depuis trente ans dans le monde, et voici qu'elle perce les isthmes et les montagnes et qu'elle va ramener à l'unité toute la surface du globe. Ne pourra-t-on pas voir éclater, à leur tour, les effets encore plus magnifiques de l'association intellectuelle, de l'union des efforts pour le travail moral et religieux? Est-ce qu'alors aussi l'on ne percerait pas les isthmes et les montagnes du monde moral et religieux, qui séparent l'Orient, et l'Afrique, et l'Asie, de ce foyer occidental de la civilisation véritable? Est-ce qu'alors aussi l'on ne pourra pas entreprendre de retrouver, dans le monde intellectuel, et l'harmonie des sciences entre elles, et l'harmonie de toutes avec la nécessaire, universelle et infaillible foi du genre humain? Est-ce qu'alors aussi l'on ne parviendra pas

à ramener enfin quelque paix dans l'esprit humain, et dans l'esprit de chaque nation?

Or, je le demande, est-il problable que la puissance d'union et d'association capable de produire ces grandes choses, commence à se développer ailleurs que parmi les ouvriers évangéliques, unis déjà dans la même foi et dans le même amour, unis de plus dans la vigueur du dévouement sacerdotal?

Je sais bien que tout cela est depuis longtemps commencé; que le christianisme lui-même est la force essentielle d'association et pour les âmes et pour les œuvres; que l'Église catholique en est la manifestation vivante[1]; que, par exemple, dans notre siècle, *l'Association pour la propagation de la Foi* a précédé, en France, d'un quart de siècle l'ère de

[1] « Mais, depuis quelque temps, la génération contemporaine, trop oublieuse du passé, s'est emparée de ce principe de l'association, et, l'appliquant à tout, a voulu en dénier l'usage et le droit à l'Église qui, la première, en avait donné l'exemple. Littérature, industrie, commerce, exploitations agricoles, perfectionnements politiques ou scientifiques, ne peut-on pas dire que tout a été placé sous le régime de l'association ? Dès lors, comment trouver étrange ou mauvais que des prêtres, dociles aux plus hautes

l'association industrielle. Je dis seulement que l'une des plus grandes ressources du monde à venir se manifestera quand, dans la grande milice sacerdotale, l'organisation de la vie du prêtre par la libre association aura porté ses fruits. Comme on voit aujourd'hui les ouvriers européens s'efforcer, dans tous les pays, d'organiser enfin, par la libre association, leur vie si difficile, — et ils auront, s'ils y parviennent, opéré l'un des grands progrès de la vie des nations; — de même, lorsque les ouvriers de Dieu y seront parvenus, on verra se réaliser les grandes choses qu'annonçait, au douzième siècle, la voix véritablement prophétique, si approuvée par saint Bernard, et qui disait : Qu'en ce temps-là les prêtres de l'Évangile « s'établiront dans « une invincible force et une indomptable

inspirations de l'Evangile, s'associent librement, pour accomplir avec plus de perfection les devoirs de leur état, et pour devenir plus capables, en mettant en commun les résultats de leurs études, de lutter avec succès contre l'ignorance et la fausse science?

« Par ce côté encore, la constitution de l'Oratoire ne se trouve-t-elle pas en harmonie avec le caractère, les besoins et les exigences de notre temps? » (*L'Oratoire de France*, par le P. Ad. Perraud, p. 390.)

« droiture : » *firmissima vi rectitudinis consistent.*

Eh bien! c'est avec toutes ces espérances et ces idées, plus ou moins clairement entrevues, que Henri Perreyve fut conduit, par la bonté du Père céleste, au lieu même où il devait trouver les deux choses qu'il cherchait, savoir : l'École de discipline sacerdotale, et, dans cette même École, prise pour asile et foyer d'union fraternelle, la véritable et providentielle organisation de sa vie.

## II

En ce temps-là donc, en effet, cet ami si intime et si cher, que, dans ses lettres, il appelle « Mon Charles! » lui annonçait sa vocation au sacerdoce. Lui répondait : « Toi « aussi, tu as donc entendu l'appel de Dieu! « Pour moi, depuis l'âge de douze ans, je suis « consacré à cette cause. »

Les voilà déjà deux pour marcher ensemble : *Misit binos ante faciem suam.* Mais Charles avait un frère, lequel faisait alors partie de

cet admirable groupe de jeunes hommes, tous élèves de l'École normale, qui, vers 1848, dans ce bouillonnement des esprits et des âmes, avaient conçu l'enthousiaste résolution de renoncer aux voies ordinaires de la vie, pour se dévouer tout entiers au bien des hommes. Ils méditaient aussi de passer ensemble leur vie, de travailler ensemble, chacun avec les instruments qu'on lui avait donnés, au triomphe de la foi chrétienne, comme source nécessaire de la paix, de la science, de l'ordre, de la justice et de la liberté.

Or, ce petit groupe était un germe dont allait naître l'une de ces plantes que le Père céleste a plantées, et qui ne seront point arrachées. Bientôt Henri Perreyve, conduit par Charles, se joignait à eux; et peu après, par un heureux concours de circonstances provipentielles, tous ensemble s'étant emparés, si j'ose ainsi parler, s'étant, dis-je, emparés, non sans effort, d'un saint prêtre qui se chargea de les conduire, il se trouva qu'ils allaient réussir dans l'entreprise, déja si souvent essayée en ce siècle, de rétablir l'Oratoire de France.

Henri Perreyve raconte dans un manuscrit intitulé : *Souvenirs intimes sur Frédéric Ozanam,* comment il fit un jour confidence de ces projets à ce maître qu'il aimait tant.

« Vers ce temps, dit-il, je quittai les Eaux-Bonnes, et partis pour une petite tournée en Espagne. Peu avant mon départ, j'avais été dîner chez M. Ozanam. Le soir nous avait réunis autour du foyer, nous parlions de choses intimes. Je crus le moment arrivé de déposer dans ce noble cœur le secret de ma vocation religieuse. Je le fis simplement, facilement, avec joie et honte à la fois... Car, me disais-je que pensera-t-il de moi qu'il voit si léger, si ami du plaisir, si *enfant* dans le moindre sens du mot? Et me pardonnera-t-il de joindre à ces goûts frivoles une résolution si sérieuse? Mais je ne sais quoi me rassurait, et, le premier mot tombé, tout le reste passa bien naturellement de mon âme dans la sienne.

« Ce soir-là, surtout, je connus le cœur de M. Ozanam. Il y eut des larmes d'affection, de paternelle indulgence, et aussi de sainte ardeur et d'enthousiasme dans la voix qui me répondit. Notre désir de servir Dieu dans le culte

des sciences et des lettres, notre projet de réunion avec M. l'abbé Gratry, alors aumônier de l'École normale, et le rêve d'une congrégation studieuse que nous n'appelions pas encore *l'Oratoire* : toutes ces belles espérances, tous ces germes, tous ces rêves qui pouvaient n'être que des illusions, prirent vite une figure vivante, réelle, dans cette âme qui croyait facilement aux belles choses. Il nous vit déjà, non seulement comme nous n'étions pas alors, mais même comme nous ne serons pas de longtemps, et si quelque chose pouvait me consoler de ne pas l'avoir eu près de nous, dans ces humbles commencements que Dieu a bénis, ce serait la pensée que du moins il a connu notre berceau. Il m'accompagna longtemps ce soir-là de ses encouragements et de ses vœux, il me serra fortement contre sa poitrine, et nous nous quittâmes.

« Je regagnais ma demeure, enivré de joie, d'espoir et de force. Je sentis le besoin de savourer mon bonheur dans la solitude, loin des hommes. Il était fort tard. Mais ce désir l'emporta, et je pris un sentier qui conduisait vers les hauteurs. Je marchais comme fou de joie.

regardant le ciel et non la terre. Tout à coup je retirai le pied, un mouvement irréfléchi me fit jeter en arrière; j'étais sur l'extrême bord d'un ravin. Un pas de plus, et je tombais dans le vide.

« J'eus peur, et je renonçai à ma promenade nocturne. »

Cher enfant bien-aimé, n'ayez pas peur. Ce jour-là, vous étiez porté par les anges. Je crois à ces gracieux détails de providence : *In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.* Les anges vous ont porté pendant toute votre vie et jusque dans le sein de Dieu.

Vos beaux rêves aussi étaient vrais, ainsi que l'enthousiasme de notre généreux Ozanam. Sachons attendre. Après votre mort, cher enfant, et après la mienne, ce germe qui s'appelle maintenant l'*Oratoire*, portera ses fruits, lorsqu'au temps opportun l'Esprit-Saint versera sur cette tige, aujourd'hui encore incertaine, frêle, incolore, son rayon de science et son rayon d'intelligence.

Quoi qu'il en soit, il se trouva qu'un jour, avec une émotion profonde et une joie qui ne

peut se décrire, ce groupe d'amis unis en Dieu prit possession de sa terre promise, laquelle était un humble toit capable d'abriter sept personnes. Le rève était réalisé, en son germe du moins. C'est là qu'ils allaient vivre ensemble, prier ensemble et travailler ensemble.

Alors se déroulèrent, dans l'enthousiasme d'une vie naissante, quelques années de vrai bonheur, de vie intime et fraternelle, d'amitié sainte, de véritable fécondité d'esprit et d'âme. Là se formèrent sous une austère et douce inspiration et sous un humble et saint exemple, de véritables cœurs sacerdotaux, bons et patients, humbles, aimants et courageux. Là aussi commençait avec la plus joyeuse ferveur l'étude spéciale du prêtre, le travail de philosophie et de théologie. Là aussi commençait pour plusieurs l'expérience de l'association intellectuelle véritable, de ses difficultés, de ses fécondités.

Là, enfin, s'écoulait un âge d'or, dont notre aimable Henri Perreyve était la joie.

Que dire de la débordante allégresse de conversations, et j'allais dire des jeux, dont il était l'âme?

Que dire de ces entretiens de piété profonde, après lesquels on pleurait, on s'embrassait, et l'on tombait à genoux pour remercier Dieu?

Arrivait-il qu'à la chapelle l'un des Pères, expliquant l'Évangile, parlât avec quelque émotion, Henri, tout particulièrement, était si reconnaissant que, lorsqu'il ne pouvait assez tôt témoigner son bonheur de vive voix, il écrivait des lettres comme celle-ci, qui montre bien l'état intérieur de cette âme, et l'état intérieur du petit groupe, racine de l'Oratoire :

« On ne peut s'empêcher de vous dire, bon « et cher Père, qu'on a été heureux ce matin « pendant votre homélie et longtemps encore « après, et qu'on l'est encore maintenant, « toujours à cause d'elle.

« Il faudra cependant que vous sachiez une « chose, c'est que, pendant votre discours, « il y a telle âme, très petite et faible, qui « tressaille, qui comprend, qui se donne à « Dieu, qui lui demande ses bénédictions pour « vous, qui va ainsi de Notre-Seigneur à vous « et de vous à Notre-Seigneur, et qui « ne trouve enfin son repos que quand

« elle a dit profondément : « Jésus, ce
« que notre bon Père nous dit, c'est vous qui
« me le dites. Jésus, vous savez si ces grandes
« idées qu'il nous donne ont été rêvées et
« désirées par mon cœur. Jésus, je veux suivre
« sa pensée jusqu'au bout : je me donne à
« vous pour faire de moi ce que vous voudrez,
« pour servir ces pauvres frères que nous
« aimons, pour détourner les âmes du faux
« idéal, pour faire du bien. » Cette âme dit
« cela, mais quand elle vient de vous enten-
« dre, elle le dit avec tant d'amour, tant de
« larmes, tant d'espérances, que le sillon se
« creuse, et qu'elle demeure toute pénétrée
« d'énergie pendant plusieurs heures!

« Me pardonnez-vous, Père, de vous dire
« tout cela? Mais que voulez-vous?... je ne
« savais comment me consoler du bonheur
« que vous m'avez fait sentir ce matin. Cette
« joie me trouble; je voudrais faire quelque
« chose, et je ne puis et je ne suis rien. Il y a
« une disproportion comme ridicule entre ce
« que je désire et ce que je suis. De là une
« sorte de malaise, une sorte de tremblement
« intérieur qui fait qu'on voudrait des choses

« immenses. Je connais bien ce sentiment-là.
« Les choses très belles m'y jettent infailli-
« blement : une très belle musique, une très
« belle joie d'amitié, un très beau discours.
« Que de fois je l'ai rapporté de Notre-Dame,
« quand c'était le règne du P. Lacordaire !
« Eh bien, je ne le connaissais plus depuis
« longtemps; mais vous me l'avez rendu, et
« voilà pourquoi je vous remercie; voilà
« bien sûr pourquoi je vous écris... Je le dé-
« couvre maintenant, et ne le savais vraiment
« pas en commençant ma lettre.

« Tout ceci veut vous dire, mon bon Père,
« qu'on prie pour vous, qu'on vous aime,
« qu'on se sent votre enfant, votre élève;
« qu'on voudrait à la fois être un étranger
« pour avoir le droit de vous faire des com-
« pliments, mais non, qu'on aime bien mieux
« être à vous, et qu'on vous promet de bien
« se donner à Notre-Seigneur.

« Et là-dessus on vous laisse tranquille,
« non sans quelque honte et confusion de tout
« ceci (à quoi soi-même on ne comprend pas
« grand'chose), mais que Dieu, je crois, com-
« prend mieux que nous, et qu'il doit aimer.

« A vous bien respectueusement en Notre-
« Seigneur. »

*Filioli, diligite alterutrum!* « Mes petits « enfants, aimez-vous les uns les autres! » L'apôtre de l'amour, du haut du ciel, inspirait ce précepte à nos cœurs.

Là, les intelligences sentaient qu'elles étaient bien pour étudier ensemble la vraie philosophie, à la fois théorique et pratique, et pour entrer dans la théologie à la fois par le cœur et l'esprit.

Là se pratiquait en effet ce que demande un philosophe, noble esprit, qui ne put qu'entrevoir ces choses, lorsque dans ses spéculations attristées, il enseigne que la « philoso-
« phie est une affaire d'âme, comme la poésie
« et la religion;... que les âmes poétiques,
« religieuses et philosophiques sont sœurs,
« parce que la poésie, la religion et la philo-
« sophie sont les trois manifestations d'un
« même sentiment[1]. »

Cela même, en effet, se pratiquait dans cette école réelle de la philosophie. On voyait et l'on

[1] Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, t. I, p. 417.

comprenait par la vie dont on vivait soi-même, que la religion, la poésie et la philosophie sont les manifestations d'une même vie. On voyait bien que la prière, quand elle est vraie, et la pratique morale quand elle est énergique, sont sources de lumière et de philosophie; on voyait que l'élan poétique de l'âme est aussi nécessaire à la science que l'expérience et l'observation: qu'en vérité, « la « philosophie est une affaire d'âme, comme « la poésie et la religion, et que si l'on n'y met « que son esprit, il est possible qu'on devienne « philosophe un jour, mais il est démontré « qu'on ne l'est pas encore[1]. »

Ces serviteurs de la lumière à laquelle ils étaient consacrés tout entiers, opéraient la philosophie en esprit et en vérité. Mais ils comprenaient avant tout qu'en face de la lumière immense et de la science sans fin, ils étaient et seraient toujours enfants et commençants : humilité nécessaire et savante que doit donner la vraie philosophie, et qui dispose à la théologie, c'est-à-dire à la respec-

[1] Jouffroy, *Mélanges philosophiques* (2e édit.), t. I, p. 417.

tueuse méditation des données divines révélées, plus grandes que notre esprit, vérités dont on porte en soi la substance par la foi, mais dont l'intelligence ne peut épuiser le mystère.

## III

Mais ce qui importe surtout dans cette histoire, c'est l'expérience qui se fit alors de la réalité, de la nécessité et des difficultés de l'association intellectuelle.

Les hommes ne pensent guère en commun. Voilà une triste idée pratique. Ils mettent en commun, après coup, le résultat de leurs efforts d'esprit. C'est quelque chose, c'est même beaucoup, et c'est ce qui se fait, fort heureusement, depuis trois siècles, pour l'ensemble des sciences physiques et naturelles. Mais au point de départ, dans l'effort qui cherche et qui trouve, chaque esprit opère seul. Or, les esprits ne pourraient-ils pas, par l'union, multiplier la force de leur élan et la vigueur de leurs facultés?

J'ai bien souvent pensé qu'un groupe de cinq ou six esprits vivant ensemble, s'aimant entre eux, travaillant en commun dans le même sens et dans le même lieu cherchant ainsi à pratiquer l'un des sens du mot apostolique : « Ils « étaient tous ensemble dans le même lieu et « dans le même esprit, » *Erant omnes unanimitre in eodem loco,* constituerait une force intellectuelle dont on n'a pas encore calculé la puissance. Cela fait, autant que j'ai pu l'entrevoir par une courte expérience, une espèce de fleuve intellectuel sur lequel on se sent porté. Chacun marche, mais le chemin lui-même marche aussi. Ce n'est pas la force de six, c'est la force de toutes les combinaisons que l'on peut faire avec six unités, dont chacune est une force vive.

Il y a là des faits qu'il faudrait, ce me semble, commencer à connaître, et j'en dis avec assurance ce qu'un physiologiste[1], dans l'étude des faits analogues, a dit depuis un quart de siècle : « Qu'il est temps que la « science tienne compte de phénomènes si

[1] Burdach.

« nombreux et bien constatés, quoique « étranges. » Il s'agit de la communication directe des âmes, ordre de faits aussi quotidiens qu'admirables que la grossière inattention de la fausse science et de la vie triviale s'obstinera bien longtemps encore à ne vouloir pas regarder

Pour moi, des expériences certaines m'obligent à dire que non seulement les mouvements de cœur, mais encore les mouvements intellectuels, sont, en certaines circonstances, transmissibles directement d'une âme à l'autre, et qu'il n'est besoin pour cela ni de table, ni de trépieds. Ces influences nous pénètrent tous, tous les jours, mais personne n'y fait attention. J'affirme ici ce que j'ai vu, revu, expérimenté par moi-même ; et quand la science, un jour, commencera le défrichement de cette riche et immense région, on s'étonnera d'avoir eu si longtemps des yeux pour ne pas voir.

Déjà Frédéric Fichte, dans sa Psychologie, en parle avec intelligence. Burdach, dans sa Physiologie, ainsi que je viens de le dire, affirme le fait comme expérimentalement certain. Laplace en traite dans un opuscule peu

connu. J'admets les faits qu'il cite, sans admettre son hypothèse. Je préfère Fénelon quand il dit : « C'est en ce centre que se tou-« chent les hommes d'un bout du monde à « l'autre. » — Quoi! les esprits et les âmes se toucheraient en Dieu! Non! non! disent l'ignorance et l'habitude, et le sens lourd du matérialisme pratique. — Mais là, dans ce nid où nous étions ensemble, si rapprochés de cœur, de pensées, d'espérances, que de fois l'on se sentait comme envahi par des états d'âme venant directement d'autrui, et poursuivi par des fermentations de sentiments et de pensées qu'un autre nous envoyait! il y a tel détail que l'on ose à peine raconter, parce qu'étant vrai, il est invraisemblable. — « Mais « qui donc, depuis hier soir, et cette nuit même, « et toute la matinée, s'est obstiné à suivre « cette idée dont il n'était cependant pas ques-« tion hier? il me semble que c'était vous! — « C'est moi-même, en effet, » répondit aussitôt Henri Perreyve.

N'entrons pas plus avant dans ces analyses psychologiques, et n'allons qu'à ce qui est manifeste pour tous. Ce qui est manifeste,

c'est qu'en une pareille société d'esprits, chacun est et se sent plus fort.

Donc, ainsi soutenus et portés l'un par l'autre, pleins de confiance et d'espérance, nous méditions de réaliser un jour cet atelier de travail intellectuel où, plusieurs travaillant ensemble dans le même sens et dans le même lieu, *Omnes unanimiter in eodem loco*, on pourrait entreprendre enfin l'encyclopédie véritable[1].

Nous savions que ceci avait été déjà conçu par saint Philippe de Néri[2].

[1] Voir le Discours sur les devoirs intellectuels des prêtres de l'Oratoire.

[2] C'est ce que résume ainsi, dans son récent ouvrage, le P. Perraud, l'un des membres du groupe primitif : « Baronius a fait connaître lui-même, dans la préface de son tome III[e], comment tout ce vaste dessein avait été conçu avant lui par saint Philippe, et dû au zèle dont il était consumé pour les intérêts de l'Eglise. Là éclate cette merveilleuse intelligence des besoins propres à chaque siècle, qui doit être le flambeau perpétuellement allumé au milieu de la milice toute sacerdotale de l'Oratoire.

« Lutter contre les erreurs opposées à la foi, en s'emparant de leurs propres armes et en les retournant contre elles ; opposer à la science fausse, exclusive, passionnée, l'érudition la plus loyale, la plus large, la plus désintéressée ; ne laisser l'ennemi se cantonner et s'établir sur aucun point des connaissances humaines ; mais, comme les apôtres

Nous remarquions que le P. Thomassin, à lui seul, avait entrepris une sorte d'encyclopédie chrétienne, dans cette suite d'ouvrages intitulés : *l'Art d'enseigner chrétiennement* les

vont à toutes les nations du monde, envoyer des missionnaires dans toutes les sciences, pour les éclairer toutes de la lumière de la révélation, et les faire toutes servir aux progrès du règne de Jésus-Christ ; accepter cette lutte permanente dans les conditions mêmes où la mettent les divers siècles et les diverses civilisations ; se faire tout à tous pour gagner tous les esprits à la foi et tous les cœurs à la charité de Jésus-Christ ; et, par conséquent, livrer le combat, ici sur le terrain de l'Ecriture sainte et de l'exégèse biblique, là sur celui de la philosophie, de l'histoire, des sciences naturelles : puis faire de la manifestation du beau dans les arts un moyen d'attirer les âmes ; suivre, s'il le faut, dans ses évolutions la pensée moderne, et ne pas permettre à la science antichrétienne de confisquer le domaine des sciences sociales et politiques, et d'en faire le monopole de la raison révoltée contre la foi ; mais, sans relâche et sans découragement, sanctifier le travail par la prière, se multiplier pour suffire à tout, et pour ramener à la majestueuse unité de l'Evangile la discordance des sagesses purement humaines : telle est la marche que, dans son intelligente sollicitude pour les intérêts de la vérité, saint Philippe traça aux membres de l'Oratoire au milieu des luttes passionnées du seizième siècle. Baronius commence cette tradition ; plus tard, les fils du cardinal de Bérulle la recueilleront fidèlement, et par les Lami, les Thomassin, les Morin, les Malebranche, et d'autres, se perpétuera cette ferme et vaillante milice toujours vouée à l'apostolat de la science, et par lui, aux conquètes et aux progrès de la vérité catholique. » (*L'Oratoire de France*, p. 24.)

philosophes païens, les historiens, les poètes, les langues, la philosophie et les sciences naturelles. Nous apercevions en même temps, ce qui depuis est devenu bien plus visible, savoir : l'invasion générale, dans toutes les directions de la pensée et sous toute forme littéraire, de l'esprit d'incrédulité, de négation, de haine au christianisme. On s'empare aujourd'hui de tout pour l'attaque, disions-nous, emparons-nous de tout pour la défense. Dans chaque détail isolé de la science, on croit trouver un témoignage contre le christianisme ; répondons à ces discordants témoignages, et à ces cris sans fin sous chaque buisson, par une œuvre d'ensemble, par l'unanimité des témoignages de la science comparée ; démontrons l'harmonie des sciences entre elles et avec l'Évangile, dans une encyclopédie véritable.

Et nous concevions l'espérance d'accomplir un jour cet ouvrage, ou du moins de fonder une tradition de pensées et d'efforts, un atelier de travail encyclopédique, qui par l'union des forces et le nombre des ouvriers, accomplirait enfin ce qu'au commencement de ce siècle Jo-

seph de Maistre nous annonçait. « Attendez, « disait-il, l'homme de génie qui va paraître, et « qui, fort de l'affinité naturelle de la science et « de la religion, les réunira dans une admi« rable lumière, pour mettre fin aux mauvais « siècles d'incrédulité que traverse l'esprit « humain. »

Nous avions conçu l'ambition d'établir un lieu de travail permanent, une source d'efforts intellectuels, une ligue de travailleurs, de penseurs véritables, de penseurs en commun, qui contribueraient pour leur part à la démonstration de l'harmonie des sciences et de la religion; à « ce travail enfin que Dieu, disait un grand « évêque, demande depuis près d'un siècle « à la France, sans pouvoir encore l'obte« nir. »

Oui, telles étaient alors nos espérances, et elles subsistent aujourd'hui, aussi grandes, mais plus éclairées.

Le premier temps d'une entreprise, c'est l'immensité de l'espérance et de l'ardeur. Le second temps, entamant les difficultés, et entamé par elles, touche trop souvent au désespoir. Sachons traverser cette épreuve, et arri-

ver à ce troisième temps qui est celui de l'obstacle vaincu, de l'invasion et du triomphe de l'idéal dans le réel. Courage! la claire vue des difficultés est le commencement du triomphe. C'est le second pas du progrès. Ceux mêmes qui entreprennent sans présomption, et s'attendent aux plus grands obstacles, apprennent, en essayant, quelle est la nature de l'obstacle et la forme des difficultés.

Eh bien! s'il s'agit de l'apostolat philosophique et scientifique, voici les deux difficultés : difficulté de recueillement, et nécessité du travail extérieur quotidien.

L'encyclopédie véritable, et la démonstration de l'harmonie des sciences et de la religion, ne peut se faire par juxtaposition du détail des sciences. Ce sont au contraire ces détails et ces sciences que quelques grandes, simples et profondes idées, vues jusqu'au fond, doivent pénétrer, doivent, en quelque sorte, dissoudre et liquéfier au feu et puis transfigurer dans la lumière, comme quand la force de cristallisation, opérant dans le feu, coordonne le carbone et le transfigure en diamant. Or, pour un tel ouvrage ce ne sont pas des esprits

dispersés dans la poussière des faits, ce sont des esprits recueillis et rapprochés de Dieu, capables d'intuition et de contemplation, qui en pourront accomplir quelque chose.

En tout temps, le profond recueillement de l'esprit dans la vérité substantielle, dans les sources centrales de lumière, dans ce fond où le calme, la paix, la certitude et le bonheur devraient pourtant attirer les âmes, ce nécessaire et bienheureux recueillement est, plus qu'on ne pense, difficile à la nature humaine. Mais dans les époques agitées où tout est lutte, où les cris de la presse quotidienne troublent tout, où l'on n'entend plus rien que le déchaînement de tous les vents dans l'atmosphère intellectuelle, alors il est plus difficile que jamais d'habiter dans ce sanctuaire où se recueillent les idées et où parle la vérité. On veut agir, on veut parler, on veut combattre. Nul ne veut rester dans sa chambre, comme le demande Pascal. Nul ne veut s'enfermer avec Dieu, *clauso ostio*, comme le dit l'Évangile, pour interroger la lumière dans sa source la plus recueillie.

Qui donc veut croire à la présence réelle de

Dieu, à la nécessité et à la possibilité de le voir et de l'interroger pour connaître la vérité? Eh! mon ami, me disait un pieux archevêque, mais qui donc aujourd'hui veut cela? Et qui donc travaille à sortir de l'incurable vie de surface dont se contentent la plupart des esprits?

Voilà la difficulté intérieure. Mais il en est une autre tout extérieure, et non moins redoutable, puisque d'ailleurs elle engendre l'autre, c'est la nécessité du travail extérieur quotidien pour gagner le pain quotidien.

L'intuition et la contemplation ne sont pas un travail visible. La préparation éloignée de l'œuvre immense qui sera la science comparée, non achevée, mais fondée dans ses bases, ce travail éloigné n'est qu'un germe qui ne pourra porter ses premiers fruits visibles qu'après de longues années d'efforts. L'effort pour ramener les sciences à l'harmonie dans l'éternelle philosophie, dans l'éternelle, nécessaire et universelle religion du genre humain, est l'un de ces grands travaux séculaires destinés à échouer souvent dans les premiers essais.

C'est une entreprise, disions-nous, que Dieu

demande, depuis bientôt un siècle, à l'esprit humain sans pouvoir l'obtenir. Or, l'on pourrait citer plusieurs groupes de prêtres qui, de nos jours, en France, se sont réunis dans la bonne volonté d'essayer. Tous, après quelques années de lutte contre la faim, tous ont été forcés, pour vivre, de se faire professeurs de grammaire, ou bien préparateurs au baccalauréat.

Ah! si l'ancien Oratoire de France avait vécu, s'il n'avait eu un siècle d'interruption, si ses maisons, ses bibliothèques, ses collèges, ses retraites, ses traditions de travail et de recueillement avaient subsisté dans leur moindre partie, l'entreprise de la synthèse des sciences et de leur transfiguration dans la lumière chrétienne étonnerait aujourd'hui le monde par sa grandeur et sa splendeur. La philosophie et la science générale ne seraient pas dans l'état où elles sont. Les risibles sophistes qui troublent aujourd'hui les esprits sans défense n'auraient pas osé se montrer. Les puissants ouvriers de la philosophie entière et de la science relevée jusqu'à Dieu eussent fait comprendre au monde, dans l'ordre intellectuel, le mot de

Pascal : « Il faut que la religion soit tellement « le centre, que tout y aboutisse. » Ils eussent magnifiquement continué et développé Thomassin. Ils eussent profondément perfectionné la tradition de Malebranche, qui comme l'ont dit ses contemporains, et comme s'exprime le P. André, *christianisait la philosophie*, et ramenait, d'un autre côté, toutes les sciences à cette philosophie devenue chrétienne.

C'est eux qui auraient su mettre en lumière le vrai génie du christianisme dans l'ordre de la philosophie et de la science. Ils eussent saisi dans son vrai sens la grande inspiration d'harmonie et d'unité par laquelle, dans le premier quart de ce siècle, la Providence sollicita l'esprit humain, mais dont abusa l'Allemagne.

Voilà ce qu'auraient fait nos Pères. Nous, si nous n'avons pas leur génie, nous nous efforcerons, quand le soleil de l'intelligence se lèvera sur nous, d'égaler leur patience, leur travail et leur bonne volonté.

## IV

Mais il ne s'agissait pas seulement, dans l'Oratoire, d'un essai d'association intellectuelle. L'Oratoire a surtout en vue l'organisation de la vie du prêtre séculier, quelle que soit sa vocation spéciale.

« Êtes-vous capables de grandes études, écrit « l'un des anciens Oratoriens[1], l'Oratoire vous « donnera du repos, des livres, même des « chaires pour enseigner. Aimez-vous la re- « traite, il y a des maisons de ville et de soli- « tude. Vous sentez-vous portés à la pénitence, « vous trouverez chez elle (cette communauté) « des exemples de l'abstinence des Chartreux. « Le zèle de la maison de Dieu vous dévore-t-il « le cœur, elle vous donnera le choix des mis- « sions et des cures. Aimez-vous le chant et la « splendeur du culte, elle vous en donnera les « ministères. Enfin sa charité fait qu'elle est « toutes sortes de communautés, et cepen- « dant elle ne ressemble à aucune, parce

[1] Voir *l'Oratoire de France*, p. 95.

« qu'elle n'est point détachée des évêques, et « qu'elle est liée à tous les supérieurs natu- « rels. »

Quant à H. Perreyve, ce qu'il était venu chercher à l'Oratoire, nous l'avons déjà dit. Comme il allait toujours, en toutes choses, au plus beau, il n'avait garde d'oublier le conseil de saint Paul : « chercher toujours les « meilleurs dons, surtout celui de consoler les « hommes. » Il cherchait moins encore l'intelligence scientifique du vrai que la vue de son splendide éclat, qui émeut, ravit et console. Et s'il avait l'honneur de faire partie du noyau primitif qui rétablissait l'Oratoire, c'est qu'il y voyait avant tout une école d'amour pour les hommes, un lieu où l'on poursuivrait avant tout *l'intelligence du pauvre*, la science de tout être souffrant ou de cœur ou de corps, la science aussi des sociétés qui souffrent et qui cherchent, la science enfin de ce que leur pourrait apporter l'Évangile. Ah! quelles ardeurs se déployaient dans ces conférences dont lui-même parle ainsi dans l'éloge d'Hermann de Jouffroy, l'un des membres externes de nos réunions :

« Cette conférence était tenue chaque se-
« maine dans la chambre de l'un des Pères
« de l'Oratoire, et son but n'était autre que
« de parler des ouvriers, des pauvres, des dés-
« hérités de ce monde et de chercher le re-
« mède à leurs maux. Comment vous retracer
« les saillies éloquentes de sa parole dans ces
« réunions?

« Comme son cœur bondissait; comme il
« battait fort, et à l'unisson du cœur de Jésus-
« Christ, roi éternel des pauvres! comme il
« savait défendre franchement des convic-
« tions qui choquent l'orgueil du monde et
« scandalisent son égoïsme! »

Ainsi parle-t-il de son aimable et admira-
ble ami.

Mais lui-même, comme il méritait plus en-
core tout ce qu'il dit de son ami! « Il appelait
« de toutes les forces de sa belle âme un
« épanchement de plus en plus fécond de
« l'Évangile, dans les lois et les règlements
« des sociétés humaines. »

Mais avec quelle sagesse, dès lors, et quel
zèle contenu, et quel éloignement des bana-
les utopies, il concevait ces progrès de l'al-

liance du ciel et de la terre ! En même temps, avec quelle vigueur il maintenait le sens de la parole évangélique fondamentale : « Que « votre volonté soit faite en la terre comme au « ciel » Et n'est-ce pas lui qui, pour convaincre les découragés, découvrit dans saint Chrysostome ces textes étonnants où l'illustre docteur ose charger chaque chrétien de répondre du monde entier, et lui ordonne de travailler à rendre peu à peu la terre semblable au ciel ?

Et comme il comprenait que tout ce zèle devait rester toujours *selon la science*, et que, parmi les sciences, l'histoire, le droit, la morale appliquée, la politique et l'économie politique sont les sciences principales dans lesquelles il nous faut introduire aujourd'hui l'Évangile !

## V

Oui, c'est bien là l'esprit qu'il faudra toujours souhaiter à l'Oratoire, si, comme nous l'espérons, il doit vivre et se développer. Puisque le trouble est surtout visible dans la vie politique et sociale, n'est-il pas néces-

saire que les âmes dégagées de passions apportent les lumières pacifiques là où sévit la tempête de ténèbres ? Comme les anciens contemplatifs méditaient l'âme en face de Dieu, ne se peut-il que de nouveaux contemplatifs, s'il en doit exister encore, méditent la société humaine en face de Dieu ? Et puisque le plus grand de nos maux est précisément la tourmente de colère et de haine, qui ne fait qu'augmenter sans cesse depuis bientôt un siècle, quelle serait la bienheureuse gloire de l'effort vraiment évangélique, qui essayerait de vaincre la colère et la haine? Qu'est-ce qui divise avant tout les intelligences. sinon la division des cœurs? O! qui saurait détruire ou seulement diminuer parmi nous ces passions ténébreuses, mères des nuages et des tempêtes, quels torrents de lumière celui-là ferait entrer dans les esprits ! Je suis certain que dans toutes les églises chrétiennes et dans toutes les écoles de philosophie (je n'excepte que celles qui récusent la raison), il est des milliers d'hommes qui n'ont pas d'autre obstacle à la foi pleine que les ténèbres engendrées par la passion et l'ardeur du

combat. Mais serait-il donc impossible d'introduire dans la lutte des esprits un élément nouveau, la bonté, la bonté absolue, ce propre caractère de ce qui est de Dieu?

Les écrivains envoyés par le Christ (*ecce ego mitto ad vos scribas*) ne pourront-ils pas essayer une forme nouvelle de polémique, qui n'a jamais encore été introduite dans le monde, et qui serait précisément la polémique de l'Évangile? Cette polémique nouvelle prendrait pour règles fondamentales ces mots du Christ : « Bienheureux sont les pacifiques ; « bienheureux sont les doux parce qu'ils pos- « séderont la terre. — Celui qui a dit à son « frère : Vous êtes un insensé, méritera d'être « condamné. — Que si l'on vous frappe sur « une joue, présentez l'autre. — Imitez votre « Père céleste qui verse sa rosée sur les mé- « chants comme sur les bons. »

Ce sera là, un jour peut-être, la polémique du prêtre. Peut-être l'Oratoire, ou, pour mieux dire, les Oratoires, s'ils se répandent partout comme organisation de la vie du prêtre, essayeront-ils d'en donner quelque exemple. On me dira sans doute que déjà

l'Oratoire de Paris a péché contre cet idéal, et qu'étant attaqué à tort, il s'est par trop vertement défendu. Est-ce vrai? Si l'on trouve que c'est vrai, je le confesse, et ce serait un tort d'autant plus grand que nous avions médité souvent la possibilité d'une conduite plus parfaite. Mais disons-le, à côté de ces imparfaits, il est des âmes meilleures. C'est à Henri Perreyve que l'un de nous proposait par écrit ce qui suit : « Êtes-vous, cher « enfant, fermement convaincu de ceci : « que si jamais les travaux d'une partie d'en- « tre nous prenaient la forme de publi- « cations suivies, l'essentiel caractère qu'il « faudrait donner à nos études et à nos dis- « cussions, ce serait la douceur et la charité « absolue?

« Il n'y a rien qui soit plus difficile, et cela « touche à l'impossible. Il est facile de com- « mencer avec une douceur embaumée. Dans « les premiers discours, tout est suavité. Mais « quand viennent les contradictions, les inin- « telligences, les ignorances, les oppositions « sans bonne foi, les négations aveugles et les « passions farouches, alors on s'indigne d'a-

« bord d'une indignation contenue, et puis
« d'une indignation qui éclate.

« Eh bien! faisons une ligue; soutenons-
« nous mutuellement pour empêcher, à force
« de bons propos, ce qui est presque inévitable.

« Il est, dit-on, des adversaires de mauvaise
« foi. J'y consens, mais ce n'est pas à eux
« qu'on parle. Ceux-là, ne les supposons ja-
« mais devant nous. Nous ne nous adressons
« qu'à la bonne foi, qui veut la vérité. Dès lors,
« la douceur absolue est de droit et devient la
« plus grande des forces.

« Eh quoi! des ministres de l'Évangile ne
« pourraient-ils donc jamais, une fois, entre-
« prendre un solennel effort de polémique et
« d'apologétique, dans l'esprit même de saint
« François de Sales, qui, dans ses controver-
« ses, supportait toute contradiction, toute ab-
« surdité, toute injure, comme Jésus les souf-
« flets, et finissait par tout dompter dans la
« force divine de la douceur et de la patience
« absolue? Oui, cher enfant, il y a là une force
« que nous n'avons pas encore essayée, une
« force divine inexploitée, non par les saints,
» mais par les écrivains. Eh bien! s'il est de

« véritables écrivains envoyés par le Christ
« (*ecce ego mitto ad vos scribas*), cette force-là
« sera la leur. Je suis fermement convaincu
« que, si l'on avait la constance de suivre cette
« voie malgré tout; si l'on savait à force de le
« vouloir et de le demander à Dieu, n'être ja-
« mais ni sec, ni dur, ni, ce qui est bien pis,
« ironique et surtout aigre-doux; si l'on s'ha-
« bituait à l'art de découvrir, dans le moins
« raisonnable adversaire, un millième de rai-
« son, s'il s'y trouve, pour l'adopter, le louer,
« s'en servir, comme le chimiste, dans une
« masse quelconque, découvre un millième
« d'or; si l'on savait être toujours, avec
« science et lumière, imperturbablement
« évangélique, doux comme l'agneau de
« Dieu, je suis convaincu, dis-je, qu'on ferait
« des miracles.

« Tous ceux qui croient à l'Évangile, et puis
« tous les amis de la justice et de la raison,
« seraient pour ces vrais pacifiques. Mais il
« faut pour cela la patience absolue et imper-
« turbable, sans y manquer jamais une fois.

« Nous serons doux peut-être à l'égard de
« nos adversaires déclarés. Mais si nos pro-

« pres amis nous frappent, si nos propres sol-
« dats tirent sur nous, serons-nous, contre ces
« adversaires absolument inattendus, serons-
« nous absolument doux?

« Eh bien! alors même il faut être doux.

« Quand l'indignation la plus sainte et la
« plus légitime sera soulevée dans votre âme,
« eh bien! vous l'exhalerez par la prière et par
« des larmes, mais non par vos écrits.

« Comprenez-vous cela, mon enfant bien-
« aimé? Le voulez-vous absolument, inébran-
« lablement? »

Il me semble qu'il l'a compris et pratiqué. Quoique bien jeune, il a su écrire des volumes et prononcer bien des discours sans jamais blesser aucun homme.

Mais voici comme lui-même exprime cette conviction :

« La douceur est une force; et il importe d'autant plus d'établir cette vérité, que beaucoup d'âmes confondant la douceur avec la faiblesse, se défient de cette vertu comme d'une puissance d'énervement, et lui adressent chaque jour les plus étranges reproches.

« Rien n'est plus ordinaire, en effet, parmi

nous que d'entendre murmurer autour d'elle les mots de concession, de transaction avec l'erreur, d'affaiblissement de la foi, de lâcheté même et de trahison, jusque-là qu'il n'est pas tout à fait sans péril de prendre aujourd'hui la défense d'une vertu si scrupuleusement et si sévèrement surveillée.

« Mais ici je rencontre la doctrine des saints; et, comme nous entendions tout à l'heure saint Bernard expliquer la parole du Sauveur : « Bienheureux les doux, car ils « posséderont la terre, » par la grâce d'un empire intérieur donné à l'âme douce sur elle-même, voici maintenant l'admirable saint Jean Chrysostome qui nous montre, dans cette terre promise à la douceur, la possession des âmes et la conquête des hommes par l'apostolat. Comment les doux possèdent-ils la terre? se demande ce grand saint. « Parce « que, répond-il, ils peuvent conquérir autant « de domaines qu'il y a de cœurs d'hommes. « — Pour moi, poursuit ce docteur, je ne con- « nais rien de plus violent et de plus irrésisti- « ble que la douceur. Il faut donc discuter avec « les Gentils et avec les ennemis de la foi, en

« véritable esprit de condescendance et de « charité; car la charité est une grande maî« tresse pour convertir; » et ailleurs : Rougis« sons d'attaquer nos ennemis avec la violence « des loups. Demeurons agneaux, et nous se« rons vainqueurs, quel que soit le nombre de « nos ennemis. Si nous nous transformons en « loups, soyons sûrs de la défaite, parce que « le divin Pasteur nous abandonne; » et enfin : « Ouvrez les filets de la charité, jetez le « doux appât de la miséricorde pour retirer « votre frère de l'abîme. Montrez-lui charita« blement ses erreurs et ses préjugés. S'il veut « se rendre à votre voix, il vivra; s'il résiste, « ne vous rendez pas coupable vous-même par « dureté, mais discutez toujours avec patience « et avec douceur, de peur que le souverain « Juge ne vous demande compte de son « âme. » Qu'elles sont graves, chrétiens, ces dernières paroles! et qu'elles sont pleines de l'esprit de Celui « qui ne brisa jamais le roseau « courbé, qui n'éteignit point la mèche fu« mante encore! »

« Mais pourquoi vous donner la doctrine des saints, quand le Sauveur lui-même a pris

soin de tout dire sur ce grand sujet, quand il a confirmé ses paroles par tous les exemples de sa vie? A quelque page que vous ouvriez le saint Évangile, vous ne trouverez en ce divin livre que le commandement de la douceur, la condamnation des entreprises violentes contre les âmes, et les promesses de la victoire à la seule charité. Toute la suite des divins enseignements garde le même caractère. Rien qui autorise la violence sur une seule âme, rien qui méconnaisse l'honneur et les droits de la conscience, rien qui permette au zèle apostolique « ces tons superbes « et avantageux, cette aigreur et cette fierté, « cette force hautaine et contentieuse », j'emploie le langage de Bossuet, dont s'arment trop souvent ces imprudents serviteurs de l'Évangile « qui, emportés par leur propre « sens, au lieu de se faire un zèle de leur « religion, se font une religion de leur zèle ». C'est le langage de Bourdaloue. »

Voilà dans quels sentiments H. Perreyve se préparait à la conquête des âmes.

## VI

Mais je n'ai pas tout dit sur sa préparation sacerdotale. Je n'ai rien dit de ses études théologiques, ni du bonheur qu'il eut, comme toute cette première génération de l'Oratoire, de rencontrer le plus étonnant, peut-être, des professeurs de théologie, cet humble prêtre dont la virginale et timide modestie ne permettra jamais que le nom soit connu : sachant tout, et travaillant toujours; ayant pour monde unique sa cellule, et n'en sortant jamais ; ne connaissant sur la terre que ses livres et son crucifix, et notre Père céleste « qui « est dans le secret » : *Pater qui est in abscondito ;* malgré sa science immense, sa mémoire prodigieuse de tous les faits et de tous les textes, n'ayant jamais, à son avis, assez de temps pour préparer la plus petite leçon aux cinq ou six jeunes hommes qui constituent son auditoire, et qui gardent aujourd'hui encore, comme un trésor théologique, auquel ils ont encore à peine touché, les cahiers de leur professeur.

Que Dieu le récompense pour le zèle qu'il a déployé en ces commencements, et pour tout ce qu'il a mis dans les fondements de l'Oratoire. Il mettait en ce petit groupe la science théologique la plus profonde, comme un autre y mettait, par la parole et surtout par l'exemple, le germe des vertus et de la sainteté.

Tel était le bonheur de sa préparation sacerdotale. Et ce lieu de préparation était en même temps, à ce qu'il paraissait, un asile pour toujours, une famille intellectuelle, un foyer de sainte amitié, en un mot l'organisation de sa vie.

« Je ne puis assez admirer, disait-il, les con-
« seils de Dieu. Il nous a préparés par l'amitié
« avant de nous confier son œuvre ; nous
« avions un même cœur, avant de porter le
« même sacerdoce ; nous sommes véritable-
« ment une famille, même d'après le langage
« des hommes. La volonté de Dieu n'a eu qu'à
« se communiquer à un seul, pour que la
« lumière éclatât en des cœurs si profondé-
« ment unis... » Et tout cela était réalisé. Ils vivaient en effet ensemble, et travaillaient

ensemble, s'aimant, se soutenant les uns les autres, et se préparant l'un par l'autre à leur bienheureuse destinée.

Mais pour H. Perreyve, après deux années de cette vie heureuse et féconde, de cet âge d'or de vie sacerdotale, un obstacle vint tout briser : ou, pour mieux dire, un événement qui paraissait devoir être la ruine de toutes ses espérances, vint l'arracher à ces douceurs, pour le mener à une plus haute école, l'école de la souffrance sous la main de Dieu seul.

Tout à coup, un matin, à la suite d'un vomissement de sang, il se trouva en danger de mort.

Eh bien! ceci fut véritablement sa suprême préparation sacerdotale, car ce fut en ces années de souffrance et d'épreuve, supportées avec le plus étonnant courage, c'est après un retour à la vie vraiment inespéré, qu'il reçut de Dieu même la leçon que voici : « Mon fils, « ce n'est pas pour toi que tu viens de recevoir « le don renouvelé de la vie. Cette vie qui t'est « rendue, tu la dois aux hommes pour ma « gloire. »

La mort, qu'il venait une seconde fois de regarder en face, avait brisé les liens étroits qui pouvaient encore retenir son âme, et lui avait de nouveau montré dans une très vive lumière l'extrême simplicité des choses, ne laissant de présent à son âme que le salut du monde et Dieu.

Alors il est au vrai point de vue sacerdotal ; son ministère peut commencer.

# CHAPITRE IV

## MINISTÈRE

### I

Parmi cette riche diversité de dons, de travaux et de ministères qui, dans l'Église de Jésus-Christ, composent le service de Dieu et des hommes, nous savions d'avance le travail et le ministère que Henri Perreyve dut choisir. Il devait aller au plus beau. Il devait suivre le conseil de saint Paul : « Parmi les dons spiri-« tuels, désirez les meilleurs, et avant tout le « don de prophétie. » Saint Paul explique,

avons-nous dit, ce qu'il appelle le don de prophétie. C'est le don « de parler aux hommes « pour les élever, les exhorter, les consoler ». Tel devait être son ministère : tel fut le don que Dieu lui fit.

Oh! que les choses sont belles, si on savait les voir, si l'on apercevait l'intérieur des âmes, et les opérations de Dieu!

Voici un pauvre enfant dans une école de théologie; son âme est pleine de désirs et d'élans. Et pendant que ces quelques « étudiants « de Dieu » méditent ensemble l'Évangile, et que l'un des aînés est chargé d'exhorter les autres : « Pendant ce temps, comme il l'écrit « lui-même, il y a telle âme, très petite et très « faible, qui tressaille, qui comprend, qui se « donne à Dieu. Je me donne à vous, ô Jésus-« Christ, pour faire de moi ce que vous vou-« drez, pour servir ces pauvres frères que nous « aimons, pour détourner les âmes du faux « idéal, pour faire du bien aux hommes. Cette « âme dit cela, et elle le dit avec tant d'amour, « tant d'espérances et tant de larmes!... Ah! « je voudrais des choses immenses; mais je ne « suis rien, et je ne puis rien. »

Eh bien! nous avons ici un exemple d'une prière exaucée. Cet enfant, dans cette humble école, que le monde ne connaît pas et ne comprend pas, demande des choses immenses et les obtient. Il obtient beaucoup plus que ne promet le rêve de toutes les ambitions, plus que la gloire et plus que le génie. Il obtient quelque chose de l'esprit des prophètes, le don sacré de parler aux hommes et de les consoler!

Il obtient dix années de courage et d'efforts à travers la souffrance, et à ce prix, quelques-unes des inspirations du Saint-Esprit consolateur lui sont données pour les transmettre aux hommes. Il aura peu vécu, mais il aura relevé et consolé des âmes; et, en mourant, il laisse quelques paroles de lumière et de feu, qui exciteront, relèveront et consoleront bien des cœurs : il a plus fait que le plus glorieux des enfants de la terre. Il a été, à la suite du Christ, un bienfaiteur parmi ses frères. Il a été l'un de ces puissants ouvriers qui maintiennent au milieu des nations la croix du Christ et la vie de Dieu.

## II

Dieu, dis-je, lui a donné de laisser, en mourant, quelques paroles de lumière et de feu qui relèveront et consoleront bien des âmes. J'applique ceci surtout à son principal ouvrage : *la journée des malades*, livre qui, si mon cœur ne m'aveugle pas, est peut-être de ceux qui doivent vivre longtemps. Ce livre a presque la sobriété, la simplicité et le poids des livres immortels. C'est un livre réel composé de la vie de celui qui l'écrit.

Voici les premiers mots qu'il adresse au lecteur. C'est toute la préface de l'ouvrage.

« Ce livre a été écrit, cher malade, pour « vous consoler, vous fortifier et vous distraire « dans les longueurs de l'infirmité ou de la « convalescence. Il ne se recommande à votre « attention que par une seule circonstance : « c'est qu'il n'est pas né d'un effort d'esprit, « mais d'une expérience personnelle et pro- « longée du sujet qu'il traite. Ce dont il parle a « été souffert avant d'être écrit. »

Or, s'il est quelque chose que l'auteur ait

souffert, et qu'il ait expérimenté par lui-même dans ses longues maladies, c'est la lutte, incessante et patiente, pour travailler quoique malade ; c'est le confiant courage qui ressuscite le corps par l'âme et l'âme par Dieu. Nous avons été tous témoins, dans le détail, de la plus étonnante de ses guérisons, celle que lui-même a considérée comme particulièrement bénie de Dieu, quoiqu'il ne sût pas bien alors quelle avait été la profondeur désespérée du mal.

Il sait donc, par sa propre expérience, que Dieu peut ranimer l'âme et le corps, et c'est sa propre vie qu'il raconte dans le chapitre intitulé : *Courage et travail*, où je trouve les lignes suivantes :

« C'est l'âme qui porte son corps, et le fait
« vivre et respirer comme il lui convient. Tou-
« tes les grandes passions, la passion de la
« gloire, celle de la science, celle même des
« plaisirs, donnent à l'âme cette extraordi-
« naire autorité sur les sens.

« Pour nous, chrétiens, il est une passion qui
« doit posséder notre âme : celle de travailler
« en ce monde, sans trêve et sans relâche, à la

« venue du royaume de Dieu, et au triomphe
« de la justice.

« Heureuses les âmes, et il s'en trouve, que
« cette passion possède jusqu'au point d'absor-
« ber en elle toutes les autres, et de leur tenir
« lieu de passion pour la gloire, pour l'ambi-
« tion, pour la science, pour le plaisir, pour le
« bonheur lui-même ! Ces âmes-là deviennent,
« au service de Dieu et des hommes, tout
« volonté, tout courage, tout travail, tout sacri-
« fice. Elles ne s'arrêtent plus à considérer tris-
« tement si la fatigue augmente ou si la mort
« semble approcher : elles s'oublient, elles se
« donnent, elles consentent à perdre leur vie
« pour l'Évangile, et perdant cette vie d'é-
« goïsme et de lâcheté, qui défigure et dégrade
« la plupart des âmes, elles retrouvent la
« vraie vie selon la promesse du Sauveur, la vie
« généreuse, large et féconde, celle qui, même
« en ce monde, trouve déjà sa récompense
« dans la grandeur de ses œuvres, et l'abon-
« dance inattendue de ses joies.

« Les joies du travail, je parle du travail
« chrétien, accompli avec sacrifice, donné à
« Dieu, poursuivi sous son regard et dans sa

« compagnie! qui saura les redire, quand même
« il les connaîtrait depuis longtemps? Un tel
« travail, d'abord conquis sur les répugnances
« du corps et sur sa faiblesse, ne tarde pas à
« tourner en remède. »

Nous l'avons vu pratiquer toutes ces choses avec un courage héroïque.

Mais quelle puissance de consolation n'a pas dû lui donner la plus grande des douleurs de son âme, cette épreuve dont je sais l'histoire, et qu'il a traversée en s'appuyant sur Jésus-Christ, avec plus de courage encore que dans ses souffrances corporelles! Il faut lire le magnifique chapitre intitulé : *le Crucifix.*

« Elle est venue, Seigneur, l'heure de la dé-
« tresse, et mon âme n'en a pu supporter le
« poids.

« J'ai senti toutes mes forces intérieures
« ployer en même temps sous le fardeau d'une
« amertume trop grande, un flot de larmes
« monter tout à coup et jaillir de mes yeux.

« Dans cette angoisse, dont la violence m'a
« effrayé, j'ai cherché du secours. J'ai pro-
« mené mes regards autour de moi. J'ai cru
« que tant de souffrances finiraient par évo-

« quer un consolateur. Mais j'étais seul, et le
« consolateur n'a point paru.

« Alors j'ai aperçu ton image, ô Jésus-
« Christ; l'instinct du salut m'a jeté vers elle;
« je l'ai saisie d'une main tremblante, et mon
« visage baigné de pleurs s'est reposé sur elle.

« On pleure bien sur ton image, ô divin Cru-
« cifié! Les larmes des hommes la connaissent.
« Il y a entre ta croix et les douleurs humaines
« une éternelle conformité.

« A travers mes larmes, j'ai regardé tes mains
« percées pour l'amour des hommes; mes lè-
« vres ont rencontré les clous qui attachent tes
« pieds, et ma main, qui serrait ton image,
« s'est posée sur la plaie de ton cœur.

« Qu'ai-je dit, qu'ai-je entendu? Je ne sau-
« rais me le répéter à moi-même. Je suis resté
« longtemps dans l'union avec toi, baisant tes
« plaies, serrant dans ma main ta tête chargée
« d'épines, m'enivrant de ta croix.

« J'ai longtemps baigné de pleurs cette croix
« que tu baignas de ton sang. Je n'ai pas eu la
« force de prononcer une parole, mais il y
« avait, dans le fond de mon âme, celle que toi-
« même, ô Jésus! tu prononças au moment

« suprême : *Mon Père, je remets mon esprit*
« *entre vos mains.* J'ai suivi dans tous les re-
« plis de mon âme, longtemps et dans des pro-
« fondeurs inconnues de moi, le retentisse-
« ment de cette parole. Alors la paix est venue.
« Je me suis comme endormi sur ton cœur,
« et peu à peu l'amour a vaincu la souffrance.

« Une consolation étrange, inespérée, que
« j'ai senti ne point venir de moi-même, est
« doucement entrée dans mon esprit, et tandis
« que je m'étonnais de ce changement soudain,
« cette douceur a grandi jusqu'à devenir sem-
« blable à la joie.

« Je pleurais encore, mais c'était presque de
« bonheur, et au lieu des plaintes irritées qui
« grondaient tout à l'heure en moi, c'était
« maintenant le cantique involontaire de l'ac-
« tion de grâces.

« Une force calme est venue. J'ai senti que
« j'étais renouvelé pour le combat, et que ma
« volonté venait d'être trempée sept fois dans
« le sang de l'agneau. »

Cette page, lecteur, est scrupuleusement historique : je le sais. Puissiez-vous, si votre âme est brisée de douleur et touche au désespoir,

en expérimenter la certaine et admirable réalité!

## III

On peut juger, par les pages qui précèdent, qui sont sa vie plutôt encore que des écrits, à quel point il a dû posséder le don de consoler et d'exhorter. Il y était incomparable. Dieu l'avait comblé de cette grâce que saint Paul nomme, dans l'ordre des ministères, la plus haute grâce (*meliora charismata*), et de ce don de prophétie qui est, retenons-le bien, le don de *parler aux hommes, et de les éclairer et de les exhorter, et de les consoler*.

Cet art sacré de parler aux hommes, de parler à chacun sa langue, de se faire entendre de tous, il l'avait à un degré rare. De là l'universel succès de ses discours en présence de tout auditoire. Sa parole attirait à Dieu, éclairait, consolait, exhortait avec le même succès les hommes les plus considérables par l'esprit, aussi bien que le plus pauvre enfant des catéchismes. L'effet de ses conférences sur l'assem

blée la plus choisie, dans ses prédications de l'église de Sorbonne, fut tel qu'après un de ses discours, nous avons entendu l'un des plus grands orateurs de ce temps, et l'un des meilleurs juges de la parole, s'écrier, dans l'excès de son enthousiasme : « Celui qui n'a pas en-« tendu cela, ne sait pas jusqu'où l'éloquence « humaine peut aller. »

J'ai sous les yeux une carte de visite du noble comte de Montalembert, dont le généreux cœur aimait tant notre ami, qui le lui rendait bien! Sur cette carte déposée chez l'abbé Perreyve après l'un de ses discours de Sorbonne, je lis ces mots écrits au crayon : « Mon ami, « on me refuse l'entrée. Mais je veux vous dire « que je suis ému et ravi, comme je ne l'ai pas « été depuis vingt ans, depuis que celui dont « vous êtes le digne successeur enivrait ma « jeunesse à Notre-Dame. »

Mais j'aime encore mieux son succès au lycée Saint-Louis, et surtout au collège de Sainte-Barbe. Je ne sais s'il y a eu, dans le cours du dix-neuvième siècle, un autre prêtre en France qui ait su conquérir à ce point le plus difficile de tous les auditoires, l'auditoire des lycées.

Tous ces enfants et tous ces jeunes gens l'entendaient parce qu'il leur parlait dans leur langue. Et ne l'oublions pas : parler à chacun dans sa langue est un don du Saint-Esprit : *audiebat unusquisque lingua sua illos loquentes*. L'Esprit d'amour parle toute langue, par cette grande loi qui fait qu'une mère parle la langue des nouveau-nés. Il avait pour tous ces jeunes gens, — il m'en entretenait souvent, — un tel amour, un tel respect, une telle idée de l'avenir possible de ces âmes, une telle estime des ressources cachées dans chacun de ces cœurs, qu'il en tenait vraiment la clef, et se faisait, dès qu'il se présentait, reconnaître comme un ami.

Je n'oublierai jamais ce qui m'a été rapporté de l'une de ses conférences au grand collège du lycée Saint-Louis. Il s'agissait du sujet le plus délicat que puisse aborder la parole. Ce ne fut qu'un récit. Il raconta une mort dont il avait été témoin, et le crime qui avait été cause de cette mort. Ceux qui ont entendu ce récit s'en souviendront pendant leur vie entière. Ils n'oublieront jamais l'innocente et douce victime, et ces deux créatures

mises à mort par l'un de ces crimes que nos lois ne savent pas atteindre, mais qu'atteignent celles d'Amérique. Et lorsqu'il s'écria : « Cet homme, dit-on, est un homme comme il « faut, plein d'honneur et de sentiments éle- « vés, et peut-être même religieux! Messieurs! « est-ce là l'honneur qui sera le vôtre, et la « religion que vous aurez? » Il y eut un de ces effets profonds qui vont jusqu'au centre des âmes. On voyait les larmes couler des yeux de ces jeunes hommes, et lorsqu'il eut fini, plusieurs s'approchèrent et lui dirent : « Merci, « monsieur! vous nous avez éclairés pour tou- « jours! »

Voici quel fut son début à Sainte-Barbe : le Directeur l'avait prié de vouloir bien pour le carême de 1862, donner une conférence aux élèves de l'école préparatoire et du grand collège, tous les quinze jours seulement, le dimanche matin. Il y eut à ce sujet une innovation de détail, qui retardait d'autant l'heure traditionnelle de la sortie, ce qui, nous le sa vons tous, constitue pour tout écolier le plus douloureux contretemps.

C'est sous de tels auspices que le nouveau

prédicateur monta en chaire devant un millier d'auditeurs quelque peu chagrinés. Mais on n'eut pas plus tôt entendu cette voix, vu cette figure, et compris ses premières paroles, que les dispositions changèrent absolument : l'attention la plus vive s'éveilla ; la plus agréable surprise se fit voir, et le surlendemain, les élèves du grand collège adressèrent au préfet des études la lettre suivante, pour lui demander de rendre hebdomadaires, s'il se pouvait, les conférences que l'avant-veille ils avaient un instant regretté d'avoir à supporter tous les quinze jours :

« Monsieur le Préfet, les élèves du grand col-
« lège vous prient de remercier M. l'abbé Per-
« reyve des belles et bonnes paroles qu'il leur
« a fait entendre dimanche dernier. Peuvent-ils
« mieux lui témoigner leur gratitude qu'en lui
« demandant de renouveler tous les huit jours,
« à Sainte-Barbe, des conférences auxquelles
« ils prennent un si vif intérêt? Peut-être que
« la santé et les travaux multipliés de M. l'abbé
« Perreyve ne lui permettront pas d'accéder
« à nos désirs. Quoi qu'il arrive, il n'aura pas
« moins le droit de compter sur la reconnais-

« sance que lui assurent, de notre part, et son
« dévouement et cette parole si remarquable
« et si sympathique à la jeunesse.

« Fait à Sainte-Barbe, ce mardi 11 mars
« 1862. » — (Suivent les signatures.)

## IV

Cet incomparable succès sur tous les auditoires, et sur le plus difficile de tous, s'explique par la belle doctrine de saint Paul exposée dans ce merveilleux Traité de la parole sacrée, que nous trouvons aux chapitres XII, XIII et XIV de la première Épître aux Corinthiens.

Le grand Apôtre exhorte ceux qui parlent aux hommes, à ne point leur parler dans *une langue inconnue.* Celui, dit-il, qui parle à l'assemblée dans une langue inconnue, celui-là parle à Dieu, non pas aux hommes. Il s'édifie lui-même, mais il n'édifie pas l'Église. Car il parle, et personne n'écoute ; *nemo enim audit.*

Qu'est-ce à dire? qu'est-ce donc que cette langue inconnue, qui est pourtant un don de

Dieu (XII, 10 et 11), qui parle à Dieu (XIV, 2), qui énonce les mystères de l'esprit, *spiritu autem loquitur mysteria* (XIV, 2), qui édifie celui qui parle (XIV, 4), et que personne n'écoute, *nemo enim audit* (XIV, 2)? Qu'est-ce que cette langue-là? Je ne le sais que trop. C'est la parole sacrée elle-même, laquelle énonce en effet la doctrine, profère les mystères de l'esprit, que Dieu comprend, mais que les hommes ne comprennent pas, et que personne n'écoute. — J'ai proclamé la vérité, dit le prédicateur qui a parlé dans la langue inconnue; mais ils ne m'ont point écouté ; c'est leur faute. — Oui, le prédicateur a dit la vérité, et ils ont tort de ne pas apprendre cette langue, dans laquelle on leur parle. Mais écoutons encore saint Paul : « Que celui qui parle dans une « langue inconnue, dit-il, demande, dans la « prière, le don de l'interpréter, *oret ut in-« terpretetur* (XIV, 13). » Car pour moi, dit l'Apôtre, j'aime mieux ne dire que cinq paroles intelligibles, que dix mille dans une langue inconnue (XIV, 19).

Oui, les mystères de l'esprit, les grands mystères du Christianisme, il ne suffit pas de

les dire en des formules, vraies devant Dieu, mais que personne n'entend. L'apôtre et le prophète sont précisément ceux qui ont le don d'interpréter les obscures et profondes formules, et pour chaque homme et pour chaque siècle. Traduire en langue vulgaire la langue mystérieuse et sacrée, comme Jésus-Christ lui-même énonce en paraboles les vérités cachées depuis le commencement du monde ; renouveler la parole dans chaque siècle, et selon la nouveauté du siècle, et selon l'éternelle antiquité du vrai, c'est là ce que saint Paul appelle interpréter les termes de la langue inconnue. Mais pour le savoir faire, la première condition, c'est, comme l'exige l'Évangile, de connaître le temps où l'on vit ; *Hoc autem tempus quare non probatis ;* c'est de savoir que le Verbe éternel est Roi de tous les siècles ; et qu'aucun temps, ni aucun peuple, ni aucun homme ne saurait être vide de son inspiration ; que tout homme et tout siècle a en ce moment même où l'on parle, un but, une vocation et une mission que les maîtres de la vie intérieure appellent *l'ordre du moment présent*, et que cet *ordre du moment*

*présent* est la volonté actuelle du Dieu caché, *Pater qui est in abscondito*, que tout siècle, aussi bien que tout homme, porte en lui. Or, c'est précisément ce Dieu caché, présent au fond de tous les temps et de tous les esprits, que le Prophète chrétien doit annoncer et découvrir, et dans chaque homme, et dans chaque siècle, comme le faisait saint Paul aux Athéniens!

Je sais fort bien que le faux siècle, le siècle corrupteur et corrompu, enveloppe aussi tous les temps, et qu'il est justement le voile ou plutôt le linceul qui recouvre le Dieu caché. Mais ce Dieu à son tour, qui habite dans les profondeurs, est la cause et la vie, l'idéal et l'inspiration qui s'agite au fond de tout cœur, au fond de toute époque pour déchirer le voile, rejeter le linceul, et tout pénétrer de lumière, de force, de joie, d'élan.

Eh bien! comment, dans le détail de la prédication, faire aimer Dieu ou à cet homme ou à ce siècle, sinon en lui montrant le Dieu caché qui est en lui, c'est-à-dire l'idéal dont peut-être il abuse, et le mouvement de Providence dont son élan peut-être, est la perturbation?

Comment surtout conquérir la jeunesse d'une époque, sinon par l'élan même qui la pénètre et qui l'emporte? Tout idéal est Dieu. Tout mouvement a Dieu pour cause première. Il est donc possible toujours de ramener à Dieu tout idéal et tout élan.

Cela posé, pour appliquer tout ceci à mon siècle, si mon siècle paraît emporté par un irrésistible mouvement, accompagné d'un cri universel, où je distingue ces mots : *liberté*, *égalité*, *progrès;* est-il difficile de découvrir ici l'impulsion de notre Dieu caché, et d'écouter dans la voix du peuple la voix de Dieu? Est-il si difficile de ramener le cri de liberté à cette liberté des enfants de Dieu, que saint Paul donne comme le but du progrès du monde, et comme l'unique moyen de ce progrès? « La création attend, dit-il : elle attend « la manifestation des enfants de Dieu; elle « gémit sous la servitude de la corruption, et « sera délivrée dans la glorieuse liberté des « enfants de Dieu[1]. »

Est-il si difficile, encore une fois, de rame-

[1] Rom., VIII, 22.

ner le cri de liberté à toutes ces idées primitives de liberté chrétienne, de liberté morale et religieuse, de liberté des âmes contre le vice, l'erreur, la concupiscence et l'orgueil . sainte liberté de l'âme en Dieu, sans laquelle il est démontré, même par les adversaires, que tout progrès de liberté civile et politique, et religieuse, et internationale, est absolument impossible?

Est-il si difficile d'appliquer aux peuples modernes les paroles du Sauveur et du Libérateur, qui, répondant à ces esclaves qui lui disent : « Nous sommes libres, » leur enseigne en ces termes la vraie loi de la liberté : « Celui qui fait le mal est esclave du mal : si « le Fils de Dieu vous délivre, alors seule- « ment vous serez vraiment libres? »

Est-il si difficile encore de ramener le cri d'égalité au *fiat œqualitas* de saint Paul : « Que l'égalité s'établisse; » et à cette étonnante épître de saint Jacques, qu'on peut appeler l'*Épître de l'égalité?*

Est-il si difficile, enfin, de reconnaître que la mission divine des siècles où nous entrons est en effet d'arriver à cette phase nouvelle

de l'ère nouvelle, que le Seigneur lui-même nous a prophétisée, lorsqu'il donne au monde cette éternelle et magnifique loi du progrès, que nul encore ne comprend bien : « Si vous « restez dans ma parole, vous connaîtrez la « vérité, et la vérité vous donnera la liberté? » C'est la loi du progrès et des phases du progrès. Elle signifie que, pour l'humanité entière, aussi bien que pour l'âme de chaque homme, si la parole de Dieu, la foi chrétienne demeure en nous, à cette condition seulement, mais à cette condition en effet, des siècles de connaissance scientifique du vrai seront donnés aux sociétés humaines, et que ces siècles de vraie science conduiront à la liberté. D'où il suit qu'en effet le problème à résoudre par la chrétienté, depuis qu'elle s'est constituée après la dissolution du vieux monde, est d'arriver, dans la foi du Christ, à la connaissance de la vérité, et par la connaissance de la vérité, à la possession de la liberté. C'est l'impulsion de Dieu, et c'est sa volonté. Là est l'effort du Dieu caché. Donc, si je vois tout mon siècle emporté dans ce mouvement, sans le comprendre, et toujours repoussé loin

du but, parce qu'il comprend mal, n'est-ce pas le moment de lui dire avec saint Paul : « Ce que vous adorez sans le connaître, je « viens vous l'annoncer? » *Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis!*

Voilà ce que fit pour sa part notre admirable ami. Voilà ce qu'avant lui avaient fait le P. Lacordaire et bien d'autres. Lui-même loue ainsi le P. Lacordaire de sa prophétique clairvoyance :

« On a, dans ce peu de lignes, tout le programme politique du P. Lacordaire. L'union de la religion et de la liberté en est l'idée fondamentale, et l'attachement sincère, loyal, inviolable aux principes que le monde moderne cherche douloureusement, mais obstinément, à concilier, en est la première application pratique.

« On pouvait hésiter sur le choix des moyens, mais l'œuvre à accomplir n'était pas douteuse. Il n'y avait rien à faire, ou il fallait entreprendre de réconcilier la société moderne avec l'Évangile, en lui montrant que les principes fondamentaux de sa nouvelle existence, loin de rencontrer dans le christianisme un

implacable adversaire, ne s'étaient développés dans le monde qu'à la lumière des idées chrétiennes. Il fallait lui dire que la liberté politique, si elle n'était ni la licence révolutionnaire ni le prête-nom de l'anarchie, pouvait être chère à l'Église catholique, et désormais l'une de ses garanties terrestres les plus assurées. Il fallait lui montrer dans l'Évangile la source de tout progrès social, de tout acheminement légitime à une moins grande inégalité entre les hommes, le livre par excellence des petits et des pauvres, sans lequel toute réformation sociale ne serait jamais qu'un rêve plus ou moins taché de sang. Il fallait lui dire enfin que l'intolérance civile, celle qui consiste à substituer les violences du glaive ou de l'autorité terrestre à l'apostolat de la parole, et à convertir le sabre à la main, loin d'être, comme on l'affirmait depuis soixante ans, un article de la foi catholique, n'était qu'une épouvantable doctrine, condamnée par les saints et odieuse à l'Église.

« Il fallait lui dire ces choses, les lui dire avec une conviction sincère comme l'honneur,

les lui dire avec une modération et une prudence d'autant plus grandes, que toutes les passions veillaient en armes autour de ces grandes idées, prêtes à tout confondre et à tout compromettre. »

Oui, c'est bien là ce qu'il faut faire, ou bien il n'y a rien à faire, et il faut alors nettement renoncer à conquérir ce siècle et les suivants. Nous aurions beau, pendant la suite des générations, répéter les doctrines éternelles dans la langue inconnue, personne n'écouterait : *Nemo enim audit.* Et nous pourrions continuer ainsi à décroître toujours, et à laisser s'écouler loin de nous les siècles et les générations.

Mais quoi ! Ceux d'entre nous qui ne veulent pas traduire les formules éternelles en langue contemporaine ; ceux qui refusent de prêcher à ce siècle le Dieu qu'il sert ou croit servir, sans le connaître : ceux qui refusent de lui parler sa langue, ceux-là ne le déclarent-il point ? N'avouent-ils pas que rien n'est plus possible? « Tout est perdu, disent-ils : les siècles et les générations tombent de plus en plus dans l'abîme. Nul ne peut les en retirer. Le

monde touche à sa fin. Pour nous, sauvons nos âmes! Mourons en élevant notre drapeau! Mourons enveloppés dans les formules sacrées de l'éternel *Credo.* »

Voilà, certes, d'héroïques soldats. J'ai vu, dans plus d'un cœur chrétien, ce sombre et obstiné courage de mort. Mais il me semble que ce n'est pas là l'héroïsme dans sa plus haute beauté. C'est l'héroïsme un peu chagrin de l'apôtre Thomas qui, apprenant que Lazare est mort, s'écrie : « Allons et mourons avec « lui ! » J'aime mieux la lumineuse et divine allégresse qui dit : « Notre ami Lazare dort, « allons le réveiller. »

Vous prétendez que le monde présent est Lazare, mort depuis quatre siècles. Alors même, vous le voyez dans l'Évangile, il faudrait dire avec Jésus : « Notre ami Lazare dort, « allons le réveiller ! » Mais, certes, le monde contemporain n'est point Lazare, immobile et muet dans la tombe. Ses grands cris et ses prodigieux mouvements le rendraient plutôt comparable à ce terrible possédé qui se nommait *Légion.* Mais quand il en serait ainsi, est-il donc au-dessus des forces de Celui qui

a vaincu le monde, de chasser cette légion? Mais non, cette comparaison même est fausse. Le monde moderne n'est pas ce possédé. Il y a dans ce monde deux mondes, deux siècles, deux cités : les deux cités sont dans chaque peuple, et presque dans chaque âme. Prétendre que la cité de Dieu va être vaincue par l'autre est une terreur panique, dont je n'ai pu pendant longtemps concevoir l'existence. Aujourd'hui seulement, je l'explique.

Je vois des esprits très logiques et des âmes pleines de foi, qui contemplent le monde moderne emporté par un irrésistible mouvement. Ils voient parfaitement qu'aucune force ne peut arrèter cet élan, et que, plus on s'oppose à lui, plus on est écrasé. Donc, si ce mouvement est pervers jusque dans sa racine, s'il est celui de la cité du mal, il est clair que le monde est perdu, et la cité de Dieu est vaincue sur la terre.

Mais moi, je dis : Ce mouvement de notre siècle est *un signe des temps* que nous devons savoir comprendre : *Signa autem temporum non potestis scire?* Il faut analyser cette force et découvrir la cause première de cet élan.

Eh bien! la cause première de tout mouvement, sans aucune exception, c'est Dieu. Donc, nous devons l'affirmer d'avance, la cause première du mouvement contemporain, c'est Dieu. C'est Dieu même, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui veut, d'une volonté toujours plus forte à mesure que le monde avance, la liberté croissante de tous les hommes et de tous les peuples dans la justice et dans la vérité. Sans doute le mauvais siècle pervertit de mille manières le mouvement qui vient de Dieu. Mais c'est cette perversion qu'il faut vaincre et non ce mouvement. Et, s'il est quelque chose d'assuré, c'est que nous ne vaincrons la perversion qu'en nous aidant du mouvement lui-même, et de son principe qui est Dieu; comme saint Paul ne brisait les idoles qu'en découvrant au milieu des idoles le vrai Dieu, inconnu et caché.

Encore une fois, le découragement absolu de ceux d'entre nous qui se trompent sur la manière de reconquérir les nations, est la preuve la plus éclatante de ce que je soutiens, savoir : que nous serons indéfiniment repoussés, tou-

jours de plus en plus vaincus, tant que, méconnaissant les signes du temps, nous nous obstinerons à lutter à la fois contre ces deux choses, l'élan qui vient de Dieu, et la passion qui pervertit l'élan ; tant que, par conséquent, nous n'aurons pas appris à vaincre, par l'élan même de Dieu, la perversion que l'homme en fait. Nous l'apprendrons certainement un jour, quand même il nous faudrait encore, pour nous instruire, trois siècles de désastres, et la ruine presque entière de l'Église.

Disons-le donc sans cesse : pour éclairer ce siècle, le délivrer du mal, le ramener à Dieu, il faut procéder comme saint Paul, qui brisa les idoles, parce qu'au milieu d'elles il sut voir le vrai Dieu, inconnu et caché. Certes. notre siècle est plein des idoles de la liberté, mais le Dieu même a bien peu d'autels. Si vous en trouvez quelque part, il y faut écrire les deux mots que lut saint Paul sur l'autel oublié : *Ignoto Deo*. Car, qui donc parmi nous connaît la liberté, celle qui est Dieu et qui est la justice? Qui a la science de la liberté? Qui a l'amour de la liberté? Où sont-ils, les fidèles et les adorateurs de la liberté?

La liberté! Vous en avez l'idolâtrie et la superstition : *Quasi superstitiosiores vos video*, dit l'Apôtre : vous en avez l'idolâtrie et la superstition, mais non l'adoration en esprit et en vérité. Ce sont là les adorateurs que cherche la vérité et que le monde attend.

Le moment n'est-il donc pas venu de dire à notre siècle : « Ce que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer? » Écoutez! Vous vivez depuis trop longtemps, au milieu d'une révolution dont le mouvement vous emporte, et que vous ne parvenez pas à diriger, ni à conduire au terme. Vous êtes entrés dans ce nouveau moment de l'histoire, dont on a dit : « La Révolution n'est pas un événement, c'est une époque. » La moitié d'entre vous s'écrie : « La Révolution, c'est le mal, » pendant que l'autre moitié dit : « C'est la justice. » Oui certes, voici le mal : ce sont toutes ces idoles. Et voici la justice : c'est le Dieu inconnu que j'annonce. Démêler ces contraires, briser le mal, glorifier la justice, voilà votre devoir, et en même temps votre salut. Oui! DÉMÊLER LA RÉVOLUTION A LA LUMIÈRE DE L'ÉVANGILE, dans la science,

dans la paix, dans la fraternité, voilà le problème du moment, et la tâche principale des apôtres de la vérité et des prophètes de la liberté.

Tout cela, il le comprenait, le pratiquait et l'enseignait. C'est en ce sens qu'il était de son temps et parlait la langue de son siècle. Il imitait en cela saint Paul dont Bossuet dit si à propos : « Les Épîtres de saint Paul, si « vives, si originales, si fort du temps, des « affaires et des mouvements qui étaient « alors! » Il n'avait garde de flétrir aucun des mots que le présent tient en honneur. Tout mot qu'on honore est une force. C'est l'une des cordes de l'instrument qui calme et qui exhorte, qui charme et qui console. *Honneur, raison, nature, patrie, courage, amour, science, liberté, progrès*, pourquoi flétrir ces mots splendides? O poètes, ô prophètes, ô apôtres! donnez-leur tout leur sens, leur plus grand sens. Ce sera toujours le plus beau, le plus juste et le plus sonore.

Tel fut l'esprit de son ministère.

V

Qu'on lise, pour s'instruire sur ce point, l'admirable préface de Henri Perreyve aux lettres du P. Lacordaire. Là il nous montre comment ce noble et clairvoyant esprit enseignait à son cher disciple l'art de parler aux hommes de notre temps.

« Ami, lui écrit Lacordaire, notre pays est « perdu s'il ne revient à la religion. Il s'agitera « sans doute de nouveau, mais ce sera une « agitation stérile, tant qu'il n'aura pas ouvert « les yeux à la lumière qui tombe, par Jésus-« Christ et l'Évangile, de l'éternité. Vous êtes « appelé, mon enfant, à travailler à cette régé-« nération, et cette pensée doit vous consoler « de tout, ou du moins vous donner la force de « tout supporter. Pour moi, j'éprouve une joie « indicible en me rendant le témoignage que, « depuis vingt-sept ans, jour de ma consécra-« tion initiale à Dieu, je n'ai pas dit une parole « ni écrit une phrase qui n'eût pour but de « communiquer à la France l'esprit de vie, et « de le lui communiquer sous des formes ac-

« ceptables par elle, c'est-à-dire avec douceur,
« tempérance et patriotisme. Vous ferez de
« même un jour. »

Il fit de même, en effet, et voici comment, dans cette même préface, il pose à la jeunesse, qui l'écoutait, le grand problème, à la fois religieux et politique, de notre siècle :

« Que ne faudrait-il pas attendre de vous,
« jeunes hommes de ce temps, si vous accep-
« tiez avec intelligence et courage la direc-
« tion de ce religieux génie?

« Vous recevriez de lui l'héritage des trésors
« dont l'absence éloigne trop cruellement de
« nous la grandeur et la paix.

« Vous seriez des chrétiens antiques dans
« des hommes nouveaux ; vous seriez d'hum-
« bles serviteurs de Dieu dans des citoyens
« fiers et libres; vous auriez les convic-
« tions de l'éternité dans l'intelligence des
« temps.

« Vous tiendriez la solution de ce problème
« terrible, qu'une voix deux fois auguste di-
« sait naguère être par excellence « le pro-
« blème du siècle », l'alliance de la religion
« et de la liberté.

« Avez-vous jamais pensé à la grandeur des « destins qui peut-être vous attendent?

« Quand l'œuvre de la destruction sera « finie dans notre tremblante Europe, quand « l'orage révolutionnaire aura renversé ce « que Dieu veut laisser périr, et que les fa- « rouches exécuteurs de ce travail de mort « auront, à leur tour, disparu, sous les ruines, « ce sera l'heure de retrouver les fondations « du temple, et de relever ses murs pour la « paix du siècle à venir.

« C'est vous, jeunes hommes, qu'attend une « si grande heure du monde; c'est sur vous « qu'elle a compté.

« Que jetterez-vous donc dans ces fonde- « ments où le siècle prochain espère trouver « son repos? Prenez garde alors, oh! prenez « garde de préparer encore aux hommes des « tremblements et des ruines!

« Que les travaux, que les larmes, que le « sang de vos pères vous aient alors instruits! « Plaise à Dieu que vous ayez compris que les « fondements des sociétés humaines sont « choses sacrées, et que c'est trop peu, pour « la solide grandeur des générations qui doi-

« vent y vivre, que d'y jeter de l'or, de la
« puissance, du progrès, de la gloire, même et
« du génie !

« Il y en a UN qui est la pierre angulaire.
« *Hic est lapis*. Quiconque a voulu bâtir sans
« cette pierre n'a rien élevé que le premier
« vent n'ait dispersé, que le premier torrent
« n'ait détruit : celui-là, rien ne le remplace !

« Voyez l'histoire de vos pères.

« Quiconque a fait sans lui de la gloire, n'a
« réussi qu'à déchaîner sur la terre le monstre
« sanglant des batailles sans fin.

« Quiconque a fait sans lui de l'industrie.
« n'a réussi qu'à abrutir les hommes, à trans-
« former les âmes immortelles en rouages
« souffrants et irrités qui tournent, blas-
« phèment et se brisent dans la nuit.

« Quiconque a fait sans lui de la science,
« s'est enfoui dans les sables de la raison
« pure et de l'altière critique.

« Quiconque a fait sans lui de l'autorité, a
« glissé dans le sang des victoires révolution-
« naires.

« Et quiconque a fait sans lui de la liberté,
« s'est réveillé, partout, serré à la gorge par

« un soldat, qui lui a dit en le chargeant de
« fers : Je suis la liberté!

« C'est que celui dont je parle leur man-
« quait!

« Amis, c'est celui-là surtout qu'il faut con-
« naître, et dont il faut porter le nom éternel
« dans les fondements de l'édifice à ve-
« nir.

« Toutes nos grandenrs passées ont connu
« ce nom divin; nos épreuves et nos périls le
« savent aujourd'hui plus que jamais. Je vou-
« drais avoir, pour vous le redire, le cœur du
« P. Lacordaire : c'est le nom de Jésus-
« Christ. »

## VI

Mais de tout ce qui se rapporte au succès de sa parole et de son ministère, il me reste à dire le plus beau.

J'avoue que tout ce qui précède serait à mes yeux sans valeur, s'il en eût été satisfait. Mais lui, toujours rempli de l'idéal le plus splendide, n'avait garde de croire qu'il l'eût jamais atteint. Si le génie est toujours mécontent de

ses plus admirables chefs-d'œuvre, que sera-ce du généreux cœur qui aime et conçoit Dieu, et qui travaille à établir le règne de l'éternelle beauté sur toute la terre, et avant tout sur sa propre vie?

Ici l'humilité est manifestement l'indispensable et principal caractère du vrai.

Nous avons déjà dit que le lendemain de son ordination sacerdotale, en montant à l'autel de sa première messe, il fit à Dieu trois demandes, dont la première était celle-ci : *la grâce d'être un prêtre humble.*

Or, dans ce caractère ardent, franc, sensible et impétueux, dans cette vie continuellement comblée d'éloges, d'amitiés, de tendresses, de succès, l'humilité vraie et profonde n'a pas cessé de subsister et de s'accroître.

On sait qu'il est à peu près impossible de faire accepter à personne une correction, un jugement quelque peu restrictif ou limitatif. Il en était tout autrement de notre ami.

Voici quel était avec lui mon perpétuel discours : « Recueillez-vous! recueillez-vous! Votre science n'a pas toute l'étendue, ni votre esprit toute la profondeur qu'il pourrait avoir.

Si vous ne travaillez beaucoup, dans le recueillement, et pendant des années, vous resterez tel que vous êtes, et ce ne sera pas tout ce que vous pouvez. » A quoi il répondait : « Ceci est absolument vrai, et je le vois. Je veux m'y conformer. Je vous comprends entièrement. »

Parmi les lettres qu'on a bien voulu me confier, j'en trouve une [1], perle précieuse, où son humilité va plus loin que n'allait ma pensée. En ce moment même de sa vie où commençait pour lui, de la part de plusieurs, l'ère d'une admiration sans mesure, voici qu'avec une manifeste sincérité il porte sur lui-même le jugement trop sévère que voici :

« Je vous remercie de tout ce que vous avez « dit de bon pour moi. J'y vois l'effet cons- « tant de votre indulgente amitié... Il y a « quelque temps, j'ai redouté que vous n'ayez « découvert en moi une profonde faiblesse « d'orgueil, hélas!... Mais je vous ai connu « davantage, et je n'ai pu conserver cette hor- « rible crainte. Vous êtes sincère, et vous

[1] A M. l'abbé Ansault, l'un des aumôniers de Sainte-Barbe.

« méritez par conséquent que je le sois aussi.
« Or, sachez que je me rends parfaitement
« compte de ma situation intellectuelle. Je me
« sens un talent médiocre, qui jette mainte-
« nant sa flamme la plus vive, mais s'épuisera
« bientôt. Je ne me sens rien de profond, de
« grandement original et de puissant. Quand
« on rapproche de ma chétive et frêle per-
« sonne, — et je ne sais pourquoi on l'a fait
« plusieurs fois cette année, même publique-
« ment, — des noms comme ceux du P. La-
« cordaire ou d'Ozanam, j'en éprouve une
« sensation si pénible intérieurement que je
« ne sais comment l'exprimer. Si je préten-
« dais succéder à de tels hommes, je m'apprê-
« terais pour les vingt années qui vont suivre,
« si Dieu me les donne, le plus amer des mé-
« comptes; car après un temps de faveur, le
« public aura vu la corde, et saura bien à quoi
« s'en tenir. Mais, Dieu merci! je n'ai rien de
« tel dans l'âme, et je ne demande à la Provi-
« dence que de faire un peu de bien, comme
« je le puis, c'est-à-dire à un rang nécessai-
« rement inférieur dans l'ordre scientifique et
« intellectuet, à quelques jeunes esprits qui

« passeront par moi, et iront ensuite plus
« haut que moi.

« Ce que je vous dis là, cher ami, est en-
« core périlleux à dire, car il y a de fausses
« modesties, et, si je ne connaissais pas votre
« cœur, j'en aurais pu craindre le soupçon.
« Mais, encore une fois, j'ai confiance en vous
« maintenant. Ne me faites donc plus d'élo-
« ges, et ne me trompez pas sur moi-même.
« Travaillons, travaillons, travaillons ! Nous
« serons toujours assez ignorants, assez fai-
« bles, assez dominés par les préjugés cou-
« rants, et par les petites craintes serviles qui
« nous entourent. Que Dieu ait pitié de ce tra-
« vail et qu'il nous accorde, puisque c'est la
« vocation qu'il nous a donnée, la grâce de
« faire un peu de bien pour sa gloire à cette
« chère jeunesse, qui est si avide de sa parole,
« et qui a si étrangement faim et soif de
« l'Évangile. »

On le voit, ce jugement, visiblement humble et sincère, est la vue perspicace du point faible qui se fût développé en lui, comme en tout autre homme de son âge, s'il avait cessé de travailler et de se recueillir, et de creuser,

par un effort toujours renouvelé, de plus riches profondeurs dans son âme. Ce jugement eût pu devenir vrai, mais ne le fut jamais. Peut-être Henri Perreyve en courut-il un instant le danger. Mais il n'y pouvait pas rester. L'obstacle était vaincu, quand la mort intervint. Et cette victoire est le plus beau triomphe de cette âme forte, originale, profonde, véritablement religieuse et bénie de Dieu.

## CHAPITRE V

### L'IDÉAL

J'ai dit que notre aimable et noble Henri Perreyve s'était fait du ministère évangélique et de la vie sacerdotale un si magnifique idéal, que d'une part il ne put jamais, grâce à Dieu, se trouver satisfait de lui-même, et qu'en outre il était sans cesse provoqué à monter encore et toujours, dans sa vie vers une plus haute beauté.

Il ne fut qu'une seule fois en danger de s'ar-

rêter et de se limiter : c'est quand la dispersion des œuvres et l'abusif emportement du zèle lui firent perdre le recueillement. Nous parlerons de ce grave danger de sa vie. Ici nous avons le bonheur de pouvoir mettre sous les yeux du lecteur ce plan idéal de sa vie, tel qu'il l'avait conçu. Nous avons retrouvé la trace de ce qui se passa dans son âme, de ce que sentit et comprit son généreux cœur, lorsque, arrivé en présence de ce qu'il appelle : « Cette joie des joies et cette unique raison de toute ma vie, » l'ordination sacerdotale, il se prépare dans la retraite à cet honneur divin. C'est alors qu'il travaille en son âme, par la plus vigoureuse et la plus lumineuse méditation, à ce que nous avons appelé la transformation du courage et la transfiguration de l'amour. C'est alors qu'il fait à Dieu, par écrit, les promesses qui ont vraiment guidé sa vie. Il en a conservé les notes que l'on va lire, et que nul ne connut avant sa mort. Je le remercie, pour ma part, du bien que cette lecture vient de faire à mon âme. Mes frères dans le sacerdoce, vous le remercierez aussi, et vous prierez pour lui.

Vous, jeunes gens, dans le cœur de qui fermente quelque ambition de devenir des bienfaiteurs parmi les hommes, vous comprendrez que la forme la plus énergique du dévouement, c'est le sacerdoce catholique. Et vous, dont la carrière est autrement tracée déjà, vous sentirez qu'une part d'esprit sacerdotal est applicable à la vie de tout homme qui prétend justifier son passage sur la terre.

Voici donc comment il conçut et sa vie et sa mort de prêtre de Jésus-Christ.

Le manuscrit est ainsi daté : *Retraite de saint Eusèbe. Rome*, 1857. J'y trouve quatre méditations, écrites dans cet ordre : LA CHASTETÉ ; LA MORT SACERDOTALE ; LA PERSÉCUTION ; L'AMOUR DES HOMMES. Je cite les trois dernières.

## I

### LA MORT SACERDOTALE

« Les prêtres doivent regarder la mort comme une des fonctions de leur sacerdoce. Elle est leur dernière messe.

« C'est de ce point de vue, Seigneur, que je veux méditer la mort aujourd'hui à vos pieds, contre votre croix, contre cette croix ensanglantée qui porte le salut du monde. Fortifiez mon cœur pour cette méditation qui doit être féconde.

« La mort, — j'ai bien des raisons d'y penser souvent. D'abord, parce que je suis homme, et que la mort est la compagne inséparable de notre vie. On la voit partout, on la sent chaque jour; elle frappe dans les parents, dans les amis, avant de frapper en nous-mêmes, et de tout terminer là, pour nous, en ce monde.

« J'y dois penser encore parce que je suis malade; parce que cette frêle vie a paru s'éteindre, il y a peu de jours; parce que les plus doctes des hommes m'ont déclaré frappé à mort; parce que je sens en moi-même la présence et le travail de ces germes de mort, qui luttent contre la vie et l'emporteront à coup sûr plus ou moins tôt.

« J'y dois penser enfin parce que je serai prêtre : et même je n'y veux penser aujourd'hui que comme prêtre.

« Qu'est-ce donc que la mort pour le prêtre?

« O Verbe incarné, vous êtes le prêtre par excellence, et le modèle de tous les prêtres. Mais, si je cherche quel a été, dans votre vie, le moment sacerdotal par excellence, je vois clairement que c'est l'instant de votre mort. Vous étiez prêtre dans l'humilité de la crèche ; vous étiez prêtre dans la chasteté de votre vie ; vous étiez prêtre dans la pénitence du désert ; vous étiez prêtre dans le sermon de la montagne ; vous étiez prêtre dans l'institution de vos sacrements, et surtout dans le testament de votre Eucharistie. Mais, sur la croix, vous êtes prêtre davantage. C'est le moment solennel de votre sacerdoce, c'est le sacrifice par excellence et l'acte essentiel de votre pontificat. L'instant où vous inclinez la tête pour rendre l'esprit à votre Père, et où vous ordonnez à la mort d'approcher et de frapper le dernier coup, cet instant consomme tout. Tout est achevé, rien ne reste à faire : cet instant sauve le monde.

« Je comprends même, très clairement, que vous n'aviez pris une chair humaine que pour l'accomplissement de ce dernier sacrifice. Car

encore que ce vêtement de chair ait été, pour vous, employé à instruire les hommes par la parole et l'exemple, vous pouviez leur révéler vos secrets comme jadis par les prophètes, ou directement, ainsi que vous fîtes à Moïse sur le Sinaï. Mais, pour souffrir et mourir, il vous fallait une chair, et ainsi la mort est le grand but et la raison souveraine de votre incarnation.

« Ce corps mortel, dont vous fûtes revêtu au jour de l'incarnation, ne fut donc jamais pour vous, ô Christ, que la matière du sacrifice, le moyen de pouvoir souffrir, de pouvoir mourir, et ainsi de racheter le monde.

« Seigneur, c'est ce que ce corps mortel doit être pour chacun de ceux qui partagent votre sacerdoce. Ils doivent s'en servir comme vous, pour prêcher la vérité, pour édifier les hommes par les exemples de leur vie, pour secourir les misères, les douleurs, les faiblesses humaines, pour compatir à tous les maux de l'humanité, d'autant plus et mieux qu'ils les ressentent. Mais l'usage essentiel, l'usage sacerdotal qu'ils en doivent faire, est de mourir. Ils doivent commencer cette mort dans la

chasteté, la continuer dans la mortification, et la consommer enfin dans la vraie mort, qui est leur oblation finale et leur dernier sacrifice. Ils doivent donc s'y prendre de loin pour mourir : comme vous, Seigneur, qui, longtemps avant votre passion et votre mort, les prédisiez, et en parliez souvent à vos disciples.

« Ils doivent s'y préparer, comme ils se préparent à célébrer la sainte messe, parce que c'est vraiment une messe que la mort d'un prêtre, unie à votre mort, et consommée dans la vôtre pour le salut des hommes.

« Ils doivent l'offrir pour l'avènement du royaume de Dieu sur la terre, pour le développement de la foi et de l'espérance parmi les hommes, pour le salut du monde. Ils doivent se transporter en imagination au lit de mort comme à un autel, et là offrir leur sang pour l'expiation du mal, comme fait le prêtre quand il élève le calice vers la croix.

« Ils doivent enfin désirer la mort comme vous désiriez votre passion, *malgré les angoisses et les horreurs que vous devez y connaître*, pour l'amour de Dieu et pour l'amour des hommes.

« Que sera-ce donc, mon Dieu, si, au lieu de regarder ainsi la mort, vos prêtres la regardent comme une ennemie? s'ils la craignent? s'ils la fuient? s'ils en redoutent les moindres atteintes, les moindres approches, comme d'affreuses et intolérables visions?

« Que sera-ce, mon Dieu, si, au lieu de respecter et d'aimer la mort comme la plus solennelle fonction de nos jours de fêtes, et le plus digne sacrifice de notre vie, nous la craignons?

« Et cependant, si je m'examine, je découvre en moi des restes de cette crainte lâche, inintelligente, découragée, païenne.

« Les accidents, les atteintes mortelles qui ont menacé dernièrement ma vie, loin de m'en détacher, m'y ont pour ainsi dire attaché davantage, et par des liens plus secrets et plus instinctifs.

« J'éprouve plus d'angoisse, plus d'horreur qu'autrefois, dès que les premiers symptômes de mon mal reparaissent, et que l'écho de la mort se fait entendre.

« C'est cela, Seigneur, que je vous conjure aujourd'hui d'effacer, d'exterminer en moi. Je

sens que vous le voulez, et que vous le ferez. si je vous le demande avec assez de foi, de confiance et d'amour.

« Je vous dirai donc : O Dieu qui avez transfiguré la mort dans votre mort sacerdotale et victorieuse, ôtez de mon cœur toute crainte de la mort. La crainte de la mort est le grand ennemi, le grand obstacle, le grand poids lourd et écrasant qui pèse sur toutes les généreuses vertus.

« Apprenez-moi donc à briser cette chaîne, qui meurtrit et retient tout libre essor. En quelque danger que vous me mettiez, au milieu d'une épidémie, au sein des révolutions politiques, en ces jours de trouble et d'effroi où chacun perd la tête, et où la peur conspire si lâchement avec le mal, donnez-moi de me réfugier précisément dans la courageuse et large acceptation de la mort. J'ai déjà entrevu, Seigneur, et quelquefois éprouvé qu'on retrouve là tout courage, tout calme, toute direction libre et pure de ses mouvements intérieurs.

« Mais ce n'est pas assez, et j'ose vous demander plus.

« Il est difficile de ne pas craindre la mort,

si on la regarde par ses côtés terribles. Il est plus facile de l'aimer, parce qu'elle a des côtés adorablement beaux et aimables, et qu'on peut la considérer par là.

« J'ose donc vous demander, Seigneur, la grâce d'aimer la mort, et parce qu'il faut craindre les surprises et se défier beaucoup des appareils imprévus du spectre, je vous demande de mettre dans mon esprit une méditation continuelle, incessante, de la mort.

« Je sais, Seigneur, que, bien loin de trouver dans cette méditation une source de sombre tristesse, je puis, avec votre grâce, y puiser la raison d'une joyeuse et énergique liberté.

« Apprenez-moi, Jésus, à rentrer dans l'intimité, dans la familiarité de la mort, à la considérer comme une des obligations sévères, mais fécondes et belles, de mon sacerdoce. Apprenez-moi à l'aimer, comme vous apprenez à aimer les souffrances d'une vie chaste, les jouissances austères de la mortification. ces jouissances qu'on éprouve à souffrir devant un crucifix, jouissances si inconcevables, si folles, si inadmissibles aux yeux de la raison charnelle, si réelles cependant, et si pratique-

ment prouvées à toute âme qui a voulu les connaître pour l'amour de vous. Ces choses sont douloureuses en soi. Elles seraient insupportables à celui qui n'aimerait pas. Mais quel n'est pas le pouvoir de l'amour pour changer toute souffrance en joie? Apprenez-moi donc à ne plus regarder la mort qu'au travers de votre amour.

« Désormais, je veux changer sur ce grand sujet la direction de mes idées. Jusque dans mes conversations parmi les hommes et mes moindres paroles, je veux qu'il n'y ait ni signe ni ombre d'une horreur quelconque pour la mort. La peur est très contagieuse, et quel scandale, si la peur de la mort entre dans le monde et s'y développe par vos prêtres!

« Hélas! Jésus-Christ, mon Seigneur, oserai-je tout vous dire? Vous le savez, j'ai un autre désir, une autre ambition, que j'ose à peine exprimer, tant elle est déplacée dans ce cœur faible et lâche, et peu proportionnée à la nullité de mes mérites! Vous le savez, Seigneur, souvent, bien souvent, presque toujours, sur les tombes de vos martyrs, ou dans l'instant que je recevais votre corps sacré, je

vous ai demandé la grâce de donner mon sang pour la foi et pour votre amour. Encore une fois, Seigneur, cette prière est bien déplacée dans mon âme, mais un jour, par votre grâce, ne pourrais-je pas devenir moins indigne de la prononcer, et de laver dans le sang de l'Agneau mon vêtement sacerdotal? Ce serait un beau jour que celui-là. *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni.*

« Mais, si, m'ordonnant de rester dans ma médiocrité, vous me donnez une mort sans éclat, sans gloire, une de ces morts humbles et qui m'effrayent plus que les grandes morts, la mort de langueur, l'extinction lente et douloureuse d'une vie qui lutte et regrette sa jeunesse, Seigneur, je sais désormais que cette mort-là aussi peut être féconde pour le salut du monde. Je sais que le prêtre mourant est à l'autel, et que, dans un lit de douleurs comme au pied de l'échafaud, il a le droit de commencer le psaume du sacrifice : *Introïbo ad altare Dei.*

« Puissent ces pensées entrer profondément dans les habitudes de mon esprit! Daigne votre grâce les y graver pour jamais, et, les

réveillant surtout à l'heure du sacrifice final, daigne votre main paternelle me soutenir et me conduire dans ces défilés de la mort où vous avez laissé, ô Christ, les traces de votre triomphal passage : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris* »

## II

### LA PERSÉCUTION

« Seigneur, les jours de calme, de paix, de pieuses et douces joies que vous m'accordez en ce moment à vos pieds, sur cette forte terre romaine, sur le sein maternel et fécond de l'Église des Églises, ces jours bénis ne dureront point. Je sens leur déclin bien près de moi. L'heure vient de quitter cette belle Rome, et de retourner dans notre France, et nous ne le regrettons qu'à demi. Car enfin, Seigneur, c'est en France qu'est le champ de nos travaux et de nos combats, et nous savions que les jours de repos nous étaient donnés seulement pour recueillir nos forces.

« Quelles destinées nous attendent en France? Vous seul, Seigneur, connaissez l'avenir. Mais les prévisions humaines sont loin d'être favorables à des espérances de paix et de prospérité. Des représailles trop justifiées par trop d'imprudences, des rancunes trop irritées par trop de déshonneur nous attendent et nous flagelleront. Au jour des colères et des vengeances aveugles, on ne distinguera pas. D'ailleurs il serait mauvais qu'on distinguât. Ce sont les victimes innocentes qui sauvent les bonnes causes, et votre Église a toujours fleuri dans le sang de ses martyrs : il ne s'agit donc pas pour nous de désirer une exception. Si nous sommes moins détestés que d'autres, nous devrons employer notre peu de crédit à sauver ceux-là, et à couvrir la cause de Dieu. Cela seul suffira certainement à nous perdre.

« Or, mon Dieu, il semble vraiment que cet orage s'apprête. Les premiers grondements se sont fait entendre après le crime qui a ensanglanté le sein de l'Église, et étonné le monde. On m'écrit de France que le peuple insulte les prêtres et la presse irréligieuse,

exploitant tous ces germes de révolte, recommence une attaque contre nous, qui semble réglée, complète et durable. Il se peut donc que nous devions vivre en un temps de persécution, et il importe que la persécution ne nous surprenne point. Souffrez donc, Seigneur, que je la médite à vos pieds, et que j'apprenne de vous les armes par lesquelles on peut parer ses atteintes.

« Deux persécutions : la persécution du mépris, la persécution de la violence. Le rire et la hache, le ridicule et le sang. Deux attaques différentes à prévoir.

« La persécution du mépris est la plus difficile à bien supporter. C'est en même temps la plus près de nous, et celle à laquelle nous sommes le moins préparés. Depuis longtemps, nous vivons sous le régime du respect. Notre habit, nos fêtes sont à l'honneur. Nous sommes en général traités avec égards et délicatesse par les hommes éclairés. C'est le caractère du mouvement religieux de notre époque. Mais le peuple nous méprise. Pauvre peuple, c'est lui cependant, lui surtout que nous aimons! Or, ce mépris du peuple est indignement en-

tretenu, exploité par mille mensonges, mille calomnies et par les vieux restes du voltairianisme qui est tombé des classes élevées aux dernières couches de la nation.

« L'ère du mépris pourra donc venir, avec l'ère d'une révolution démocratique. Il faut s'y attendre, et avouer que bien des fautes auront préparé ce châtiment. On nous insultera donc. Le prêtre redeviendra cet être odieux et ridicule, qui fait rire les enfants. On ne nous craindra, on ne nous haïra peut-être même pas. On méprisera, et voilà tout. Terrible flagellation, contre laquelle, Seigneur, je sens mon âme très faible.

« Quels sentiments opposer à cette persécution du mépris?

« Deux sentiments avant tous les autres : *l'humilité chrétienne, la douceur.*

« *L'humilité.* Accepter les soufflets. Regarder le Christ dans le prétoire; se retremper dans l'humiliation. Rougir devant Dieu, pour avoir moins à rougir devant les hommes : abaisser le front devant lui jusqu'à terre, pour mériter qu'il nous relève; boire cette eau amère du torrent, pour mériter le secours de

Dieu : *de torrente in via bibet; propterea exaltabit caput.*

« *La douceur.* Ne point s'irriter. Pas de colère, pas de fierté, pas de hauteur. Surtout pas de mépris. Ah! Seigneur! beaucoup parmi nous sont séduits par cette manière vraiment nouvelle et jusque-là inconnue à votre Église de défendre vos saintes vérités : ils opposent mépris à mépris, injures à injures, calomnies à calomnies. Ils sont hautains et violents contre les violents, ils répondent aux menaces par des menaces et à la persécution altérée de notre sang, par une sorte de fanatisme plein de regrets sanguinaires, qui fait horreur à vos fils. Est-ce là, grand Dieu! l'armée que vous avez choisie pour votre défense? ou plutôt, entre ces deux ennemis, quelle ne sera pas la difficulté de notre apostolat? Éloignez donc, Seigneur, étouffez en nous cette tentation de combattre le mépris par le mépris. Ce sentiment cruel doit être inconnu du prêtre. Tout ce qui vient d'une âme est grave à ses yeux, même l'erreur, et il doit tout combattre par les armes de la justice. Ainsi ont fait vos martyrs, ainsi ont fait les apologistes des pre-

miers siècles, qui répondirent toujours aux plus folles et aux plus mensongères calomnies par des raisons sérieuses, et par des preuves graves et belles, par la patience d'une justification digne de votre cause. Ne disons jamais : Ces hommes sont indignes qu'on leur montre la vérité. Aucun homme ici-bas n'est inguérissable, et l'orgueil de telles opinions doit souverainement déplaire au cœur de Dieu.

« D'autres armes contre la persécutiou du mépris : l'honneur des mœurs, la charité, la science.

« Répondre au mépris par une *pureté de mœurs irréprochable*, c'est à la fois confondre l'erreur et réconcilier l'adversaire. C'est une œuvre d'apologie et une œuvre de charité. Faire du bien et beaucoup de bien dans le monde : les hommes ne résistent pas longtemps à ce raisonnement-là. Ils sont vite désarmés envers l'homme qui soigne leurs malades, instruit leurs enfants, allège leurs misère.

« Enfin la *science*. Les anciens chrétiens répondaient au mépris des païens en revêtant la croix, dans les catacombes, de pierres pré

cieuses, et en attachant des candélabres à ses bras. D'antiques peintures nous ont conservé ce symbole de la foi chrétienne rehaussée devant la raison humaine par l'éclat des sciences et des lumières du génie. Dieu n'a pas dédaigné ce moyen de commander le respect, et il a fait de grands docteurs, de grands philosophes, pour que la raison humaine fût forcée de compter avec eux. C'est un enseignement pour tous. Travaillons donc, répondons à l'obscur mépris par une grande diffusion de lumières. La lumière l'emporte toujours sur les ténèbres.

Enfin, en ce temps de persécution par le mépris, demeurons plus que jamais fidèles au respect de l'Église. Loin de nous la moindre hésitation, la moindre tentation de rougir : *non erubesco Evangelium.* Redoublons de fidélité auprès de notre roi persécuté, redoublons aussi de respect pour ses prêtres. Qui nous aimera, si nous ne nous aimons? qui nous respectera, si nous ne savons pas nous respecter dans le sanctuaire? Beaucoup de charité, d'indulgence, de respect pour les prêtres. Un officier entend avec défiance et

colère mettre en doute le courage d'un de ses camarades, et un prêtre accepterait volontiers un soupçon, une calomnie, une plaisanterie cruelle contre son frère! Loin de nous cette lâcheté. Quand le respect diminue dans le peuple pour un prêtre, il diminue pour tous. Quand il diminue pour les prêtres, il diminue p ur Dieu.

« Que si la persécution, au lieu de *mépriser* seulement, devient violente, frappe, saisit, poursuit, exile, verse le sang, nos devoirs changent, et aussi nos précautions et nos moyens de défense. Seigneur, quels moyens emploierons-nous d'abord pour nous préparer à une semblable attaque?

« D'abord le *détachement* en de tels jours. *Beati pauperes spiritu.* Bienheureux ceux qui possèdent comme ne possédant point, et qui usent de ce monde comme n'en usant point? Se démettre intérieurement de tout ce qui plaît aux sens. Tout cela est la proie d'une heure d'incendie, et il faut pouvoir être prêtre dans une cave ou un grenier. Méditer souvent sur la superfluité des choses dont nous usons et les sacrifier incessamment en esprit, afin de

n'être pas surpris ni affligé par le dépouillement réel.

« La *mortification*. Un corps habitué à être traité durement, à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, qui connaît le fouet de la pénitence, s'étonne moins d'être saisi par la dure main des gendarmes, et poussé dans les rues par les chiffonniers. Il est moins prompt à défaillir et à jeter l'âme en de grands troubles,

« Enfin, l'heure venue du danger actuel, entrer en plein dans les sentiments d'une foi tout apostolique. Revenir d'un seul bond à l'esprit des catacombes. Accepter la mort, et ne pas capituler avec la conscience. Pas d'imprudence. L'Église permet et commande même la fuite, que certaines hérésies défendaient. Mais enfin, si la prudence a perdu sa cause, si tout est abandonné, alors ne plus rien ménager, ne rien craindre. Parler haut, fort et ferme. Ne pas prendre la mort avec résignation : c'est une mesure difficile à garder. La prendre avec enthousiasme, avec joie et ivresse : c'est beaucoup plus dans les instincts de notre cœur. Telle jeune fille, en 1793, qui n'aurait pu se résigner froidement à mou-

rir, a volé sur les marches de l'échafaud au chant du *Salve regina.* Ceci est dans le génie chrétien et dans le caractère français. Enfin, contre sa faiblesse et sa misère, en de pareils jours, compter *démesurément* sur le secours de Dieu, qui répond pour nous, agit pour nous, souffre et meurt avec nous.

« L'Église ne craint pas la persécution sanglante : c'est son triomphe. Mais est-ce dire qu'il la faille désirer? Tant s'en faut. Le meilleur général et le plus sûr de la victoire n'est point sans tristesse à la veille des grands combats. La persécution est un grand mal pour le persécuteur, et elle laisse dans une nation des plaies auxquelles il faut plus de siècles pour porter remède qu'il n'a fallu de jours pour les faire. L'Église d'Angleterre y fut frappée au cœur, et ce que nous y voyons de vivant aujourd'hui est moins l'effet d'une guérison que le réveil miraculeux de la mort.

« Ne soyons donc pas de ceux qui disent : Vienne la persécution! Gardons-nous de souhaiter légèrement ces grandes douleurs de notre mère l'Église et de nos frères les hommes. Soyons au contraire, jusqu'à la fin, jusqu'à

l'extrémité, et même contre l'espérance, les ouvriers de la paix. On est fort pour combattre quand on a tout fait pour empêcher la guerre, et la victoire est plus glorieuse. Mais enfin, ô Seigneur! si tous nos efforts pour vous ramener le siècle sont inutiles, et s'il faut revenir aux messes secrètes et aux sacrements sous terre, nous nous rappellerons l'Église de France de 1793, et les prêtres des catacombes, les apôtres et celui qui a dit : « Bienheureux êtes-vous lorsque les hommes « vous haïront, lorsqu'ils vous disperseront, « lorsqu'ils vous couvriront d'opprobre et re- « jetteront jusqu'à votre nom à cause du Fils « de l'homme : en ce jour réjouissez-vous et « tressaillez d'allégresse, car voici que votre « récompense est grande au ciel ! »

## III

### L'AMOUR DES HOMMES

« Blessez courageusement les erreurs, mais « ayez un cœur de mère pour les hommes. »

Cette belle parole, digne, de votre bouche, Seigneur, m'a été dite, par votre saint pontife Pie IX, il y a quelques jours. C'est elle que je veux méditer maintenant.

« A Dieu ne plaise, ô Christ! que les menaces de la persécution diminuent dans le cœur de vos prêtres l'amour des hommes! Le prêtre qui deviendrait ennemi du peuple, parce que le peuple s'égare dans les voies de la haine, serait indigne de la croix, et à jamais incapable de défendre vos intérêts dans le monde.

« Oh! comme ici vous êtes le modèle! ô Verbe incarné! vous qui, toujours mal compris, méconnu, calomnié, trahi, persécuté, n'avez pas cessé d'aimer les hommes jusqu'à vouloir mourir pour leur amour!

« Votre charité pour eux a bien revêtu ces deux formes : vous avez blessé les erreurs, et vous avez été tendre envers eux-mêmes. Voilà bien le partage du cœur sacerdotal.

« Blesser les erreurs, les préjugés, les mensonges, les vieilles calomnies toujours redites, très connues, toujours prospères et puissantes; détester le mal, le vice, les injustices, la

violence du fort sur le faible, le triomphe de l'audace sur le droit; flageller l'impureté, la persécution du riche contre l'innocence pauvre, les réussites effrontées du déshonneur; développer dans les hommes, dans les jeunes gens surtout, le dégoût des abus de l'argent; blesser les passions du siècle, blesser courageusement, voilà ce que m'a dit le saint pape Pie IX.

« Mais aimer les hommes, les excuser, ne pas les décourager, ne les mépriser jamais, même les méprisables. S'indigner, oui; c'est souvent une vertu, mais ne mépriser jamais, L'indignation frappe pour guérir, le mépris empoisonne et tue. Avoir une immense charité pour la bonne foi dans l'erreur, une immense douceur pour la ramener aux vraies sources; une condescendance infinie pour écouter ses objections, ses plaintes; une patience à toute épreuve pour les calmer, leur opposer de bonnes et solides raisons, les adoucir à force de douceur, *Responsio mollis frangit iram* (Prov. 15, 1), enfin montrer aux hommes que nous les aimons, et le leur montrer de telle sorte qu'ils n'en puissent douter, voilà la seconde partie du

conseil : *Ayez un cœur de mère pour les hommes.*

« Il y a plus, il y a un sentiment maternel que votre prêtre doit avoir pour ses frères, ô Jésus! Une mère vit dans ses enfants : elle les a portés dans son sein, c'est son sang qui bat dans leurs veines. Elle ne peut plus séparer sa cause de la leur. Elle jouit dans leurs souffrances, elle souffre dans leurs douleurs, elle rougit dans leurs fautes, elle se sent responsable de leur honte ou méritante de leur gloire. Ainsi en est-il du prêtre. C'est ce qu'on appelle : *Charge d'âmes. Quis infirmatur et ego non infirmor! Quis scandalizatur et ego non uror?* Il y a le mot de cette femme illustre qui écrivait à sa fille : « Ma fille, j'ai mal à votre « poitrine. » Ainsi le prêtre doit pouvoir dire aux pécheurs Mon fils, j'ai mal à votre âme. » Quelle source d'angoisses, d'inquiétudes, de peines amères! mais ce sont les tourments de l'amour. Et qui donc osera dire qu'il préfère ne pas aimer? Oui, Seigneur, faites-nous ressentir les aiguillons de cet amour et de ce zèle qui dévoraient l'apôtre; nous en acceptons toutes les ardeurs, tous les épuisements. Loin

de nous, loin de nous, Seigneur, l'esprit d'indifférence, cet affreux esprit dont le grand Bossuet a écrit : L'esprit d'indifférence est « proprement l'esprit de Caïn, celui qu'il « témoignait lorsqu'il disait à Dieu : Suis-je « donc le gardien de mon frère? » Nous sommes tous et chacun chargés de tous les hommes. Un ancien a dit : Je suis homme, et rien d'humain ne m'est étranger; nous disons, nous : Je suis prêtre, rien de divin, rien d'humain ne m'est étranger. Voilà l'esprit de l'Évangile et du sacerdoce catholique.

« Mais, Seigneur dans quelle œuvre appliquer ce zèle et l'ardeur de cet amour? car, pour l'éclat d'une forte prédication et des grandes œuvres, la faiblesse de mon âme et de ma santé ne me permettra point d'y atteindre. Indiquez-moi donc quelques travaux plus obscurs qui puissent suffire à mes désirs et me consoler dans ma faiblesse.

« 1. D'abord le mépris de la santé quand il s'agit du salut des âmes. La sœur Rosalie, travaillant encore pour Dieu dans sa dernière maladie avec la fièvre, disait aux jeunes sœurs qui la retenaient : « Mes filles, laissons les mé-

« decins faire leur métier, et nous, faisons le « nôtre. » Bonne et excellente parole. Saint Charles disait qu'un curé ne doit prendre le lit qu'après le troisième accès de fièvre. Croit-on que dans le monde on se soigne tant et si vite, quand il s'agit d'un intérêt sérieux ? Un avocat se rend au palais fort souffrant, quand il doit plaider une grave affaire. Un commerçant n'abandonne pas facilement ses livres et la direction de ses opérations. Un officier reste au camp tant qu'il peut se tenir à cheval. Et un prêtre, au moindre malaise, quitterait l'autel, la chaire, le confessionnal ! Nous-mêmes, Seigneur, que de fatigues, que de veilles n'avons-nous pas consacrées à obtenir parmi les hommes tels grades, tels diplômes ? Ce serait donc maintenant l'heure du repos, parce qu'il s'agit de votre service ? *Absit!* Je vous demande donc le courage de tenir ferme au poste jusqu'à empêchement grave et absolu.

« 2. La chaire me sera peut-être interdite ou du moins pendant longtemps. Transporter la prédication dans les relations ordinaires. Le culte des conversations bonnes, sérieuses ! Vous m'avez placé au sein d'un monde où

l'on peut faire beaucoup par ce moyen, mais à certaines conditions, à la condition d'abord d'une *foi solide*, éclairée, mais très simple et très sincère, qui ne rougisse jamais, ne concède jamais ce qu'elle ne peut perdre, et maintienne partout, toujours, l'intégrité de ses droits. Ceci est plus difficile qu'on ne pense en certaines occasions, et dans un certain milieu. Cependant, c'est la première condition indispensable d'un bien possible. Ensuite, l'*instruction*. Faire honorer notre foi, être prêt à « rendre compte de notre espérance » selon le mot de l'apôtre. La charité est un beau soutien du travail, et le soin de donner aux hommes du monde une doctrine respectée, justifiée, savamment défendue, est la plus excellente des charités intellectuelles.

« 3. Se reposer des gens du monde et des livres avec les pauvres et les petits enfants Les pauvres! l'apostolat parmi les pauvres! s'y retremper le cœur. Et quant aux enfants, vous m'avez fait comprendre, Seigneur, combien il y a de profit réel et sérieux à faire le *catéchisme*. L'esprit revient avec joie à la substantielle simplicité des vérités fondamen-

tales, en même temps que le cœur se purifie dans la société de ces jeunes cœurs si naturellement convaincus par les clartés de vos dogmes.

« 4. D'ailleurs, en temps extraordinaire, entrer dans une vie extraordinaire. Suivre ainsi la Providence. Devenir garde-malade ou aumônier d'hôpital en temps d'épidémie; aumônier de régiment en temps de guerre; manœuvre dans un incendie; l'homme de tout le monde sur mer; s'accommoder aux circonstances; se faire une attitude très flexible; très facilement tout changer pour servir le même amour de Jésus-Christ et des hommes, qui ne change jamais. Partout où il y a des âmes à gagner, le prêtre est chez lui.

« Enfin, Seigneur, n'attendre que de vous le don d'un cœur ardent, généreux, passionné pour les malheureux, indulgent envers les hommes, inflexible envers le mal et l'erreur, sacerdotal enfin, que vous seul pouvez donner. Tournez, mon Dieu, au profit des âmes, cette force d'amour que jusqu'ici j'ai peut-être mal dépensée. Donnez-moi d'être bon Au milieu de nos inquiétudes sur l'avenir, si

une chose nous peut rassurer, c'est qu'il y a encore beaucoup de bons cœurs parmi vos prêtres. Assurément, Seigneur, ce sont ceux-là qui sauveront la France et l'Église. Donnez-moi d'être de ce nombre, et apprenez-moi chaque jour davantage que votre amour en remplissant mon cœur, l'agrandit et le dilate sans fin pour les hommes. »

Voilà bien en effet, après l'idéal de la mort, l'idéal de la vie. Il fut fidèle à ces inspirations et à toutes ces promesses, et dans la vie, nous l'avons vu, et dans la mort, comme nous le montrerons.

Mais, avant de le voir en présence de la mort, il nous reste à parler du point imparfait de sa vie, et de ce danger qu'il courut. Ce danger lui coûta la vie, la vie du corps. Mais celle de l'âme a persisté glorieuse, et a été se développer en Dieu. « C'est en vain qu'on « jette des filets devant les pieds de ceux qui « ont des ailes! » Il aimait cette gracieuse parole des livres saints.

# CHAPITRE VI

## L'IMPERFECTION

Et maintenant je veux me plaindre. Je veux exprimer enfin ma douleur.

Pourquoi *ce chef-d'œuvre de Dieu*, comme l'appelait un de ses plus nobles amis, a-t-il été brisé sitôt? A peine formé et venu à l'âge d'homme, et n'étant pas encore en possession de toutes ses forces, il disparaît.

C'est à lui-même que j'adresse ma plainte. Je me plains de ce qu'il nous a quittés par sa

faute. Il a été chercher la mort, tant par indiscipline que par impétuosité de courage, comme un soldat qui se fait tuer en s'avançant au delà de son poste. Lui aussi, malgré nos avis et nos cris, a pleinement réalisé le cruel axiome scientifique : « L'homme ne « meurt pas, il se tue. »

Je connais toute sa vie, je connais toute l'histoire de son âme, de son esprit et de son corps, et j'affirme qu'il est mort victime de ce grand mal que j'ai nommé l'*isolement du prêtre*. Seul dans la continuité quotidienne de la vie, seul, comme le P. Lacordaire le lui écrit en gémissant : « Seul, mon enfant, dans « un appartement à vous! » seul, dis-je, contre la foule qui le dévorait, il n'a pu ni su résister au violent entraînement du succès, à l'incessant appel de tout ce qui voulait se réjouir à sa lumière, ou invoquer son zèle! Le travail de dix prêtres lui était proposé chaque jour. — Mais refusez donc toutes ces choses, et recueillez-vous dans votre œuvre, lui disions-nous. — Je ne cesse pas de refuser, répondait-il. — Il refusait en effet cinq fois, sept fois sur dix. Il lui

restait toujours le travail de cinq ou de trois.

Outre la chaire de Sorbonne, qui doit suffire à occuper le zèle de celui qui en est chargé ; outre ses nombreux écrits[1], qui eus-

[1] Il publia, en ce petit nombre d'années : 1° *les Méditations sur le chemin de la Croix*, l'un des meilleurs ou peut-être le meilleur livre de piété qui ait été écrit sur ce sujet; 2° *la Journée des Malades*, que je regarde comme un chef-d'œuvre, ou plutôt comme une œuvre bénie de Dieu pour l'exhortation et la consolation de ceux qui souffrent, ou dans leur âme ou dans leur corps : livre réel et vivant dont on peut dire que *tout ce qu'il renferme a été souffert avant d'être écrit;* 3° *les Lettres du P. Lacordaire à des jeunes gens,* avec une belle et importante introduction. La plupart de ces lettres lui sont adressées; 4° *les Entretiens sur l'Eglise catholique*, ouvrage en deux volumes, très travaillé, très corrigé, très sage, et qui renferme la substance de son enseignement au Lycée Saint-Louis, à Sainte-Barbe et à la Sorbonne; 5° *une Station à la Sorbonne*, ouvrage imprimé trop vite où l'auteur a laissé passer une faute matérielle singulière : la répétition d'un même mot à toutes les pages du livre. Mais il y a dans ce volume de splendides beautés d'éloquence et les traces d'un grand écrivain; 6° *la Pologne*, son dernier ouvrage, ou plutôt son cri de douleur à la vue du crime effronté, sanglant, colossal, lâchement impuni, qui déshonore aujourd'hui l'Europe.

A quoi il faut ajouter un très grand nombre d'opuscules et de discours imprimés tels que *Rosa Ferrucci*, *Mgr Baudry*, *Herman de Jouffroy*, panégyrique de *Jeanne d'Arc*, panégyrique de *sainte Clotilde*, *Discours sur l'Histoire de France*, *de l'Histoire de la Musique religieuse*, etc.

sent pu lui suffire encore, je ne vois que discours partout, œuvres particulières de tous côtés, correspondances sans fin, confessions, directions, réunions de jeunes gens, et visites incessantes : la vie de relation sans fin ni trêve! Tout cela emportait, mordait, dévorait sa substance.

Et comme, vers la seconde ou la troisième année de son sacerdoce, cinq ans avant sa mort, il trouva des forces qui, employées dans l'ordre, lui eussent donné vingt ans de vie, il accepta ces forces pour se dépenser sans mesure.

Quelle ne fut pas ma consternation le jour où je m'aperçus qu'il n'était plus le maître de son mouvement, et qu'il était manifestement emporté! Il en était venu au travail du soir et à celui de la nuit, à la suppression de la matinée, à l'impossibilité de l'oraison, et à l'abolition de tout recueillement. Même avant cette extrémité, nous lui écrivions des billets comme celui-ci : « Mon enfant, je ne « puis me taire. Je sens le devoir de vous aver- « tir, de vous sauver la vie, peut-être. Nous « étions convenus, il y a huit mois, — c'était « l'avis du médecin, — que vous deviez vous

« reposer absolument pendant plusieurs an-
« nées. Vous savez que c'est l'invariable con-
« viction du P. Lacordaire. Vous savez avec
« quelle force il m'en a parlé ces jours-ci.
« Que n'a-t-il dû vous dire lui-même! Si
« vous allez toujours comme vous le faites,
« malgré tous vos amis, c'est un aveuglement
« presque coupable. La rechute est proche, sa-
« chez-le! sous peu de semaines probablement.
« Pardonnez-moi. C'est une profonde affec-
« tion qui parle. Si vous deveniez inutile à
« tout, ou si vous nous quittiez avant le temps,
« par imprudence, nous nous regarderions
« tous comme mutilés. » Ce billet est signé
par deux oratoriens.

« Cela ne peut continuer ainsi, me disait le
« P. Lacordaire, à son dernier voyage : il lui
« faut trois ans de retraite, non pas seulement
« pour son corps, mais pour son âme et son
« esprit. S'il continue cette vie active et dis-
« persée, d'abord il succombera : puis il est
« clair qu'il n'acquerra jamais la force, la
« profondeur et la grandeur que Dieu veut
« lui donner. Qu'il vienne passer avec moi
« trois années à Sorèze! »

Sorèze! Et pourquoi le P. Lacordaire lui-même a-t-il été livrer sa vie à l'effroyable dispersion d'un collège, et s'est-il fait broyer comme le grain sous la meule? Ce n'est pas la distance de Paris qui constitue le recueillement : c'est l'unité de travail et le *degré d'intériorité*. C'est la solitude avec Dieu, *clauso ostio*.

Quoi qu'il en soit, toutes les clameurs de ses amis furent inutiles. Il fut emporté et brisé.

« Ah! quelle haine je garde au fond de l'âme « pour ses imprudences! » m'écrivait l'une des âmes désolées par sa mort. J'en dis autant. Je m'indigne de ce que les lois de la vie sont ainsi méconnues et foulées aux pieds, même par les meilleurs d'entre nous. Il ne s'agit pas ici du courage qui brave la mort pour le devoir. Certes, lorsque, étant presque à bout de forces, en 1864, il accepta de parler à Sainte-Barbe, à ces jeunes gens auxquels lui seul pouvait alors parler, je l'approuvais, et lorsqu'il me disait ces propres paroles : « Je refuse absolument tout, « cette année. Quant aux conférences de « Sainte-Barbe, si l'on me prévenait qu'elles

« doivent me tuer le lendemain de la dernière,
« j'accepterais avec d'autant plus d'empresse-
« ment. Tout sous-officier fait de même, lors-
« qu'il reçoit un ordre dangereux. » Voilà certes ce que l'on ne peut qu'approuver. Mais la station de Sorbonne qui a suivi, et qui fut une impardonnable faute, lui coûta en effet la vie, peu de mois après. Il nous a privés par sa faute, de ce qu'eût été sa maturité et de ce qu'eût été sa vieillesse. Nous manquons de vieillards et de sages : et cela parce que nous manquons tous, de plus en plus, de profondeur et de recueillement. La vitesse du monde s'accélère. Le mouvement sous toutes ses formes, morales, intellectuelles et physiques, se multiplie en des proportions insensées. Et sous cette accélération de vitesse de surface, je crains de sentir en toute chose le relâchement de l'impulsion centrale. On tournoie davantage, on avance moins.

Laissez-moi, je vous prie, étudier un instant ce mal qui a coûté la vie à notre jeune frère. J'en veux défendre, en le connaissant mieux, mes amis, et mes autres frères, et moi-même.

Ce mal est comme un vice universel des

choses : difficulté pour tout ce qui vit de se retremper dans sa source, de se recueillir en son fond, et de se rattacher au centre absolu de la vie. C'est le mal de la fleur, c'est celui de tous les corps vivants, celui de tous les cœurs et de tous les esprits. C'est le *degenerare tamen* que Virgile, à propos du grain de froment, applique à toute la nature. C'est ce que, s'il s'agit de l'âme, saint Bernard, dans une intuition profonde, a nommé « l'éviscération de l'âme, « l'enlèvement des entrailles de l'âme, *evisce-* « *ratio mentis* ». Saint Augustin parle du même fléau, lorsque, nommant aussi les entrailles de l'âme, *viscera quædam animæ*, il dit : « L'homme projette dans la vie du dehors tout « le fond de son âme, *projecit intima sua in* « *via sua.* » La vie se précipite, conquiert de l'étendue, mais perd sa source. Or, à quoi sert de conquérir le monde, si cette conquête épuise la vie? C'est là l'universelle faiblesse des créatures. C'est le chemin qui mène tout à la mort. Voyez, au moment où je parle, l'élan présent de l'esprit humain. Si le progrès de l'âme et de l'esprit, comme l'assure le dernier des grands observateurs de l'âme, consiste à

*remonter ses degrés d'intériorité,* à revenir comme le disent si bien les mystiques, du dehors au dedans, et du dedans à ce qui est plus haut, *ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora*, jamais, en aucun temps, l'âme humaine et l'esprit humain ont-ils été aussi violemment projetés dans la dispersion du dehors, dans ce qui constitue, peut-être, « ces ténèbres extérieures » dont parle l'Évangile? Il y a, dans l'âme immense de l'homme, il y a le grand monde central, dont nul ne s'occupe plus, où personne n'entre plus. Sanctuaire oublié, source perdue! C'est précisément pour cela que les plus dispersés affirment aujourd'hui que ce monde invisible n'a jamais existé. Ame et Dieu, vie intérieure, science de l'âme et de Dieu, théologie, métaphysique, tout cela, disent les dispersés, n'est que pure illusion. Ils en viennent à nier l'exsitence de leur source.

Il y avait autrefois des moines qui mettaient dans ce centre leur vie entière, et ils y trouvaient le bonheur, la lumière et la paix. Ils y trouvaient toutes les énergies, tous les germes. Mais que sont devenues les âmes

profondes, habitant le monde invisible, plongées dans le ciel, et tournées vers l'orient des choses?

Et qui donc, aujourd'hui, croit au recueillement, à la retraite, à la prière?

J'ai sous les yeux le titre d'un discours qu'un magistrat, il y a quarante ans encore, pouvait prononcer parmi nous : *De l'utilité de la retraite pour l'avocat.* Qui donc aujourd'hui oserait prononcer ce discours, et qui l'écouterait? N'en parlons point. Heureux si nous pouvons encore parler de l'utilité de la retraite pour le prêtre! Vie de retraite et de recueillement, vie intérieure, vie de prière, de *interna Christi conversatione*, conversation intérieure de notre âme avec Dieu : ce sont là certainement les plus solides et les plus nécessaires des réalités, solides comme ce qui ne passe point, et nécessaires comme Dieu. Mais, en pratique, nous n'y savons voir autre chose que des mots dénués de sens. Voilà le grand danger du monde contemporain, et de l'état présent des âmes. Or, qui donc, en tout temps, doit combattre ce suprême danger, sinon le prêtre? Quelle est l'œuvre sacerdotale essentielle,

sinon le devoir de prier et d'intercéder pour le peuple? Et que veulent dire ces mots, s'ils ne signifient pas l'effort efficace et profond pour ramener sans cesse la masse des esprits et des cœurs toujours prompts à la dispersion, vers le Père, vers le centre, vers la profondeur et le sanctuaire où habite le Père, où il crée, où il vivifie, et renouvelle et rajeunit les êtres, *Pater qui est in abscondito?* Nous le savons, — je parle à tous mes frères dans le sacerdoce, — nous le savons, toute notre force est dans la prière et dans la foi, augmentées dans nos âmes par le recueillement et la retraite, par l'habitude de la vie intérieure, qui seule développe la vertu, la lumière et l'amour. Ce n'est jamais par la multiplicité des efforts de surface, ni par la masse des œuvres, que nous sommes les ministres utiles de l'Évangile, mais par la toute-puissance d'un cœur humble appuyé sur Dieu, d'une âme profonde qui puise en Dieu. Là, dis-je, est notre force pour accomplir notre devoir, pour sauver ce peuple, et le ramener sans cesse vers son Dieu. Mais, nous le savons encore, là est en même temps notre force pour nous maintenir dans la vie,

vie de l'âme, vie de l'intelligence et vie du corps, *ad tutamentum mentis et corporis*. L'âme, sans recueillement, devient comme un corps sans sommeil; la fièvre est proche, et la mort vient. L'âme dispersée, même par activité de zèle, quels que soient les fruits de ce zèle, l'âme a fait de ses forces un usage que Dieu ne veut pas. Son travail efficace eût été décuplé, si elle avait recueilli son effort, et elle n'eût pas brisé sa vie.

C'est là la plainte et le reproche que j'adresse à notre jeune frère bien-aimé. Il n'a pas été contenu, il n'a pas pu se contenir.

Que n'avons-nous su, tous, poursuivre l'idéal primitif! Passer la vie à travailler ensemble, en petit nombre, dans le même lieu, *omnes unanimiter in eodem loco;* dans une réelle et quotidienne société d'âme et de pensée, nous soutenant, nous contenant, nous excitant les uns les autres!

Il serait encore parmi nous.

L'organisation de la vie du prêtre, voilà ce qu'il avait trouvé d'abord, selon l'idéal qu'avaient vu saint Philippe de Néri et le cardinal de Bérulle. La maladie, pour lui, brisa l'essai.

L'essai lui-même, tombé en de trop dures et de trop difficiles conditions, n'en était plus à ce chaud printemps qui eût favorisé son travail et sa vie :

> Nec res hunc teneræ possent perferre laborem.

Mais il trouva dans l'isolement, nous venons de le voir, un bien autre labeur encore : il y trouva l'incontinence du zèle, l'abus de l'effort, la dispersion et le brisement de sa vie.

# CHAPITRE VII

## LA MORT

### I

Sa mort! Grâce à Dieu, il mourut comme il avait vécu, avec la même décision courageuse et le même élan vers le but, je veux dire vers la plus haute beauté.

Quoique lancé dans les plus entraînants travaux et les plus nobles succès de la vie, quoique précipité jusqu'à l'excès dans un mouvement dont il n'était plus maître, il s'arrêta et se retourna tout à coup, et s'o-

rienta vers la mort, avec simplicité, résolution, sérénité.

Peu de mois avant la fin, il écrivit : « J'ai « vraiment abusé de mes forces l'année der« nière. Je suis vraiment très fatigué. Les mé« decins me disent de gros mots qui m'effraye« raient si je tenais à la vie. Il se trouve que « je n'y tiens pas, *ce qui est très réel*, et que « je prends vite mon parti du *point extrême*. « Malheureusement, pour être mort, il faut « mourir. Or, c'est toujours une démar« che grave et redoutable, surtout quand « elle se fait lentement. Je me dis pour me « consoler, que j'ai tout fait vite dans ma « vie, et que le bon Dieu me laissera jusqu'à « la fin un peu d'élan. »

Et en effet, il se décida vite, et il mourut avec élan.

Le jour même de sa mort, sa dernière action fut un cri vers l'éternelle beauté de Dieu : *Satiabor cum apparuerit gloria tua :* « Je « serai rassasié, Seigneur, quand ta beauté « apparaîtra ! » Et la dernière parole qu'il a prononcée sur cette terre fut celle-ci en réponse à l'acte d'amour de Dieu qu'on prononçait

pour lui : « Oh ! oui, je l'aime de tout mon « cœur. »

Mais prenons garde ! il faut être absolument vrai en toutes choses, et surtout ici. Ne croyons pas que la plus belle mort soit celle que n'accompagne ni hésitation ni terreur. Le disciple n'est pas plus grand que le maître. Le Christ lui-même, le vainqueur de la mort, a voulu nous montrer ses angoisses. Il prie par trois fois, en disant : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » Et sur la croix, dans sa terreur, il crie : « Mon « Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous « abandonné? »

Les âmes les plus vivantes, peut-être, sentent le mieux l'horreur de la mort. Nul ne l'a sentie comme le Christ. Les fortes âmes qui lui sont unies la sentent avec lui et comme lui, et puis marchant sur elle, appuyées sur la croix, elles s'élancent triomphantes de l'autre côté de l'abîme.

Je ne m'étonne donc point de ce qui arriva une heure avant sa mort.

« Vers sept heures, dit le témoin de ses « derniers jours, il fit un soudain effort pour

« se lever à demi sur son lit; son visage était « blême et baigné de sueur, ses lèvres déco- « lorées; mais son regard ranimé devint étin- « celant, et se fixa, avec la plus vive expres- « sion de terreur, sur un ennemi invisible et « présent; puis il cria par deux fois : J'ai peur! « j'ai peur!

Je le répète, le disciple n'est pas plus grand que son maître. Ce cri répond au cri du Seigneur sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous abandonné? » Mais, de même aussi qu'après avoir dit : « Mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous abandonné? » le Christ meurt en disant : « Mon Père, je re- « mets mon esprit entre vos mains; » de même ici le disciple, qui mourait appuyé sur son maître, après avoir crié : « J'ai peur! » ajoutait : « Ce n'est pas de Dieu que j'ai peur, » et il avait, répétons-le, la grâce de prononcer pour dernière parole en ce monde, un acte d'amour de Dieu. « Oh! oui, je l'aime de tout mon « cœur, » murmurait-il en imprimant longtemps ses lèvres sur l'image du Maître adoré!

## II

Mais je ne m'étonne pas non plus de cette autre terreur, qu'on peut nommer *la terreur intellectuelle*, qui lui revint dans les derniers jours, et dont, quelques mois auparavant, nous nous étions très longuement entretenus.

Il me parlait ce jour-là, m'en citant un étrange exemple de ce que nous appelions entre nous la *tentation du tout ou rien.*

Voici quel avait été notre entretien.

Les plus grandes âmes et les plus vigoureux esprits, disions-nous, sont quelquefois placés, par la juste nature des choses, en présence du doute absolu : *tout ou rien.* Les plus vigoureux, comme Descartes, retrouvent *le tout* en un instant. Les esprits déprimés et faibles ne sauraient rien retrouver par eux-mêmes. Ou ils n'ont pas l'épreuve, ou bien ils s'en retirent avec un bon sens méritoire en refusant de regarder ; ou enfin si, par une très coupable faiblesse, ils laissent attirer vers l'abîme leur regard fasciné, il se peut que la vue de l'ombre absolue les éteigne. Alors, ils

ne croient plus à rien et ne comprennent plus rien : leur raison est déracinée. Que si, avec cela, ils prétendent enseigner, leur dogme doit consister à nier la raison, et ce sont des sophistes proprement dits. Les sophistes sont les vaincus de l'épreuve intellectuelle radicale. Quoi qu'il en soit, le premier effet de la grande épreuve de l'esprit est et doit être, pour toutes les âmes, une terreur intellectuelle, et les plus grands esprits, ce semble, doivent la subir : les plus saintes âmes elles-mêmes y sont quelquefois appelées. Il suffit de citer saint François de Sales, saint Ignace, saint Liguori et saint Vincent de Paul.

— Mais, disait-il, voyez-vous quel peut être l'effet utile de cette tentation qui nie tout?

— Oui certes. C'est une leçon de Dieu pour nous apprendre à tenir par effort personnel, par propre clairvoyance et par choix libre, aux racines de la vérité. Il y a là un beau mystère. C'est que Dieu aime tellement les hommes qu'il veut même leur donner, ce qui semble d'abord impossible, quelque chose de

*l'être par soi.* Dieu nous commence, mais nous oblige à nous achever nous-mêmes en recommençant tout. Pour cela, il se retire, et laisse l'esprit près du néant : « Mon Père, dit « l'esprit effrayé, pourquoi m'avez-vous aban- « donné ?... » *Pater, ut quid dereliquisti me?* Le Père lui dit alors : « Relève-toi seul ; lève-toi « et marche, » *Surge et ambula.*

Il n'y a, dit la tentation du néant, ni Christ, ni avenir, ni Père au ciel, ni Dieu, ni âme, ni but, ni loi, ni vérité, ni devoir. Il n'y a rien. Tout ce qu'on nomme religion et raison, sentiment et conscience, poésie et philosophie, tout cela est néant.

— Cher Père, comment répondez-vous à la négation absolue?

— Peut-être suffirait-il de dire que si le dilemme du *tout ou rien* est bon, nous avons *tout* par cela même, car, par le fait, IL Y A QUELQUE CHOSE. L'Être a pour lui *le fait,* sans parler du droit. Le néant a le fait contre lui, aussi bien que le droit.

— C'est évident, et, quoique subtil, c'est solide.

— Voici, je crois, ce qu'on peut ajouter.

Quand l'esprit affaissé rêve ainsi, réveillez-le et ordonnez-lui l'attention. Il n'y a rien, dit le mauvais sommeil. Ouvrons les yeux, et regardons.

Qu'est-ce qui est?

Il y a ce monde, et moi-même, et les autres hommes. Il y a la lumière du jour. Il y a le ciel étoilé et l'immensité de la vie. Voilà d'abord qui est absolument certain. Il y a donc, premièrement, quelque chose, et quelque chose de beau. Mais ne voyez-vous pas que ce quelque chose implique tout?

Je le sens parfaitement. Seulement je le sens plus que je ne le raisonne.

— Cela doit être. Mais regardons encore. Regardez le ciel étoilé. Je vous l'avoue, le ciel visible est pour moi un point d'appui toujours solide et toujours présent. Je sais, comme si je le voyais, que l'immense espace est peuplé de milliards de mondes comme le nôtre. Oh! comme cette connaissance renouvelle les antiques certitudes! Figurez-vous ces armées de mondes, ces multitudes célestes, vivant dans la même attraction et dans la même lumière que nous. Ils ont nécessairement la même

géométrie, les mêmes axiomes logiques, les mêmes axiomes moraux, et j'ose dire la même religion. Ils aiment comme nous, et ils ont le même cœur : ils invoquent le même Père, et ils lui demandent les mêmes biens.

Et d'ailleurs, quand il n'y aurait, dans toute la création, que notre humanité, le raisonnement serait le même. Les milliards et les milliards d'hommes qui se sont succédé et qui se succéderont jusqu'à la fin, y suffisent sans nul doute. Et s'il n'y avait qu'un seul homme, ne serait-ce donc pas assez? Intelligent et libre, ne devrait-il pas arriver à tout ce que demandent l'intelligence et la liberté?

Voici donc ce qui est assuré; c'est que nous sommes une immense assemblée d'esprits libres et intelligents, qui cherchons une même chose, savoir : la vie permanente et croissante dans l'amour éternel. C'est cela qui est l'univers.

Or, que pensez-vous de ceux qui, en présence de ce fait, qui est l'univers même et son mouvement, diraient : Tout cela n'aboutit à rien; tout cherche toujours, mais pour ne rien trouver?

— Je pense, comme vous le dites souvent, que ce seraient des esprits mutilés.

— Précisément. Car voici ce que dit la raison : Qui cherche trouve. Donc nous trouverons. Nous trouverons tout, et le Père, et les frères célestes, et la vie éternelle. Tout est dit, tout est démontré. Le plus vulgaire élan de la raison, à partir de la vue du monde, nous donne *tout*, dès le premier instant. L'esprit qui ne voit pas cela n'est pas encore doué de raison. Retenez ce que je vous dis : n'est pas doué de raison, celui qui ne sait pas opérer lui-même, ou saisir quand on le lui présente l'argument simple de tous les cœurs et de tous les esprits, celui-là même que la divine raison du Christ a sanctifié, glorifié pour toujours : « Quand votre enfant vous demande du pain, « dit le Seigneur, nul de vous ne lui donne une « pierre. A plus forte raison votre Père céleste « donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui « demandent. »

On comprendra la profondeur et la rigueur de ce sublime et populaire raisonnement, quand renaîtra la science logique, éteinte aujourd'hui parmi nous.

Oui, grâce à Dieu, nous avons une religion simple, et le moindre élan de raison, quand il s'agit de l'argument du *tout ou rien*, soutient tout. Le sol ne croule pas sous la foi.

Tel fut, peu de temps avant sa mort, notre dernier entretien philosophique.

Je comprends par là ce qu'il voulait dire lorsque, dans sa fatigue des derniers jours, il priait en répétant ces mots : « Seigneur, aug-« mentez-nous la foi, » et lorsqu'il ajoutait : « C'est maintenant que je bénis Dieu de m'a-« voir fait une religion simple ! » il voulait dire : « Quand mon esprit s'affaisse et paraît « sommeiller un instant dans un doute gé-« néral, le moindre effort philosophique, l'an-« tique et naturelle méthode de la raison « m'empèche d'y enfoncer, et me ramène à « tout, car elle me rend Dieu, base de tout. Le « moindre point d'appui visible tient à tout, « rétablit tout, et me ranime au cœur la vie « et la piété. »

A plus forte raison, que dut-il se passer dans son âme, lorsque, poursuivant sa prière : « Seigneur, augmentez-nous la foi, » il se fit

lire, par l'ami de sa première enfance, qui s'était fait l'ange gardien de ses derniers jours, ces brûlantes paroles de saint Paul : « J'en ai « la certitude, ni la mort, ni la vie, ni les cho- « ses présentes, ni les choses futures, rien ne « pourra nous séparer du saint amour de « Dieu qui est en Jésus-Christ, notre Sei- « gneur ! »

« Chaque mot nous apportait une nouvelle « et profonde émotion, nous dit l'abbé Bernard « dans son simple et touchant récit. Comme « entre les disciples d'Emmaüs, Jésus-Christ « était entre nous, et notre cœur était brûlant « pendant qu'il nous parlait. Je pouvais à « peine poursuivre le texte sacré, et lui pleu- « rait doucement en silence. Les derniers « mots : *J'en ai la certitude, ni la mort, ni* « *la vie, rien ne pourra nous séparer du saint* « *amour de Dieu*, portèrent à son comble le « trouble de notre cœur. Nous éclatâmes en « sanglots. Alors, me serrant la main, il me « dit : *Oh! laisse-moi seul avec Dieu ; à de-* « *main.* Je m'éloignai avec respect, lorsqu'il « s'écria : *Ou plutôt, apporte-moi la commu-* « *nion.* J'allai en toute hâte chercher la sainte

« hostie : je la déposai sur ses lèvres; sans « troubler d'un mot ce grand et solennel si- « lence de nos âmes, je le laissai dans la paix « de l'action de grâce, demandant intérieure- « ment à Dieu de le prendre avec lui cette « nuit même[1]. »

## III

Mais reprenons ces choses de plus haut, au moment où, quelques semaines auparavant, il commençait à pressentir la mort. Apprenant qu'une ligue de prières s'organisait pour lui, il disait : « Pendant toute la semaine, j'ai pensé « à la mort, et je l'ai acceptée sans amertume « et sans effroi. Oui, pendant tout ce temps, « j'ai entendu en moi le *responsum mortis*. « Je suis bien reconnaissant des prières que « l'on fait pour moi. Mais je ne demande pas « la vie. Il m'est impossible de prier à cette « intention. »

Mais autre chose est de pressentir la mort par soi-même, autre chose d'en être averti par

[1] *Derniers jours de Henri Perreyve*, par M. l'abbé Bernard, aumônier du lycée Saint-Louis.

ceux qui nous entourent. Après le premier mot du solennel avertissement, il demande le saint Viatique. Quoique brisé par la souffrance, il se lève, il s'habille, avec soin et respect, de sa soutane seule, comme quand, se disposant à dire la messe, le prêtre s'approche de la table où sont les vêtements sacerdotaux. Il se rend dans la chambre où un autel est préparé. J'arrivais en ce moment même, et apprenais presque en même temps que lui l'imminence du danger. C'est la dernière fois que je l'ai vu debout. Il savait depuis une heure que sa vie était condamnée. Je le vois encore, énergique et gracieux comme toujours, et me souriant comme d'ordinaire : « Je suis bien en « paix, mon bon Père, me dit-il, bien en « paix. »

Je conserverai, grâce à Dieu, toute ma vie, cette image : cette soutane, portée avec une joie fière, toute cette noble tenue, cette figure absolument blanche, ces yeux agrandis et tout noirs, et son grand et tendre regard, et ces derniers mots : « bien en paix ! »

Mon enfant bien-aimé, nous nous reverrons, je l'espère, dans cette paix qui ne passera pas !

Oh! comme, depuis ce temps, il se tint en effet tout orienté vers la mort, dans la paix et le recueillement! Je le blâmais tout à l'heure d'avoir laissé disperser sa vie dans un mouvement excessif et une multiplicité dévorante. Dès ce moment, au lieu de se retenir à tant d'êtres qui l'aiment de tout leur cœur, il ne cherche que le silence; il passe des heures entières seul dans sa chambre, et il demande à rester seul. Le P. Lacordaire, lui aussi, dans les derniers temps de sa vie, ne permettait que difficilement l'accès de sa cellule, pour être plus seul avec Dieu. Le disciple sentit aussi ce goût divin. Il méditait l'autre face de la mort, cette face lumineuse immortelle, qui succède aux ténèbres et à la douleur. « Je vois « maintenant, disait-il au P. Charles Perraud, « combien il m'est utile de m'être accoutumé « de penser souvent à la mort, comme à une « chose douce et désirable. Qu'il fait bon « d'être chrétien! Je ne l'avais jamais senti à « ce point. Tu pourras prêcher cela toute ta « vie. »

Et puis, entrant de plus en plus dans la volonté de Dieu, il en vint à ce point suprême et

profondément désirable, qui est le plus grand acte dont soit capable la volonté de l'homme, celui de dire en esprit et en vérité, comme Jésus-Christ au jardin des Olives : « Que votre « volonté soit faite, ô mon Père, et non « pas la mienne. » En venir à aimer, en effet, cette volonté de Dieu, non pas en paroles, non pas même en pensées qui se trompent, mais en pleine vérité; sentir Dieu de l'autre côté de la mort, et préférer la mort, et demander avec instance le moment et l'élan qui franchit le passage : il eut cette grâce d'une manière magnifique.

Je citerai ses propres paroles.

Tous ceux qui l'ont connu savent que jamais parole banale ne sortit de sa bouche. Tout ce qu'il disait était vrai, vu et senti.

Mais pour comprendre ces paroles en faveur de la mort, il faut nous rappeler ce qu'il savait, croyait, sentait. C'est que tout homme qui vit actuellement peut et doit dire : « Oui, « nous sommes dans la vie, et nous y reste« rons. » Nous tenons, dès ce moment même le commencement de la vie sans fin. La mort, comme la naissance, est le signal d'un rapide

et nouveau développement. C'est une indispensable transformation, comme celle de tant d'organismes vivants qui se métamorphosent si merveilleusement sous nos yeux. Nous portons dans notre âme un trésor implicite de forces, qui fermentent ici-bas, mais qui doivent se développer ailleurs. C'est ce trésor caché que la mort va ouvrir. On voit souvent des âmes, à l'approche de la mort, qui pressentent ces merveilles; et en toute vérité, sans illusion, elles préfèrent la mort à la vie. Et cela, sans raisonnement théologique ou philosophique, mais par une impression réelle. C'est un fait d'expérience : il y a de telles morts[1].

C'était donc un sentiment vrai qu'exprimait notre cher mourant à son ami, lorsque, une heure après avoir appris de lui que sa vie était condamnée, il lui disait : « Tu ne saurais « croire dans quelle joie intérieure je suis, « depuis que tu m'as dit que j'allais mourir. »

[1] Je ne puis assez remercier l'homme de bien et le vrai savant qui, ayant en quelque sorte, plusieurs fois traversé la mort, a bien voulu me décrire en détail comment, à la vue de la mort, il l'avait préférée à la vie; comment, de retour à la vie, il avait regretté ce réveil, et tout cela sans aucun motif raisonné, mais seulement par impression passive.

Et parce que la mort différait : « Je n'ai jamais « éprouvé de plus grande contrariété que de « voir, tous ces jours-ci, que je ne pouvais « mourir. »

C'est encore en toute vérité, qu'ayant cru un instant revenir à la vie, il disait : « Je le « regrette. Je m'étais habitué à la pensée de « la mort, je vivais avec elle, et elle me rendait « heureux : maintenant c'est un sacrifice plus « dur à faire; il va falloir accepter une triste « et misérable vie; quel être chétif et inutile « je vais être pendant longtemps! Ah! j'aimais « mieux la mort... Que la volonté de Dieu « soit faite, dans la vie comme dans la « mort. »

Et lorsqu'enfin on lui avoua, sur sa demande instante et absolue, que la mort arrivait : « Ah! je comprends, merci! Alors ce sera « pour aujourd'hui? Eh bien! il faut me pré- « parer pour la grande lutte. Il faut me cher- « cher le saint Viatique! » Et il reçut la communion avec une grande ferveur et une grande paix. Il faut lire le reste de ces détails dans le touchant récit de M. l'abbé Bernard.

Il mourut le jour même : dix jours avant sa mort, il écrivait les lignes suivantes :

*Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

*Je meurs dans la foi de l'Église catholique, au service de laquelle, depuis l'âge de douze ans, j'ai eu le bonheur de consacrer ma vie.*

*Je bénis tendrement mes parents et mes amis.*

*Je conjure tous ceux qui garderont quelque souvenir de moi, de prier longtemps pour le salut de mon âme, afin que Dieu, détournant ses regards de mes péchés, daigne me recevoir dans le lieu du repos et du bonheur éternels.*

*J'espère cette grâce par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen.*

*Je bénis encore une fois tous ceux qui me sont chers, mes parents, mes bienfaiteurs, mes maîtres, mes pères et mes frères dans le sacerdoce, mes fils spirituels, tant de chers jeunes gens qui m'ont aimé, toutes les âmes auxquelles j'ai été uni sur la terre par le lien*

*d'une même foi et d'un même amour en Jésus-Christ.*

PAX VOBIS

## IV

Et maintenant, *sursum corda!* Grâce à Dieu, il est mort dans la charité; il est mort dans l'amour. Après avoir dit, dans ses paroles dernières, *je bénis tendrement mes parents et mes amis*, et avoir clos son testament, il y revient, et il ajoute comme un codicille, pour répéter cette bénédiction : *Je bénis encore une fois tous ceux qui me sont chers... toutes les âmes auxquelles j'ai été uni sur la terre.* Et il ajoute : *uni par le lien d'une même foi et d'un même amour en Jésus-Christ.* Il distingue ici nettement ces unions sacrées de ces perpétuelles approches des âmes légères, qui ne voulaient que s'ébattre un instant à la lumière de sa parole et de son regard. Mais au fond, je le sais, il bénit toutes ces âmes immortelles, et il demande pour elles la profondeur et le solide amour de Dieu! Il ne

pense pas à dire non plus : Je pardonne à mes ennemis. D'abord, parce qu'un prêtre, eût-il des ennemis, n'a vraiment pas besoin d'annoncer qu'il remplit ce simple devoir. Puis il ne savait pas avoir à pardonner. Où sont ceux, en effet, qui ne l'aient pas aimé, auxquels il a déplu, qui aient été ses ennemis? Je ne puis croire qu'il en existe. Ce serait si étrange! et combien ce serait fâcheux pour les coupables d'une telle erreur! N'en accusons personne.

Je sais un personnage qui, un jour, pour une dissidence d'opinion, lui fut bien dur et injuste en public. Mais que ne puis-je raconter ici la très noble, très chrétienne, pleine et parfaite réparation que cet homme de cœur et de foi vint ensuite lui offrir? Aussi je prends ensemble et l'heureuse faute et la splendide réparation comme preuve qu'on était obligé de l'aimer. Et j'en conclus encore que, s'il y a peu d'amour sur la terre, c'est moins parce que les cœurs refusent d'aimer, que parce que la plupart des humains refusent de mériter l'amour. Les cœurs, en général, font leur devoir en présence de ce qui est

beau et bon, de ce qui a droit à l'amour. Lui qui, ce semble, avait ce droit, qui offrait l'expression d'une si splendide beauté morale, en fit, toute sa vie, l'expérience.

Dès sa jeunesse, il se félicite de rencontrer partout la bienveillance et la bonté. Et sa vie tout entière se passa comme ce court et gracieux voyage qu'il fit seul, à vingt ans, de l'autre côté des Pyrénées, et qu'il raconte dans une lettre datée d'Espagne et de ces mêmes jours. Après avoir énuméré les incroyables rencontres de bienveillance subite et d'hospitalité inattendue qu'il y fit à chaque pas, il ajoute : « N'est-ce donc pas un rêve et « un conte des *Mille et une Nuits?* En vérité, « après l'avoir éprouvé et en avoir vécu, j'en « doute moi-même. Non, j'aurais eu tous mes « parents et mes amis échelonnés sur cette « route d'Espagne, que je n'aurais pas été plus « affectueusement, plus généreusement ac« cueilli à chaque pas. Le bon Dieu a voulu « me donner, sans doute, une grande leçon « d'amour des hommes. J'espère que je ne « l'oublierai pas. »

Ainsi s'est passée toute sa vie. L'amitié, la

bonté, l'affection, l'estime profonde, presque enthousiaste, le noble et saint amour venaient à sa rencontre, l'accueillaient à tous les détours de sa route. D'abord ce doux et pieux enfant, Eugène Bernard, qui, à douze ans, fut, sur les bancs du catéchisme, son ami et son confident, et qui se retrouve jour et nuit à son lit de mort, prêtre et ami, et confesseur, et sœur de charité... Et puis, ce généreux Charles Perraud, — « mon Charles! » — cet être si parfaitement de même sang, son égal en noblesse, en courage, en intelligence, en bonté, qui fut, pendant toute sa courte carrière, son frère d'armes et son plus proche compagnon de marche! Et cette rencontre de M. Biot, qui, passant devant lui sans le connaître, le regarde et l'aime, l'exhorte et le bénit. Et puis voici Frédéric Ozanam qui forme son adolescence. Puis Lacordaire qui inspire sa jeunesse, et qui lui lègue ces mots: « Vous serez éternellement sur mon sein, « comme un fils et comme un ami. » Il tombe alors au milieu de ces jeunes et vigoureux cœurs de l'Oratoire des premiers jours, et trouve, dans ce chaud milieu, le printemps

de sa vocation. Violemment arraché de cet asile par le mal physique, partout où le conduisent les médecins, on se dispute la joie de le soigner. Il apprend ce que peut être l'hospitalité dans cette affectueuse famille où il rencontre Ampère, qui aussitôt aime de tout son cœur ce jeune prêtre, et en reçoit dans ce commerce d'affection, à peu près tout ce que ce prêtre veut donner.

Mentionnerai-je un philosophe qui, certes, sait se défendre, mais qui est ému, et qui dit : « J'ai vu un ange. »

Que dire de l'accueil que lui font ses supérieurs dans le sacerdoce ; des étranges privilèges que, malgré sa jeunesse, on lui offre partout, et qu'il refuse très fermement pour reporter ces faveurs trop grandes sur d'autres, qui me l'ont raconté ? Que dire de l'affection qu'il trouve, malgré la dureté des temps, dans le noble, pieux et aimable groupe des catéchistes de Saint-Thomas-d'Aquin ? Que dire de l'accueil qu'il reçoit, ou plutôt de l'amour qu'il obtient au lycée Saint-Louis, puis à Sainte-Barbe, de la part des élèves de tous les âges, et de la part de tous les maîtres, — *tant de*

*chers jeunes gens qui m'ont aimé!* — Appelé à la Sorbonne, — sans parler ici de tous nos dignes et bons collègues, — il y rencontre dans notre cher et vénéré Doyen, non pas seulement la gracieuse bonté, mais l'affection cordiale, le souci paternel qui l'observe et le suit pas à pas, qui lui ôte les obstacles et prévient sa fatigue; et qui, enfin, le voyant dans la tombe, s'attache à sa mémoire, me prie avec instance d'en parler et surtout d'en écrire, et crée pour lui cette innovation de l'éloge public en Sorbonne.

Comme l'année, qui rencontre les dons de Dieu en leur saison, sa vie aussi, au temps opportun, rencontrait les nobles et chères âmes qui lui furent unies sur la terre. On ne saura jamais, et il n'est pas nécessaire qu'on le sache, ce qu'a été, ce qu'est encore pour lui le cœur énergique et profond du noble comte de Montalembert. Lui, en retour, au temps de l'épreuve, a versé dans ce cœur sa puissance de consolation, et peut-être a contribué, comme auxiliaire d'une âme plus proche, à tourner ces douleurs en pitié plus émue. Et quelle solide, sereine, cordiale et

intelligente amitié ne lui a pas offerte ce vigoureux ouvrier du bien, Augustin Cochin, dont il me disait, répondant mot pour mot à ma propre pensée : « On est bien loin de « le connaître encore! On saura un jour ce « qu'il est. »

Sur tous ces nobles cœurs, et sur toutes ces chères âmes, et sur toutes celles que je connais et dont je ne puis pas parler, et sur toutes celles que je ne connais pas, et sur plusieurs qui sont humbles et inconnues dans les derniers rangs de la foule, sur toutes ces âmes puissent tomber en rosée féconde et céleste les bénédictions répétées dans le testament de son cœur!

## V

Et maintenant encore *sursum corda!* Appliquons-lui ce qu'il disait lui-même sur la tombe de son ami, Herman de Jouffroy : « Quand on « meurt, après une telle vie, dans la grâce qui « fait les saints, et les lèvres collées sur la « croix du Sauveur, on passe, des demeures

« terrestres, dans le cœur même de Dieu. » Comment le plaindre? comment nous plaindre? Il voit, et il sait maintenant. Cette intelligence ardente, cette volonté courageuse, ce cœur généreux et profond sont couronnés et rassasiés. Et cependant, vous qui l'avez aimé, vous ne vous consolez pas. Vous vous demandez si tout est fini entre lui et vous. Vous trouvez cruelle, malgré tout, cette déception qui conduit un homme jusqu'à l'entrée de sa carrière, et qui, lorsqu'il commence à y marcher, plein de force, d'ardeur et de ressources magnifiques, lui ravit tout à coup le fruit de ses préparations, de ses attentes et de ses combats.

« Mais, ô amis, êtes-vous certains que tel soit le sens de la mort? Êtes-vous certains que ces frères de la vie heureuse voient leurs travaux violemment interrompus, et qu'ils ne puissent plus rien pour les grandes causes qu'ils ont aimées? N'est-il pas vrai, au contraire, que, *vivant et se mouvant en Dieu*, qui est le lieu éternel des âmes, ils peuvent agir invisiblement sur la terre et y développer, par leurs inspirations supérieures, des ver-

tus et des progrès admirables ? Ne serait-il pas vrai, enfin, qu'ici-bas même, comme on l'a dit, « les morts sont plus vivants que nous ? »

Oui, et c'est cela même qu'il croyait et qu'il espérait.

Vers ses derniers jours, il fit appeler le P. Ad. Perraud, de l'Oratoire, cet ami auquel il avait écrit autrefois : « Courage donc, bien-« heureux ami, vous portez toutes nos voca-« tions dans la vôtre. » Il lui dit : « Cher ami, « j'ai voulu te voir pour te faire mes adieux, « *Nous ne cesserons point, n'est-ce pas, de* « *travailler ensemble à la cause de Dieu et* « *de son Église?* Adieu ! Je me sens dans une « paix profonde ! donne-moi ta bénédic-« tion ! »

Oui, voilà ce qu'on devrait s'habituer à croire : c'est que les morts sont avec nous. Mais non. Qui pense aux morts? Qui sait vivre avec eux? Le plus grand nombre des hommes, profondément ensevelis dans le visible, vivent dans l'oubli stupide et animal de ceux qu'ils ont cessé de voir. Heureuses les âmes nourries de l'invisible comme du visible, qui conservent la mémoire et l'amour de ceux

qui ne sont plus ici, ou du moins qui ne se meuvent plus sous nos yeux! Rendons-nous dignes de les sentir se mouvoir dans nos cœurs.

Le genre humain, aujourd'hui, ne se laisse-t-il pas dire que les morts nous adressent des discours détaillés par un *chiffre* de convention, composé de chocs physiques sur du bois? Ne quittera-t-on pas ces puériles illusions pour s'attacher au fond sacré de pressentiment et de foi, qui donne à ces chimères quelque crédit? Le genre humain sent et comprend que tout ne peut être rompu entre nous et ceux qui nous précèdent. Et comme ces liens existent en effet, dans les profondeurs invisibles, le fait, qui subsiste quoique caché, empêche et empêchera, jusqu'à la fin des siècles, ces désirs de se perdre, et ces idées de s'effacer.

Ne serait-il pas temps que les chrétiens, sur ce sujet, fussent, en pratique, plus fidèles à leur foi? N'est-il pas temps aussi que les penseurs dignes de ce nom commencent d'une manière plus confiante l'étude scientifique de cette admirable question?

Ah! me disait un jour un vrai savant, si les hommes consacraient, pendant un siècle, autant d'efforts, de travail et de temps aux sciences morales et à la science de l'âme, que nous venons d'en consacrer depuis deux siècles aux sciences physiques, mathématiques et naturelles, que de merveilleux résultats, absolument inattendus, ne pourrions-nous pas obtenir!

Si l'on commençait seulement à soupçonner pour l'âme ce que la science commence à soupçonner pour la constitution astronomique de l'univers, savoir, qu'il est un monde central, immense et invisible, mais visible par quelques-uns de ses effets, et, qui, un jour, expliquera bien des énigmes! Ne devrions-nous pas aussi, si nous n'étions pas tous des esprits du dehors, entrevoir enfin ce qui se trouve au fond et au centre de l'âme, dans ces profondeurs invisibles et immenses, où nous nous gardons bien d'aller et même de regarder?

Plus la science marche, plus elle découvre de richesses, de beautés, d'harmonie, de conséquences et d'admirables fins dignes de Dieu dans l'univers visible.

Est-ce donc que la science de l'âme pourrait avoir une autre issue? Ne trouvera-t-elle pas aussi que la partie claire et connue de notre âme, habitée jusqu'ici par les hommes, est peu de chose comparée à ces profondeurs? Ne nous dira-t-elle pas aussi qu'au fond, au centre, il existe un véritable sanctuaire, et dans ce sanctuaire un trône de Dieu, et que là les âmes, par leurs centres, se touchent en Dieu?

Grâce à Dieu, ma foi catholique, et c'est l'une des splendeurs de ma foi, m'annonce la communion des âmes, l'invocation des saints, l'intercession des saints, l'union de l'Église triomphante à l'Église militante et le travail commun des deux Églises, ou des deux parties de l'Église, pour mener le monde à son but. O homme! qui que vous soyez, pesez ceci! Voilà ce que professe, comme article de foi, la grande Église chrétienne. C'est là l'enseignement du Christ. Et n'est-ce donc pas, en même temps, l'un de ces articles de foi universels et nécessaires qui se trouvent en toute religion, en tous les cœurs et en tous les esprits, dans tous les temps et dans tous les

lieux, jusque chez ces pauvres sauvages qui affirment que les âmes des pères, quand ils meurent, viennent habiter celles de leurs fils et doubler leur courage?

Saint Paul disait : « Je vous porte et vous « ai dans mon cœur : *Eo quod habeam vos in « corde.* » Tenez pour vraies ces paroles de l'amour sacré. On les peut profaner; mais on n'en peut détruire la fondamentale vérité. Et l'apôtre saint Pierre ne nous promet-il pas de venir très souvent, après sa mort, exciter l'amour dans nos âmes?

Mais quoi! le Christ lui-même, en nous quittant, ne nous a-t-il pas dit, avec l'inimitable accent de la bouche de Dieu : *Ecce ego vobiscum sum, omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi :* « Voici que je suis avec « vous, tous les jours, jusqu'à la fin des « siècles? »

Heureux les cœurs capables de porter en eux la vraie foi, la foi universelle et catholique, dans sa vie et sa plénitude! Ils ont en eux le ciel. Ils ont en eux Dieu même, et Jésus-Christ, et les âmes qui sont avec Dieu dans le ciel. Ils sont déjà en quelque société avec les nobles

êtres, et les personnes glorieuses qui vivent dès à présent dans l'immortalité. Notre jeune et bien-aimé frère, disions-nous, avait le grand bonheur de posséder cette foi, foi réelle, assurée, qui pénétrait sa vie.

Écoutez cette fin d'un récit, tout intime et charmant, de ses relations avec Frédéric Ozanam :

« *Mes relations avec Frédéric Ozanam ne s'arrêtent point à sa mort*[1].

[1] Frédéric Ozanam lui-même partageait complètement cette foi. Je trouve, dans sa correspondance, qui vient d'être publiée, deux lettres où il parle ainsi de sa mère.

Paris, 31 janvier 1847.

... Dans le premier moment, toute pensée de consolation semble impossible, injurieuse même pour notre tristesse. J'ai connu cet état, mais il a peu duré. Bientôt d'autres moments sont venus où j'ai commencé à pressentir que je n'étais point seul, où quelque chose d'une douceur infinie s'est passé au fond de moi : c'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté. C'était comme un voisinage bienfaisant quoique invisible, c'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes. Et de même qu'autrefois je reconnaissais les pas, la voix, le souffle de ma mère; ainsi, quand un souffle réchauffant ranimait mes forces, qu'une idée vertueuse se faisait entendre à mon esprit, qu'une salutaire impulsion ébranlait ma volonté, je ne pouvais m'empêcher de croire que c'était toujours elle.

« Je dirai même que les plus profondes, celles qui ont eu la plus directe et la plus

Maintenant, après deux années, après le temps qui peut dissiper les premiers égarements d'une imagination ébranlée, j'éprouve toujours ceci : il y a des instants de tressaillement subit, comme si elle était là, à mes côtés ; il y a surtout, lorsque j'en ai le plus besoin, des heures de maternel et filial entretien, et alors je pleure peut-être plus que dans les premiers mois, mais il se mêle à cette mélancolie une ineffable paix. Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres qu'elle a tant aimés, quand je suis en repos avec Dieu qu'elle a si bien servi, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisions ensemble le soir au pied du crucifix. Enfin souvent, je ne le dirais à personne, mais à toi je puis le dire, lorsque j'ai le bonheur de communier, lorsque le Sauveur vient me visiter, il me semble qu'elle le suit dans mon misérable cœur, comme tant de fois elle le suivit porté en viatique, dans d'indigentes maisons ; et alors j'ai une ferme croyance de la présence réelle de ma mère auprès de moi. (*Lettre III*e *du second volume.*)

Dès le lendemain de cette perte, il écrit :

Lyon, Noël, 1839.

... Point de convulsions ni d'agonie, mais un sommeil qui laissait sa figure presque souriante, un souffle léger qui allait s'affaiblissant. Un instant vint où il s'éteignit, nous nous relevâmes orphelins. Comment vous dire alors la désolation et les larmes qui éclatèrent au dehors, et cependant l'inexprimable, l'inexplicable paix intérieure dont nous jouissions, et comment le sentiment d'une béatitude nouvelle s'empara malgré nous, non seulement de notre cœur, mais aussi des personnes les plus chères de notre famille ? (*Lettre LVII*e *du premier volume.*)

puissante influence sur ma vie, commencent après sa mort.

« On a dit : « Les morts sont plus vivants « que nous. » Peut-être recevons-nous plus des *vivants affranchis* que des vivants d'ici-bas.

« Pour moi, il ne m'est pas permis d'en douter; j'ai beaucoup reçu de l'excellente âme dont je parle, après qu'elle se fut élevée.

« Quand, vers la fin des vacances de 1853, je revins à Paris prendre l'habit ecclésiastique, et quitter la maison de mon père pour celle de Dieu, j'avais besoin, en ce moment de trouble, d'une main forte qui m'aidât à laisser le monde, et me transportât dans une autre sphère d'idées, dans une vie nouvelle.

« Cette main fut celle de ce cher mort. La première fois que je vis son cercueil, il était déposé dans une chapelle souterraine de l'église Saint-Sulpice. Dans cette chapelle, j'avais passé les meilleurs moments de mon enfance. C'est là que, pendant trois années, je m'étais préparé à ma première communion. C'est là que j'avais fait mes premières promesses d'appartenance à Notre-Seigneur. Je n'étais point

rentré depuis ce temps dans ce lieu béni ; j'y revenais à dix années d'intervalle, à la veille d'accomplir mes promesses, et conduit là pour recevoir un enseignement plus sévère, plus viril, l'enseignement de la mort, au pied du cercueil d'un maître et d'un ami.

« Je priai et je méditai là longtemps.

« Peu de jours après, le cercueil fut transféré aux Carmes, dans un caveau souterrain de cette église, situé dans la chapelle des âmes du purgatoire.

« C'est là que j'allai souvent le visiter.

« Celle que notre ami a laissée seule me fit plusieurs fois l'honneur de me confier des fleurs, des couronnes que sa pieuse main ne pouvait déposer elle-même, et je les portais en son nom.

« Les idées de renoncement, d'oubli du monde, d'abandon à Dieu, où j'étais alors plongé, me faisaient trouver à la fréquentation de ce cercueil un charme inexprimable, invincible, que je n'ose presque m'avouer.

« J'ouvrais la porte du caveau comme celle d'un ami avec lequel on a fixé l'heure du rendez-vous. Je m'acheminais sous les voûtes jus-

qu'au souterrain; je déposais ma lumière; je mettais les fleurs en ordre; j'essuyais le cercueil que l'humidité pénétrait, et, ces premiers soins rendus, je m'agenouillais, la tête appuyée sur le bois.

« Là, j'étais aussitôt comme saisi. Des mouvements de joie et d'abandon extraordinaires faisaient bondir mon cœur. Je me sentais prêt à mourir pour Dieu, pour le service de la vérité, de la science chrétienne, de la justice. J'acceptais de mourir à la vie des plaisirs, à la vie des souvenirs. Je me mettais pour ainsi dire au cercueil; je comprenais là le mot de l'Évangile : « Si le grain de froment, mis en « terre, ne meurt point, il demeure seul. » Là j'acceptais la mort, je serrais ce cercueil entre mes bras, j'y appliquais mes lèvres, je respirais sans frayeur, et avec une sorte de joie enivrée dont je m'étonne presque aujourd'hui, l'odeur humide et morte de ce bois fatal. Je croyais tenir la croix de Jésus entre mes bras, cette croix à laquelle il allait m'attacher, que je pressais contre ma poitrine avec une force d'amour que je n'ai point retrouvée depuis.

« J'ai passé là des heures extraordinaires.

« Loin de m'exagérer ces choses, je les retrace bien moins vives, bien moins profondes qu'elles n'ont été. Et il s'en faut que je puisse m'exprimer comme je le voudrais!

« Le cœur fortifié par de telles impressions, et soutenu par cette main très ferme qui m'était tendue d'un autre monde, je passai sans trop de lâcheté de la vie du siècle à la vie religieuse.

« Sans doute, je retombai bientôt dans ma faiblesse, parce que, le bras de Dieu s'éloignant, je chancelle et défaille aussitôt.

« La première épreuve qui vint m'assaillir fut celle d'une tristesse mortelle, continuelle, qui m'effrayait beaucoup, parce qu'elle était contraire à ma nature. Mais mon Seigneur Jésus ne me laissa pas sans secours, et, contre ces premiers découragements, il se servit encore, pour me défendre, de cette même main dont j'ai parlé.

« Cette main me rendait le courage en me montrant le néant des choses terrestres, toujours si brèves : le solide honneur du vrai sacrifice, la fécondité des œuvres accomplies

pour Dieu seul, la puissance d'une âme d'élu.

« Voilà ce que je reçus de M. Frédéric Ozanam.

« De toutes ces choses, très mal exprimées dans ces pages et permises depuis mon enfance pour le bien de mon âme, que le Seigneur Jésus, mon maître, soit béni! »

Et moi aussi, je dirai, en terminant ce religieux travail : De toutes ces choses, très mal exprimées dans ce livre, mais qui sont les effets de la vie de Dieu dans les âmes, que le Seigneur Jésus, notre maître adoré, soit béni!

Et puis, ô mon enfant, ce que vous attendiez de vos morts bien-aimés, à notre tour nous l'attendons de vous. Au lit de mort, vous faisiez cette promesse : « Nous ne « cesserons point, n'est-ce pas? de travailler « ensemble. » Oui, je crois voir que vous travaillez avec nous. Celui-là même auquel vous disiez ces paroles, Adolphe Perraud, est devenu votre successeur dans votre œuvre. Et il me paraît que déjà vous avez obtenu deux grandes choses, que je n'ai pas à dire ici, pour ceux que vous aimez. Comment se fait-il

aussi que, très souvent, au milieu de mon profond chagrin, j'aie dû me dire : « D'où « vient cette joie? Vraiment je me sens en- « vahi par une sorte d'allégresse qui lui « ressemble. C'est là précisément la joie et « l'allégresse qu'il apportait quand il entrait « chez moi! Pourquoi donc ne serait-ce pas « lui? »

O amis! efforçons-nous par la prière, par le recueillement, par la vraie vie du fond de l'âme, d'apprendre à vivre avec ceux qui sont dans le ciel, dans ce monde où l'on est ensemble.

Et vous, qui nous avez précédés dans la mort, vous tous que nous avons connus, aimés, que nous aimons encore, demeurez avec nous. Aidez-nous de vos forces, de vos cœurs et de vos esprits glorifiés.

Et vous tous, protecteurs inconnus, imitateurs de Jésus-Christ, saints ouvriers de Dieu, et vous toutes, glorieuses reines qui régnez au ciel, à la suite de la Mère de Jésus, consolez-nous de la tristesse présente, en nous soutenant dans les travaux qui rendront notre terre moins sombre, moins éloignée de

la justice et de l'amour, moins séparée du ciel. Consolez-nous de la mort qui approche, en nous faisant quelquefois pressentir dans notre âme ce groupe ami de personnes réelles et vivantes qui, de l'autre côté du passage, attendent chacun de nous.

Mon Dieu! faites-nous la grâce de croire que vous êtes présent dans nos âmes, que vous avez votre trône en nous. Faites-nous la grâce de croire, Seigneur Jésus, Dieu incarné, que vous êtes vraiment avec nous, aujourd'hui et toujours, et jusqu'à la consommation des siècles; et que, si nous savons le mériter par la foi et l'amour, nous pouvons appuyer la tête sur votre sein. Faites-nous la grâce de croire que la sainte multitude des personnes humaines glorifiées, plus nombreuse, plus splendide que les soleils et les étoiles, savent se serrer comme rayons et ondes de lumière autour de votre trône, ô notre Père, autour de votre cœur, ô Jésus-Christ, et que là où vous êtes, même dans nos cœurs, ils y sont avec vous.

O Christ! apprenez-nous à vivre, et apprenez-nous à mourir. Faites-nous la grâce de

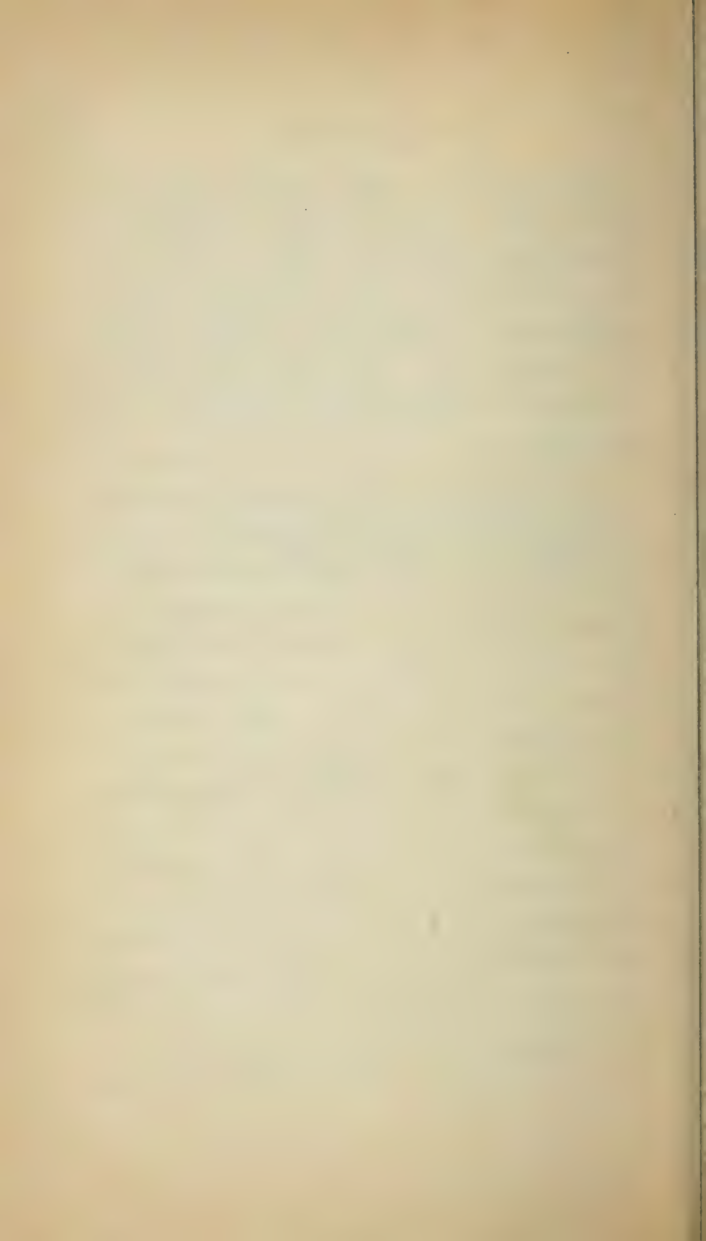
pratiquer votre grande loi : Celui qui vit et croit en moi ne mourra pas[1]. Frères bien-aimés, pratiquons cette parole : ne mourons pas! Appuyés sur Dieu même, et sur les vivants immortels qui sont en Dieu et qui sont avec nous, sachons dire, en esprit et en vérité : *Oui, nous sommes dans la vie, et nous y resterons*. Délivrés de la crainte de la mort, qui fait de chaque homme un esclave, travaillons à conduire le monde à son but. Sûrs de la vie, dans laquelle nous sommes pour toujours, osons commencer les travaux déclarés impossibles. Prenons une invincible audace. Entreprenons avec un absolu courage l'éducation du genre humain. Entrons, dix fois plus nombreux qu'aujourd'hui, dans la moisson du Père. Devenons ouvriers de Dieu. Pour être dignes de ce travail, un grand évêque nous dit « qu'il faut être né grand ou le de- « venir ». Eh bien! devenons grands dans notre humilité, en prenant le grand cœur, les grandes pensées des glorieux aînés qui sont morts, ou, pour mieux dire, prenons le cœur de Dieu

[1] Qui vivit et credit in me, non morietur in æternum. (Joan., xi, 26.)

et les pensées de Dieu, qui seul est tout en tous. Alors, croyons-le bien, rien ne sera plus impossible. Alors nous saurons accomplir ce que Dieu veut de l'homme, ce pourquoi Dieu a créé l'homme, savoir : « cultiver « et défendre du mal ce Paradis terrestre[1], — « et mettre la terre entière dans l'ordre de la « justice[2]. »

[1] Posuit eum in Paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum. (GENÈSE, II, 15.)
[2] Deus qui constituisti hominem, ut disponat orbem terrarum in justitia et æquitate (SAGESSE, IX, 2.)

FIN



# DERNIERS JOURS

DE M. L'ABBÉ

# HENRI PERREYVE

Satiabor cum apparuerit gloria tua.
Ps. xvi, 15.

On demande de tous côtés à la famille et aux amis de M. l'abbé Perreyve des détails sur les derniers jours de cette existence déjà si précieuse à l'Église et à tant d'âmes pour lesquelles il s'est sacrifié. S'ils avaient suivi leur premier sentiment, ils auraient gardé pour eux et pour un cercle intime des souvenirs si douloureux et si délicats, mais ils ont réfléchi que celui qu'ils pleurent était prêtre, et qu'à ce titre, sa mort, aussi bien que sa vie, appartenait à tous pour l'édification des fidèles et pour la gloire de Dieu... Sa vie, ils la raconteront plus tard (1); ils se sont décidés à parler dès aujourd'hui de sa mort.

6 juillet 1865.
Octave de la fête des saints Apôtres.

(1) *Henri Perreyve*, par le R. P. Gratry. In-12. Prix : 3 fr.

# DERNIERS JOURS

## DE M. L'ABBÉ

# HENRI PERREYVE

L'abbé Perreyve est revenu précipitamment de Pau, où il était allé passer l'hiver, le dimanche 9 avril, jour des Rameaux. Sa famille et ses amis, trompés depuis plusieurs mois par les lettres rassurantes et pleines d'illusions qu'il leur écrivait, furent atterrés de l'état dans lequel ils le revirent. Dès le premier moment, leurs alarmes furent extrêmes et les médecins ne les calmèrent pas. La maladie dont il était atteint depuis plusieurs années avait fait des progrès rapides.

L'abbé Perreyve ne voyait pas son état et croyait à une indisposition passagère ; aussi

trompait-il les ennuis de la maladie par des projets d'avenir. Il prétendait reprendre son cours à la Sorbonne dans le deuxième semestre qui allait commencer; et, dans tous les cas, il songeait au discours de rentrée de la Faculté de théologie qu'il devait prononcer; il choisissait son sujet et esquissait son plan. En vain autour de lui on essayait de l'alarmer, afin de lui épargner l'imprudence d'une sortie, d'une trop longue conversation ou d'un travail de tête prolongé.

Cependant il fallut bien reconnaître au bout de quelques semaines que le mal ne cédait pas aux efforts de la science. On emmena l'abbé Perreyve à la campagne. Avant de partir, il voulut faire ses Pâques, que l'impossibilité de rester à jeun la nuit lui avait fait retarder jusque-là. Il espérait être assez fort pour accomplir ce grand devoir en disant lui-même la sainte messe le dimanche du Bon Pasteur, et n'osant monter à l'autel sans être assisté, il m'avait écrit la veille pour me prévenir. Au dernier moment, ses forces le trahirent, et il dut se borner à se confesser. Nous restâmes longtemps ensemble, et il fut con-

venu qu'il communierait le lendemain. En effet, le lundi, premier jour de mai, il vint, pouvant à peine se soutenir avec l'appui de mon bras, faire ses Pâques à ma messe, dans la petite chapelle des Pères de Sion, voisine de sa demeure. Il partit ensuite pour Épinay, où, après un mieux peu sensible et qui d'ailleurs fut de courte durée, on dut se convaincre que les remèdes étaient impuissants et que tout espoir était perdu.

Ces tristes nouvelles ne tardèrent pas à se répandre, et une touchante reconnaissance inspira aux fidèles sur plusieurs points de Paris la pensée d'unir leurs prières pour obtenir la conservation de cette jeune vie, qui leur était chère. Nous ne saurions trop, en écrivant ces lignes, leur exprimer, ainsi qu'aux communautés religieuses du diocèse qui s'associèrent à cet élan spontané, la profonde gratitude de la famille de M. Perreyve et la nôtre.

A partir de ce moment, l'abbé Perreyve comprit qu'il s'était trompé sur le caractère de sa maladie; qu'elle était beaucoup plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord, et l'idée de la mort se présenta pour la première fois à

son esprit. Elle ne l'épouvanta pas un instant. Il disait alors à celui qui a été avec moi son plus ancien et son plus intime ami[1] : « Pendant toute cette semaine, j'ai pensé à la mort, « et je l'ai acceptée sans amertume et sans « effroi ; oui, tout ce temps j'ai entendu en « moi le *responsum mortis*. Je suis bien reconnaissant des prières qu'on fait pour moi, « mais je ne demande pas la vie, il m'est « impossible de prier à cette intention.

« Si je devais vivre, cependant, je crois, « j'espère que je serais meilleur. Mais peut-« être que cela même est une illusion. Je suis « un pauvre malade perdu à qui tout semble « facile et qui accepte tout aisément pourvu « qu'on le rappelle à la vie. »

Une seule chose l'attristait parfois dans la perspective de la mort, c'était, comme l'éprouvent toutes les âmes pures à l'approche de la Sainteté divine, le sentiment de son indignité et le souvenir de ses péchés. Il fallait relever son courage et le rassurer en lui parlant de la miséricorde de Dieu, et alors il ajoutait

[1] Le R. P. Charles Perraud, de l'Oratoire.

volontiers : « En effet, moi qui prêche tant « aux autres la miséricorde de Dieu, je dois « m'y confier. »

C'était une peine sensible pour lui de ne pas pouvoir faire la sainte communion aussi souvent qu'il l'eût désiré : il ne s'en consolait qu'en disant : « Les missionnaires sont eux-« mêmes obligés parfois de passer de longs « temps sans communier... et puis on sent « *aussi* Dieu par la privation. » Les forces diminuaient de jour en jour, il ne pouvait presque plus sortir dans le parc de la maison qu'il habitait; il passait de longues heures seul dans sa chambre, se livrant tout entier, ce qui était assez nouveau pour sa nature expansive, aux attraits de la solitude, et disant comme le P. de Ravignan : « Jamais je ne « m'ennuie, le temps ne me paraît pas long, « je pense et je prie[1]. »

Mais cette solitude qu'il défendait doucement contre la tendresse de ceux qui l'entouraient et contre l'empressement de ses plus nobles relations, elle lui était, comme sa vie,

[1] *Maladie et mort du P. de Ravignan*, par le P. de Ponlevoy.

moins chère que les intérêts divins auxquels il était consacré. Un jour, on vit arriver à Épinay un élève de l'École militaire de Saint-Cyr ; il venait frapper à cette porte qui s'ouvrait si difficilement ; pour lui, elle fut aussitôt ouverte. C'était une âme ! une âme qu'avait sans doute touchée autrefois à Sainte-Barbe la parole de ce prêtre ; le pauvre malade mit tendrement à son service le peu de forces qui lui restaient.

Ce fut le dernier acte de ministère sacerdotal que put accomplir l'abbé Perreyve, et il nous donne un droit de plus de dire de notre ami ce que M. le comte de Montalembert a dit du P. Lacordaire : « Cette belle âme a eu cela de commun avec Dieu, qu'elle a surtout aimé nos âmes. » *Domine, qui amas animas nostras* [1].

Le jeudi 25 mai, fête de l'Ascension, à l'issue d'une neuvaine qui se terminait ce jour-là, on proposa au malade, avec les plus vives instances et d'une manière inattendue, de se soumettre à un traitement nouveau et spécial ;

[1] Sap. IX, 27.

il hésita beaucoup et, après s'y être enfin décidé, dit à son ami, le P. Charles Perraud : « Je me suis demandé, comme je le fais très « souvent, ce qu'aurait fait le P. Lacordaire à « ma place ; il me semble qu'il aurait vu là « une indication de la Providence. »

Il revint, peu de jours après, s'installer à Paris, afin d'être plus facilement sous la main du médecin ; mais les efforts de la science devaient être ce qu'ils avaient été jusque-là, impuissants à triompher d'un mal trop ancien et trop profond pour pouvoir être conjuré, et dont les ravages étaient de jour en jour plus sensibles.

Au bout de quinze jours environ, le mercredi 14 juin, l'abbé Perreyve éprouva le matin, sans en avoir conscience, une syncope qui effraya extrêmement sa sœur ; elle m'envoya chercher, me confia ses alarmes et me pria d'aller à Épinay conférer de son état avec ses parents.

Mme Perreyve, retenue près de son mari, dont la santé réclamait impérieusement sa présence, n'eut, dans l'extrême douleur où la plongeait l'expression de nos vives inquié-

tudes, que la consolation de penser qu'aucune des grâces de Dieu ne manquerait à son bien-aimé fils. Je revins à Paris avec la mission d'avertir notre cher malade. Quelque forte que soit une âme, c'est une tâche rude et douloureuse que de la mettre solennellement en présence de la mort; mais j'étais résolu à faire mon devoir de prêtre et d'ami : j'entrai près de l'abbé Perreyve. C'était dans un moment où il se trouvait extrêmement faible; aussi me dit-il en me voyant : « Mon ami, « seulement quelques minutes aujourd'hui. » Quelques minutes ! c'était bien peu pour lui dire une vérité si grave : je ranimai cependant mon courage, et je commençai par constater avec insistance les progrès du mal depuis plus de deux semaines. A chacune de mes paroles alarmantes, il trouvait une réponse calme, mais qui témoignait d'une confiance que je ne pouvais pas partager. Je priai Dieu intérieurement de venir à mon aide : il m'envoya ce secours par le malade lui-même, qui, s'attendrissant tout à coup, me dit, sans aucune liaison avec ses réponses précédentes : « Ah ! une des choses qui me coûtent le plus

« en m'en allant, c'est de te laisser si seul
« dans la vie. » Je pleurai avec lui, mais en
ayant la force d'ajouter : « Mon cher ami,
« puisque, pour la première fois, tu me parles
« si nettement de la possibilité de ta mort,
« permets-moi de t'avouer que nous avons
« aujourd'hui les plus vives inquiétudes. » Il
me regarda et me dit simplement : « Tu
« crois? — Oui, c'est notre impression à tous;
« car tu as eu une syncope effrayante ce
« matin. — Ah! tu m'étonnes, je te l'avoue; je
« me croyais mal, mais pas si près de la mort ·
« c'est très bien, tant mieux, alors il faut me
« donner le Saint-Viatique et l'Extrême-Onc
« tion. — C'est ma pensée; à qui veux-tu que
« je demande pour toi ce service? — Mais à
« toi-même, reprit-il, seulement il faut pré-
« venir Charles, afin qu'il soit présent à ce
« grand acte de ma vie. — Il est là, dis-je, qui
« attend l'issue de notre conversation. — Ah!
« fit-il encore avec un mouvement d'étonne-
« ment; alors, tout de suite; puis il ajouta :
« — Mon pauvre ami, comme je te remercie;
« ce que tu viens de faire n'est pas le moindre
« service que tu m'aies rendu dans ta vie; je

« comprends ce que tu as dû souffrir; merci! »
Alors il fit entrer le P. Charles Perraud et le tint longtemps embrassé.

J'allai chercher les saints Sacrements à Saint-Sulpice, sa paroisse, la paroisse de notre enfance, de notre première communion, celle où jeunes gens nous avions prié et pleuré ensemble, où nous avions demandé à Dieu d'affermir notre foi et de protéger notre vertu, où si souvent nous avions apporté nos serments de fidélité à Jésus-Christ, et qui enfin nous avait vus tous deux recevoir la consécration sacerdotale. Toute notre vie de chrétiens était là, et déjà l'un de nous allait y chercher pour l'autre le secours divin des dernières heures.

Lorsque je revins, je trouvai mon ami levé, dans un fauteuil, il avait voulu témoigner ainsi de son respect pour cette visite suprême du Dieu qu'il allait recevoir.

Il fit sortir tout le monde, se confessa de nouveau, pardonna comme le divin Maître avait pardonné sur la croix, et récita avec moi le *Magnificat*. Sa sœur et le P. Charles Perraud revinrent près de lui; l'une absorbée

dans les larmes de sa tendresse et de sa piété, l'autre à genoux, soutenant sous le regard de notre ami le livre où il avait exprimé le désir de suivre les cérémonies et les prières de l'Extrême-Onction, afin d'y répondre lui-même. Je commençai l'administration des derniers sacrements, lui laissant pour unique préparation, savourer à loisir le magnifique langage que l'Église tient à ses enfants lorsqu'ils touchent aux portes de l'éternité. Avant de lui donner le Saint-Viatique, je l'invitai à faire, comme il est d'usage pour les prêtres, sa profession de foi par la récitation du *Credo;* il le prononça d'une voix ferme et avec un recueillement profond; puis il fit signe qu'il voulait parler. Il dit :

« Je demande pardon à mes parents, dont « je regrette tendrement l'absence en ce mo-« ment, des torts que j'ai eus envers eux et « du chagrin que j'ai pu leur causer.

« Je demande pardon à mes amis des fautes « qu'ils m'ont vu commettre ; je les remercie « de leur constante affection et je leur de-« mande de prier longtemps pour moi après « ma mort. Qu'ils ne se disent pas, comme on « dit trop souvent et trop promptement : Il

« est au ciel; qu'ils prient et beaucoup pour « moi, je les en conjure.

« Et vous aussi, mon domestique Théodore, « je vous demande pardon des scandales que « j'ai pu vous donner. Vous m'avez vu de « près, c'est une mauvaise manière de voir les « hommes; je me recommande à vos prières. »

Nous récitâmes ensuite le *Te Deum*, le chant de l'action de grâces pour la vie du temps avant la réception du pain de la vie éternelle. Sans doute en ce moment toutes les bénédictions privilégiées que Dieu avait versées sur lui durent se représenter comme un doux souvenir à l'esprit de notre ami. Il pensa au bienfait de l'éducation chrétienne qu'il avait reçue, — à la tendresse de ses parents, — à cette sœur, ange tutélaire de sa vie, si uniquement aimée, — à ces compagnons de son enfance et de sa jeunesse, auxquels il avait tour à tour demandé et prêté l'appui que se donnent les cœurs unis en Jésus-Christ, — à cette grande amitié du P. Lacordaire, qui, à l'heure terrible de l'effervescence des passions, était venue, avant qu'il en eût senti le besoin, lui apporter le secours décisif du

génie et de la vertu, — à toutes ces affections illustres qui avaient suivi celle-là comme pour lui faire cortège, et qui étaient entrées pour une noble part dans la joie, dans l'autorité, dans l'honneur de cette jeune vie; — enfin à cette renommée naissante qui pouvait faire présager pour lui la gloire d'être un jour un grand et utile serviteur des âmes, de la patrie et de l'Église.

Oui, j'en suis assuré, toutes les grâces que Dieu lui avait prodiguées ne le trouvèrent pas sans reconnaissance; car ce fut avec un accent pénétrant de foi et d'amour qu'il acheva le cantique sacré, disant, avant d'accepter la sainte Hostie : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*[1].

Lorsqu'il eut reçu le corps du Sauveur, son visage resplendit d'un éclat céleste pendant son action de grâces, qu'il termina en me disant : « *Tu ne saurais croire dans* « *quelles joies intérieures je suis, depuis* « *que tu m'as appris que j'allais mou*- « *rir.* »

[1] Seigneur, j'ai espéré en vous, mon espérance ne sera pas vaine.

J'informai le soir même l'Archevêque de Paris de l'état de notre cher malade. Mgr Darboy en fut vivement ému, et me dit que sa première sortie serait le lendemain pour l'abbé Perreyve. Pour recevoir la visite de son évêque, l'abbé Perreyve voulut, par respect, se revêtir du costume ecclésiastique dans toute sa rigueur. Dès qu'il l'aperçut, sans compter avec sa faiblesse extrême, il se précipita du lit sur lequel il était étendu, à ses genoux, en réclamant sa bénédiction, avant que le prélat pût s'opposer à cet acte de pieuse vénération. Notre ami voulut rester seul avec Mgr Darboy, qui l'entretint longtemps. Ce fut seulement plus tard que j'appris combien il avait été touché et reconnaissant des bontés de Sa Grandeur.

Les jours qui suivirent, il reçut la visite du R. P. Pététot, supérieur de l'Oratoire, qui avait présidé à sa première éducation sacerdotale; du R. P. Gratry, dont il avait été le si fervent disciple; de Mgr l'Évêque de Sura, doyen de la Faculté de théologie, qui, devant nous, lui donna les plus pénétrants témoignages de sa tendre affection.

Pendant le cours de cette dernière maladie, M. le comte de Montalembert, le prince de Broglie, M. Augustin Cochin, Mgr Buquet, M. l'abbé Lagarde, vicaire général, M. le Curé de Saint-Sulpice, le général Zamoyski, M. Auguste Nicolas et cent autres n'avaient cessé de lui prodiguer l'expression la plus vive de leur sympathique intérêt.

L'abbé Perreyve voulut aussi faire ses adieux à quelques-uns de ses vieux amis : il écrivit à un de ses anciens camarades de collège, le priant de venir le voir, mais l'avertissant comme en se jouant, qu'il le trouverait « entre la vie et la mort ».

Il demanda le docteur Charles Ozanam, dont les soins habiles et affectueux l'avaient si souvent depuis quinze ans disputé à la mort, et se recommanda au souvenir de son affection et à ses prières. M. Charles Ozanam, voyant bien que les secours de la science étaient impuissants pour sauver son ami, lui parla, avec la foi si vive de sa famille, de guérisons miraculeuses qui avaient eu lieu, l'année précédente, à la châsse de saint Vincent de Paul, de celle entre autres de la nièce

de M. le général Caminade, et lui conseilla de se faire transporter près des reliques de cet illustre patron du clergé. L'abbé Perreyve accepta cette idée sans enthousiasme, mais avec une pieuse confiance, et me pria d'aller demander les autorisations nécessaires à M. le Supérieur général des Lazaristes, qui me les accorda avec un très cordial empressement. La mort alla plus vite que les supplications que nous devions porter à Dieu, et devança la fin d'une neuvaine que Mgr l'Évêque d'Orléans commença lui-même en célébrant la messe le lundi 19 à l'autel de saint Vincent de Paul.

Un autre vieil ami, le P. Adolphe Perraud, de l'Oratoire, fut aussi réclamé par le pauvre mourant, qui lui dit : « Cher ami, j'ai voulu « te voir pour te faire mes adieux. — Nous « ne cesserons point, n'est-ce pas, de tra « vailler *ensemble* à la cause de Dieu et de « l'Église? — Je devrais être dans un grand « trouble à cause de mes péchés, et néan« moins je me sens dans une paix profonde. « — Avant de me quitter, donne-moi ta bé« nédiction. — Volontiers, lui répondit le

« Père, mais à la condition que tu me don-
« neras la tienne. » Et ces deux prêtres se séparèrent pour ne se revoir que dans l'éternité, se bénissant l'un l'autre et baisant réciproquement leurs mains consacrées par l'onction sacerdotale et par le sang de Jésus-Christ.

Le samedi 17 juin, trois jours après l'Extrême-Onction, l'abbé Perreyve tomba dans un mutisme qui m'inquiéta pour l'état de son âme. Je craignais que l'élan généreux du premier moment ne fût brisé, et que l'amertume d'une mort certaine ne l'envahît malgré lui. Sans doute, dans ces dernières semaines, nous l'avions vu aimer extrêmement le silence et passer des heures entières seul dans sa chambre, en témoignant le désir de ne pas être dérangé. Je me souvenais également d'avoir vu le P. Lacordaire, dans le dernier mois de sa vie, ne permettant que difficilement l'accès de sa cellule et se passionnant en quelque sorte pour le calme, par le désir d'une union plus facile et plus grande avec Dieu. Je pensais que le disciple pouvait bien éprouver le même goût divin que le maître. Cependant je redoutais l'épreuve du trouble,

de la révolte, des angoisses intérieures, et je l'interrogeai. « Non, me dit-il, Dieu me fait « la grâce de me maintenir dans le même « état de résignation absolue à sa volonté. « J'ai bien eu quelque déception et quelque « tristesse à ne pas mourir après que tu « m'as eu averti, et de temps en temps j'ai la « crainte de perdre la patience si cet état de « langueur se prolonge beaucoup; mais au « fond je m'abandonne complètement. — « C'est maintenant que je bénis Dieu de « m'avoir fait une religion simple qui va di« rectement à Jésus-Christ et qui se résume « en ce seul mot de son agonie : *Fiat*. — « D'ailleurs, quand mon cœur devient « un peu aride, je repasse en mon esprit « les grandes idées platoniciennes sur la « Beauté éternelle, et ainsi la philosophie « me soutient à son tour et me ramène à la « piété. »

Le dimanche 18 juin, jour où l'on célébrait la solennité de la Fête-Dieu, et qu'il passait ordinairement tout entier à Saint-Sulpice, j'allai le voir dans l'après-midi. Il était levé, dans son fauteuil, mais extrêmement faible;

il ne tarda pas à vouloir s'étendre sur son lit, et ainsi installé, il me demanda de lui lire un passage de la sainte Écriture, que pendant son séjour à Rome il aimait à méditer souvent au pied de la croix du Colisée. C'était le VIIIe chapitre de l'Épître aux Romains. Peu de temps auparavant, sans formuler autrement sa peine, il m'avait révélé quelque tourment intérieur en priant ainsi devant moi : *Domine, adauge nobis fidem.* Sans doute, c'était pour apaiser cette anxiété d'âme qu'il voulut entendre de la bouche de saint Paul les espérances immortelles de ceux qui ont donné leur foi à Jésus-Christ.

Je transcris ici une grande partie de ce chapitre : en le lisant après nous, chacun soupçonnera facilement quels sentiments les paroles sacrées devaient éveiller dans l'âme de ces deux amis, dont l'un attendait la mort et dont l'autre parlait de l'éternité.

| | |
|---|---|
| 1. Nihil ergo nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant. | 1. *Il n'y a pas de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ*, qui ne marchent pas en suivant les inclinations de la chair. |
| 2. Lex enim spiritus vitæ | 2. Parce que la loi de l'es- |

prit de vie qui est en Jésus-Christ délivre de la loi du péché et de la mort.

. . . . . . . . . . .

5. Ceux qui sont charnels goûtent les choses de la chair, mais ceux qui sont spirituels goûtent les choses de l'esprit.

6. Or, cet amour des choses de la chair est la mort, au lieu que l'amour des choses de l'esprit est la vie et la paix.

7. Car cet amour des choses de la chair est ennemi de Dieu, parce qu'il n'est pas soumis à la loi de Dieu et ne peut l'être.

8. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu.

9. Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit, si toutefois l'esprit de Dieu habite en vous; car si quelqu'un n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, il n'est point à Jésus-Christ.

10. Mais si Jésus-Christ est en vous, quoique votre corps soit mortel à cause du péché, votre esprit est vivant à cause de la justice.

11. Et si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, habite en vous, *celui qui a ressuscité*

in Christo Jesu liberavit me a lege peccati et mortis.

. . . . . . . . . . . .

5. Qui enim secundum carnem sunt : quæ carnis sunt, sapiunt; qui vero secundum spiritum sunt; quæ sunt spiritus sentiunt.

6. Nam prudentia carnis, mors est : prudentia autem spiritus, vita et pax.

7. Quoniam sapientia carnis inimica est Deo : legi enim Dei non est subjecta : nec enim potest.

8. Qui autem in carne sunt, Deo placere non possunt.

9. Vos autem in carne non estis, sed in spiritu : si tamen spiritus Dei habitat in vobis. Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus.

10. Si autem Christus in vobis est : corpus quidem mortuum est propter peccatum, spiritus vero vivit propter justificationem.

11. Quod si spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis, habitat in vobis; qui suscitavit Jesum Christum

a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem spiritum ejus in vobis.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

18. Existimo enim, quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.

19. Nam expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat.

. . . . . . . . . . . . . .

22. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc.

23. Non solum autem illa, sed et nos primitias Spiritus habentes, et ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

28. Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, iis qui secundum propositum vocati sunt sancti.

30. Quos autem prædestinavit, hos et vocavit : et

*Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels* par son esprit qui habite en vous.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

18. *Je suis persuadé que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour decouverte en nous.*

19. Car toutes les créatures attendent la manifestation glorieuse des enfants de Dieu.

. . . . . . . . . . . . . .

22. Nous savons qu'elles gémissent dans cette attente et sont comme dans le travail de l'enfantement.

23. Et non seulement elles, mais nous encore qui possédons les prémices du Saint-Esprit, *nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'adoption divine et la rédemption de nos corps.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

28. Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu et qu'il a appelés par son décret pour être saints.

30. *Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; ceux*

*qu'il a appelés, il les a justifiés; ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.*

31. Après cela que pouvons-nous dire? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?

32. Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous; comment avec lui ne nous donnerait-il pas aussi tous biens?

33. Qui accusera les élus de Dieu? puisque Dieu les justifie.

34. Qui les condamnera? ce ne sera pas Jésus-Christ, qui est mort pour nous, qui est ressuscité, qui siège à la droite de Dieu, et qui lui-même, intercède pour nous.

35. *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?* Sera-ce les traverses, les amertumes, la faim, le dénûment, le péril, la persécution, le glaive?

36. (Selon qu'il est écrit : « On nous fait mourir tous les jours à cause de vous, et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. »)

37. Mais *parmi tous ces maux nous demeurons victorieux par la grâce de Celui qui nous a aimés.*

quos vocavit, hos et justificavit; quos autem justificavit, illos et glorificavit.

31. Quid ergo dicemus ad hæc? Si Deus pro nobis quis contra nos?

32. Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum : quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?

33. Quis accusabit adversus electos Dei? Deus qui justificat.

34. Quis est qui condemnet? Christus Jesus, qui mortuus est, imo qui et resurrexit, qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis.

35. Quis ergo nos separabit a charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius?

36. (Sicut scriptum est : Quia propter te mortificamur tota die : æstimati sumus sicut oves occisionis.)

37. Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.

| | |
|---|---|
| 38. Certus sum enim, quia neque mors, neque vita, neque Angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo. | 38. Car je suis assuré que *ni la mort, ni la vie*, ni les Anges ni les principautés, ni les puissances, ni les choses futures, ni la violence. |
| 39. Neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei quæ est in CHRISTO JESU DOMINO NOSTRO. | 39. Ni tout ce qu'il y a au plus haut des cieux ou au plus profond des enfers, ni enfin une créature quelconque *ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est fondé sur* JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR. |

A ce verset : *Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés il les a aussi glorifiés,* je levai les yeux vers mon ami pour voir quelle impression produisaient sur son âme ces paroles qui remuaient profondément la mienne; nos regards se rencontrèrent : ils étaient pleins de larmes; nous nous serrâmes la main en silence et je continuai. Mais chaque phrase nous apportait une nouvelle et plus profonde émotion. Comme entre les disciples d'Emmaüs, Jésus-Christ était entre nous; il parlait et notre cœur brûlait sous le feu de sa parole. Je pou-

vais à peine poursuivre le texte sacré, et lui pleurait doucement en silence. Les derniers mots : *Ni la mort ni la vie... ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu*, portèrent à son comble le trouble de notre cœur; nous éclatâmes en sanglots, et lui, me serrant la main, me dit : *Ah! laisse-moi seul avec Dieu, à demain.* Je m'éloignais avec respect, lorsqu'il s'écria : *Ou plutôt, apporte-moi la communion.* J'allai en toute hâte chercher la sainte Hostie, je la déposai sur ses lèvres, et, sans troubler d'un mot ce grand et solennel silence de nos âmes, je le laissai dans la paix de l'action de grâces, demandant intérieurement à Dieu de le prendre avec lui cette nuit même.

Mon ami n'avait pas assez souffert, ma prière ne fut pas exaucée.

Les jours suivants se passèrent dans l'attente de la mort. Il disait au P. Charles Perraud : « Je vois maintenant combien il m'est « utile de m'être accoutumé à penser souvent « à la mort comme à une chose douce et dé« sirable. » Et une autre fois : « Je n'ai jamais « éprouvé de si grand dépit que de voir tous

« ces jours-ci que je ne pouvais mourir. » Sa maigreur extrême lui causait une souffrance perpétuelle, ses quintes de toux étaient une véritable torture qui semblait devoir briser sa poitrine; il ne se plaignait pas plus qu'il ne l'avait fait jusque-là, et disait encore au P. Charles Perraud : « Je me représente la « volonté de Dieu sous cette image; c'est une « citadelle sur une roche très élevée; je m'y « réfugie, je m'y renferme et je dis : je ne « connais plus rien autre chose. » Et encore: « Ah! qu'il fait bon d'être chrétien; je ne « l'avais jamais senti à ce point, tu pourras « prêcher cela toute ta vie. » Vers le milieu de la semaine, un mieux fatal, précurseur assez ordinaire de la mort dans les maladies de poitrine, ranima dans l'esprit de notre malade les illusions de vie qu'il avait si volontiers et si facilement abandonnées naguère; il me les exprima ainsi : « C'est dom« mage! je m'étais habitué à la pensée de la « mort, je vivais avec elle, et elle me rendait « heureux : maintenant c'est un sacrifice plus « dur à faire; il va falloir accepter une triste « et misérable vie : quel être chétif et inutile

« je vais être pendant longtemps! Ce sera
« l'affaire de deux ans au moins pour revenir
« de cette profonde ruine. Ah! j'aimais mieux
« la mort... La vie cependant me sourit par
« un côté : je la mènerais meilleure; je serais
« plus prêtre, je tâcherais de faire plus de
« bien, et surtout de le faire mieux... Enfin,
« que la volonté de Dieu soit faite dans la vie
« comme dans la mort! »

Ces illusions qui provoquaient de si nobles sentiments ne purent pas durer. La maladie reprit son cours et les forces déclinèrent plus rapidement que jamais. Le dimanche soir, la religieuse qui le gardait m'avertit qu'elle le trouvait beaucoup plus mal et qu'elle avait des inquiétudes pour la nuit : je résolus de ne plus le quitter d'un instant. J'allai vers lui; il m'accueillit avec un sourire mélancolique, me disant : « Je suis bien
« faible, cependant, par certains côtés il y a
« du mieux; j'ai senti aujourd'hui mes nerfs,
« ce que je n'avais pas éprouvé depuis trois
« mois; je voudrais bien avoir une bonne
« nuit. » Je le quittai en l'embrassant et en le bénissant, sans lui dire, pour ne pas l'in-

quiéter inutilement, que j'allais rester dans une pièce voisine. La nuit fut mauvaise et agitée; aussi le lendemain matin la faiblesse était-elle extrême, et la Sœur me chargea de prévenir sa famille que peut-être il ne passerait pas la journée. Elle ne se trompait pas. C'était le lundi 25 juin. J'allai dire la messe pour lui à l'église la plus proche, craignant tout. A mon retour, j'entrai près de lui. Sans doute je n'étais pas maître de mon émotion, car il s'en rendit compte, et me fixant d'un air résolu, il me dit : « Y a-t-il du nouveau? je « veux savoir la vérité. » — « Non, repris-je, « rien de très extraordinaire, mais je te trouve « changé depuis hier soir, je suis inquiet. » — « En effet, je me sens beaucoup plus « faible; sans doute, dans mon état, l'épuise- « ment est naturel, après une nuit sans som- « meil; mais cependant j'éprouve des sensa- « tions étranges, comme une dislocation « sourde au fond de l'être; eh bien! je vais « prendre un peu de repos, adieu! » — « Soit, « lui dis-je, mais je ne m'éloignerai pas, je « resterai près de ton lit ou dans la pièce « voisine. » — « Pourquoi cela? je suis donc

« beaucoup plus mal? » — « Peut-être; je ne « veux pas te quitter: tu peux avoir besoin de « moi, désirer te confesser ou communier; « d'ailleurs la Sœur m'a recommandé de res« ter jusqu'à son retour. » — « Ah! je com« prends, merci; alors ce sera pour aujour« d'hui; eh bien! il faut me préparer à la « grande lutte, et aller me chercher tout de « suite le saint Viatique. » Je le confessai une dernière fois en lui appliquant l'indulgence plénière à l'aticle de la mort, ce qui était lui dire le dernier mot de sa situation. Il reçut ensuite la sainte communion avec une grande ferveur et une grande paix, demandant, comme il le faisait toujours, à rester quelque temps avec Dieu seul.

Dans la matinée, il réclama le P. Charles, s'entretint intimement et tendrement avec lui; mais la vie baissait d'une manière sensible et avec rapidité, sans secousses ni crises : il éprouvait cependant une souffrance générale qui le faisait gémir et dire quelquefois : « Que je souffre! » et immédiatement après : « Mais à la volonté de Dieu. » Lorsque son médecin vint, il lui dit : « Au point où nous en sommes

« je n'ai plus à vous demander qu'un peu de
« soulagement, car il y a des instants où vrai-
« ment je souffre trop, et j'ai peur de perdre la
« patience. » Dans l'après-midi, il réclama de
moi, comme il l'avait fait à plusieurs reprises
de la religieuse et du P. Charles, mais avec
plus d'instances que jamais, la vérité sur son
état. Je ne crus pas devoir résister à une vo-
lonté exprimée avec tant de persistance et de
force d'esprit, ni priver cette belle âme du
grand bonheur de voir venir la mort, de saluer
chacun de ses pas, trop lents à son gré, et de
se remettre entre les mains de Dieu dans la
plénitude de sa volonté et de son amour; je
lui avouai qu'il ne fallait pas compter sur la
nuit, peut-être même pas sur la journée. Il me
remercia avec la tendresse la plus vive, puis
il désira être seul. Nous le veillâmes de loin.
Il ne tarda pas à faire demander son bon père,
si éprouvé par des infirmités qui en affligeant
son corps, laissent son cœur dans toute son
ardeur, et son intelligence dans toute sa lu-
mière; en le voyant entrer dans sa chambre,
notre cher mourant lui dit : *Il faut avoir du
courage, l'amour c'est la force, et puis, vois-*

*tu. Dieu par-dessus tout; c'est lui qui soutient dans les grandes angoisses : je le sens plus que jamais à cette heure.* Son père, sa mère et sa sœur s'étant agenouillés auprès de son lit, il les bénit au nom de Jésus-Christ, dont il était le prêtre. Plus tard il dit à la religieuse qui l'avait entouré de ses soins : « Merci, mille « fois merci, ma Sœur, donnez-moi le crucifix, « non pas le mien, mais le vôtre, celui qui a « déjà reposé tant de fois sur les lèvres des « mourants. » Puis il le baisa affectueusement en disant *Amen.* — Il fit venir ensuite les domestiques, les remercia de leurs services, se recommanda à leurs prières et les bénit. — M. le docteur Gouraud étant survenu, il lui exprima toute sa gratitude pour les efforts que, dans ces derniers jours, avec un dévouement d'ami, il avait tentés pour le sauver; il ajouta même doucement et affectueusement qu'il était *inutile* qu'il se dérangeât de nouveau! — Comme sa mère était près de son lit, il lui dit : « Si je meurs demain, ce sera « l'anniversaire de ma première communion. « — Cher enfant, répondit-elle en pleurant, « j'étais bien heureuse ce jour-là, et toi aussi.

« — Eh bien! reprit-il, il faudra encore être « heureuse demain. » — Enfin il retint sa sœur à son chevet, lui indiqua quelques modifications à faire au tombeau de famille et lui dicta d'une voix encore nette et assurée son épitaphe : *Satiabor cum apparuerit gloria tua*[1]. C'était son âme tout entière qui passait dans ce cri de foi, d'espérance et d'amour.

A partir de ce moment, ce fut vraiment l'agonie, douce et paisible; mais l'agonie, la lutte suprême de la vie contre la mort. Les mains de notre ami étaient glacées; le pouls s'affaiblissait et devenait presque insaisissable; l'oppression augmentait. Le corps annonçait sa ruine, mais l'âme était encore dans la pleine possession de ses facultés; elle se tenait unie à Dieu, car de temps en temps le malade approchait lui-même de ses lèvres le crucifix qu'il tenait à la main et disait : *Seigneur, ayez pitié de moi. — Jésus, prenez-moi bientôt, — Jésus, bientôt;* et lorsque sa poitrine haletante ne lui fournissait plus même

[1] Seigneur, je serai rassasié lorsque vous m'aurez manifesté votre gloire. *Ps* XVI, 15.

assez de souffle pour ces courtes prières, il murmurait tendrement le seul mot *Jésus*.

Vers sept heures, le pauvre mourant fit un soudain effort pour se lever à demi sur son lit. Son visage était blême et baigné de sueur, ses lèvres décolorées, mais son regard ranimé devint étincelant et se fixa avec la plus vive expression de terreur sur un ennemi invisible et présent; puis il cria fortement par deux fois : *J'ai peur, j'ai peur!* Je me précipitai vers son lit, lui disant : « Non, il ne faut pas « avoir peur de Dieu, il faut t'abandonner « entièrement à sa miséricorde et dire : *In te,* « *Domine, speravi, non confundar in æter-* « *num.* » Il me regarda et me dit : « *Ce n'est* « *pas de Dieu que j'ai peur! Oh non! J'ai peur* « *qu'on ne m'empêche de mourir.* » Je lui fis baiser son crucifix, et il se calma. Je ne tardai pas à me rapprocher de lui et, lui présentant la croix du P. Lacordaire qui ne l'avait pas quitté pendant toute cette journée, je prononçai lentement : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur pour le temps et pour l'éternité. » — *Oh! oui, de tout mon cœur*, répondit-il en imprimant longtemps ses lèvres sur

l'image de notre unique Maître et Seigneur Jésus-Christ.

Ce furent ces dernières paroles, ce fut le dernier acte de foi et d'amour.

Les ombres de la mort voilèrent pour jamais son grand et tendre regard; elles envahirent sa belle et ferme intelligence, et le mouvement de sa poitrine nous avertit seul, pendant quelques minutes, que nous n'avions pas encore sous nos yeux un cadavre. Les PP. Charles et Adolphe Perraud récitaient les prières des agonisants : « *Proficiscere anima christiana;* partez, âme chrétienne, etc. » Il était près de huit heures du soir. Les dernières convulsions arrivèrent; je répétai sur cette âme, présente encore sous les liens de la captivité terrestre, les paroles sacramentelles : *Ego te absolvo à peccatis tuis.* Et bientôt après, ma voix dominant les sanglots de sa famille et de ses amis, murmurait au pied du tribunal de Dieu, pour celui que nous avions si tendrement aimé : *De profundis clamavi ad te, Domine..., quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio. — Seigneur, j'ai crié vers vous, parce que vous êtes la Miséricorde et le Salut.*

Le lendemain, nous trouvâmes dans ses papiers les dernières lignes qu'il ait écrites, dix jours avant sa mort, les voici :

« *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

« *Je meurs dans la foi de l'Église catholi-*
« *que au service de laquelle, dès l'âge de douze*
« *ans, j'ai eu le bonheur de consacrer ma vie.*

« *Je bénis tendrement mes parents et mes*
« *amis.*

« *Je conjure tous ceux qui garderont quelque*
« *souvenir de moi de prier longtemps pour le*
« *salut de mon âme, afin que Dieu, détournant*
« *ses regards de mes péchés, daigne me recevoir*
« *dans le lieu du repos et du bonheur éternel.*

« *J'espère cette grâce par les mérites de*
« *Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen.*

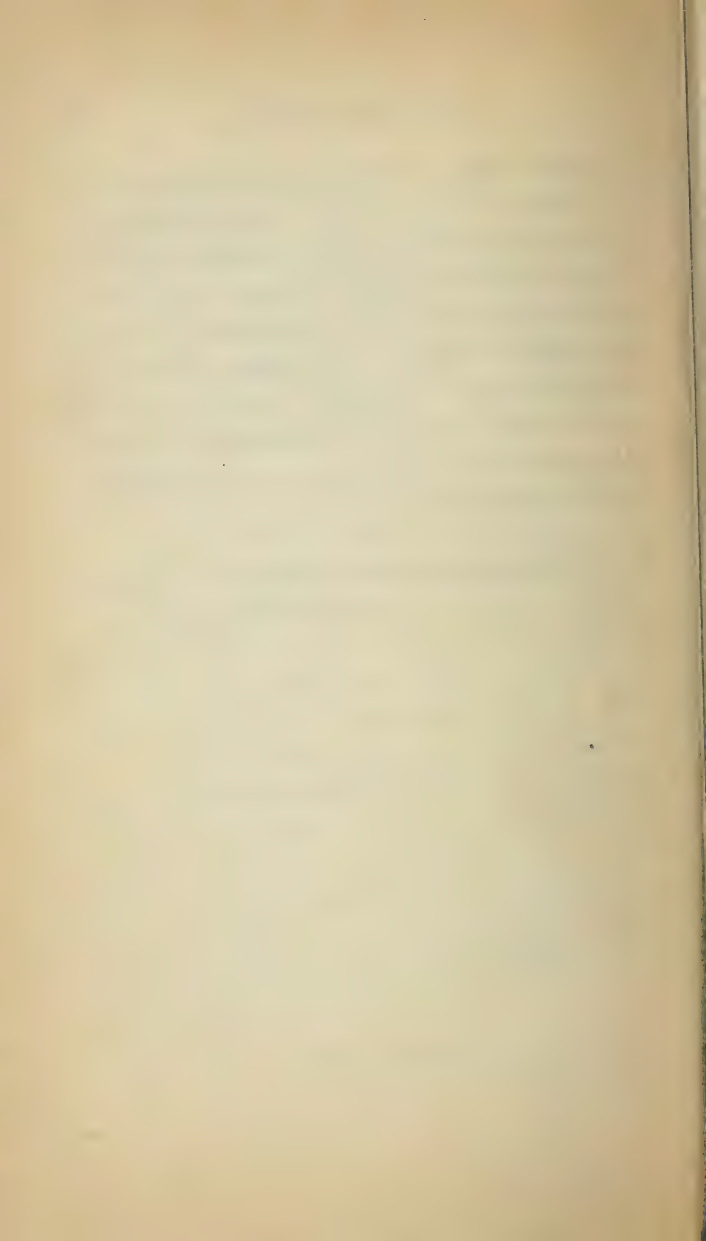
« *Je bénis encore une fois tous ceux qui me*
« *sont chers, mes parents, mes bienfaiteurs,*
« *mes maîtres, mes pères et mes frères dans le*
« *sacerdoce, mes fils spirituels, tant de chers*
« *jeunes gens qui m'ont aimé, toutes les âmes*
« *auxquelles j'ai été uni sur la terre par le*
« *lien d'une même foi et d'un même amour*
« *en Jésus-Christ.*

« PAX VOBIS »

L'abbé Eugène Bernard, auteur de cette touchante notice est mort, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le 18 septembre 1893. Mon frère, Charles Perraud, comme lui l'intime ami d'Henri Perreyve, était mort le 18 janvier 1892. Je demeure seul témoin de la scène solennelle qui se passait au soir du lundi 25 juin 1865, quand nous entourions ensemble Henri Perreyve mourant et attendions son dernier soupir.

✝ Adolphe-Louis-Albert, Cardinal Perraud,
*Évêque d'Autun.*





# TABLE DES MATIÈRES

Pages




PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD



# Mgr BESSON

ÉVÊQUE DE NIMES

**L'Homme-Dieu.** Conférences prêchées à la métropole de Besançon. 13e édit. In-12 de 460 pages. Prix : 4 fr. 50; franco.... 5 »

Cet ouvrage, tout en répondant aux attaques d'une incrédulité se jetant, à bout de voie, dans les impasses du romanesque et de la folie, embrasse la grande et éternelle démonstration de la divinité de Jésus-Christ, telle qu'elle convient à tous les âges et à tous les esprits. Elle résume sous une forme nouvelle et originale les plus beaux arguments des Pères et des grands apologistes, et elle s'adapte aux besoins de notre âge en tournant à son profit les recherches et les erreurs de la philosophie, les découvertes et les objections de la science. On s'étonne de la quantité de faits et d'idées qui sont condensés dans ces quatre cent soixante pages.

**Conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon.** 7 in-8 franco, .. 55
— Le même. 7 in-12.... 35
On vend séparément :
**Homme-Dieu** (l'). in-12. franco .................... 5
**Eglise** (l') œuvre de l'Homme-Dieu. In-12 franco.... 5 »
**Décalogue** (le) ou la loi de l'Homme-Dieu. 2 in-8 franco, .................... 17
— Le même 2 in-12. franco, .................... 10
**Sacrements** (les) ou la grâce de l'Homme-Dieu. 2 in-8. franco ............... 17
— Le même ouv. 2 in-12 franco .................... 10
**Mystères (les) de la vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu.** in-8 franco ..... 8
— Le même. In-12 franco .. 5
**Année (l') d'expiation et de grâce.** (1870-1871). Sermons et Oraisons funèbres. 4e édition 1 in-12 franco,........ 5
**Année (l') des pèlerinages** (1872-1873). Sermons. In-8 franco .................... 8. 50
— Le même ouvrage. 3e éd., 1 in-12 franco, ....... . 5 »
**Sacré-Cœur** (le) **de l'Homme-Dieu,** sermons prêchés à Besançon et à Paray-le-Monial en juin 1873. Franco.. 8 »

**Béatitudes (les) de la vie chrétienne** ou la dévotion chrétienne envers le Sacré-Cœur. In-8 franco, .......... 8 50.
**Œuvres pastorales.** 1re série 1875-1878. 2 in-8, franco 17.
— Le même. 2 in-12 franco, .................... 10.
**Œuvres pastorales.** 2e série 1878-1882 2 in-8 franco .. 17
— Le même. 2 in-12 franco, .................... 10 »
**Œuvres pastorales et oratoires** 3e série, 1883-1887, 2 in-8 franco .................. 17 »
— Le même, 2 in-12. franco .................... 10 »
**Œuvres pastorales et oratoires** 4e série, 1887-1888. 1 in-8 franco, .................. 8. 50.
— Le même. 1 in-12 franco, .................... 5 »
**Panégyriques et oraisons funèbres.** 2 in-8 franco .. 17 »
— Le même ouvrage, 3e éd., 2 in-12 franco.......... 10 »
**Panégyriques, oraisons funèbres, éloges académiques** Nouvelle série In-8 franco, .................. 8. 50
**Panégyriques, oraisons funèbres, éloge académique.** Troisième série. In-8 franco .................... 6 50
— Le même ouvrage. In-12. franco .................... 5 »

## Chanoine BROUSSOLLE

AUMONIER DU LYCÉE MICHELET.

**Dieu, son existence et sa nature.** In-12. 3 fr.; franco.... 3 50
Commentaire des premières pages de nos catéchismes, avec notes, lectures, questionnaires et exercices, et, pour finir, tables analytiques et index bien compris et fort utiles.

**La vie surnaturelle.** In-12. 3 fr.; franco................ 3 50
Le cours de l'abbé Broussolle est le meilleur que nous connaissions; il est méthodique, documenté, plein de charme; il peut servir au jeune homme qui veut savoir sa religion et pouvoir la défendre; il offrira de précieuses ressources aux prêtres chargés du ministère des âmes.

**Théories de la Messe,** avec illustrations, 3 fr.; franco. 3 fr, 50
C'est un livre d'enseignement, un admirable cours d'instruction religieuse sur la sainte messe.

**Morale surnaturelle :** les commandements. In-12, 420 pages. 5 fr. 25; franco.......................................... 6 fr.

**Morceaux choisis des saints Evangiles,** 3 fr.; franco 3 fr. 50
L'auteur a voulu donner une Vie de Jésus-Christ en réunissant un certain nombre de passages de l'Evangile, les plus propres, à son avis, à faire connaître Notre-Seigneur.

**La Religion.** In-12. 3 fr.; franco........................ 3 50

**Les Religions.** In-12. Prix : 3 fr.; franco.................. 3 50
Voici le titre des leçons ! I. L'histoire des religions. — II. La religion egyptienne. — III. Les religions sémitiques. — IV. Le paganisme gréco-romain. — V. Les religions de la Chine. — VI. Les religions de la Perse. — VII. Les religions de l'Inde : le brahmanisme. — VIII. Le bouddhisme. — IX. Le mahométisme. — X. La religion des sauvages et des non-civilisés.

**Préface à la légende dorée.** 3 fr.; franco................ 3 50
Après avoir dit l'histoire de Jacques de Voragine et de son livre, l'auteur établit que la **Légende dorée** est vraiment un livre d'art, un livre de science, un livre de religion.

**Etudes sur la sainte Vierge. De la Conception Immaculée à l'Annonciation Evangélique.** In-8°, 434 pages. 7 fr.; franco 8 50.
Le présent volume est consacré à la Sainte Vierge ; l'auteur y expose l'Immaculée-Conception, la Nativité, la Présentation, l'Annonciation.

**De la Visitation à la Passion.** 2e série des « Essais de théologie artistique sur la sainte Vierge ». In-8 écu, illustré de 120 gravures. 7 fr.; franco.................................. 8 50

**L'Art, la religion et la Renaissance.** In-8°, illustré de 140 gravures. 7 fr. 50; franco.................................. 8 50

**L'Enfant,** d'après les Saints Livres et les Saintes Images. In-12 avec 213 dessins et 19 gravures hors texte. Epuisé.

**La Jeunesse du Pérugin et les Origines de l'Ecole ombrienne.** 1 vol. grand in-8° illustré de 130 gravures. (Ouvrage couronné par l'Académie française) épuisé.

**L'Assomption,** Revue Mariale, illustrée d'Histoire, de Liturgie, d'Art et de Théologie pour promouvoir la dévotion envers la glorieuse Assomption de la Vierge Marie. L'abonnement un an 6 fr. La première année réunie en volume .......... 10 fr.
Chaque livraison se vend pendant l'année 1 franc.

## P. V. DELAPORTE, S. J.

**Le Monastère des Oiseaux,** Les Origines, la Révérende Mère Marie-Sophie (1811-1863), in-8°, cavalier illustré. 7 50; franco 8 50.
Les Origines de ce beau Monastère au nom poétique, la Vie de la fondatrice, jeune orpheline échappée, comme par miracle, à la Prison des Carmes et à l'échafaud; la Vie, réellement féconde et glorieuse, de la Révérende Mère Sophie, première Supérieure des Oiseaux; les méthodes pratiquées, justifiées par une suite constante de succès ou de témoignages : voilà le sujet de cet ouvrage qui est bien, à certains égards, l'histoire de l'éducation catholique des jeunes filles, en France, au XIXe siècle; — histoire pleine d'épisodes de piété, dévouement, de science éducatrice; pleine aussi d'incidents, comme ceux de 1830 ou 1848 ; de conversions fameuses et d'autres merveilles de Dieu.

**Récits et Légendes,** 3 in-12. 13 fr. 50; franco.......... 15 25
Chaque volume se vend séparément franco.............. 5 25
Rien de plus varié que ces recueils de poésies, tour à tour graves, émues, franchement joviales, gracieuses, dramatiques et spirituelles à la française.

**Les Classiques païens et chrétiens.** In-12. 3 fr.; franco.. 3 50

**Merveilleux** (du) **dans la littérature française sous le règne de Louis XIV,** in-18. 11 fr. 25; franco...................... 12 50
Après une étude préliminaire pleine de faits, sur la croyance au *merveilleux* dans la société française, au temps de Louis XIV, le P. V. Delaporte passe en revue les différents genres de Merveilleux mis en œuvre à cette même époque : *Merveilleux des fées, Merveilleux des Génies élémentaires, Merveilleux mixte, Merveilleux païen et burlesque* ; enfin le *Merveilleux chrétien* et tous les points qui s'y rattachent. Il expose ensuite les *Théories* et raconte les *Querelles* suscitées entre les lettres et les savants par l'emploi du *Merveilleux chrétien et païen.*

**Historia** (de) **Galliæ** publica, privata, litteraria, regnante Ludovico XIV, latinis versibus a Jesuitis Gallis scripta. Thesim facultati litterarum Parisiensi proponebat, in-8. 7 50; franco 9

**Le Baptistère de la France,** drame en vers. 1 50; franco 1 65.

**Loc'h Maria,** drame en vers. 2 fr. 25; franco.......... 2 50

**La Revanche de Jeanne d'Arc,** drame historique en vers 2 fr. 25; franco.................................... 2 50

**Genovefa** ou **Sainte Genevière,** drame-mystère, en vers. Prix 1 fr. 50; franco.......................................... 1 75

**Une Page d'Histoire de France,** drame en vers. 1 fr. 50 franco ................................................ 1 65

**Patria,** drame biblique en vers. 1 50; franco.............. 1 75

**Pour l'Honneur,** drame biblique en vers. 1 50; franco.. 1 65

**Les Trente sous de saint Vincent de Paul,** idylle dramatique enfantine, en vers. 1 50; franco............................ 1 65

**Tolbiac.** 2 fr. 25; franco.................................. 2 50

## Abbé FEIGE

SUPÉRIEUR DES MISSIONNAIRES DE MEAUX

**Ange et Apôtre — La Piété, le Zèle.** 3e édition. In-12. Prix : 7 francs; franco ........................................ 7 75

Ange et apôtre: ange par la piété, apôtre par le zèle, en d'autres termes, aimer Dieu, le faire aimer, c'est à cette œuvre, grande entre toutes, que nous invite l'auteur de ce très excellent ouvrage. S'appuyant fortement sur la piété solide autant qu'aimable de Saint François de Sales, il met en lumière les motifs qui doivent éveiller en tout cœur généreux le désir de l'apostolat ; et, comme en pareil labeur, le succès dépend de la valeur de l'apôtre, l'auteur insiste avec raison, sur la nécessité de se rendre soi-même meilleur, afin d'être plus utile à la cause de Dieu.

Cette doctrine est exposée dans un style limpide, simple, d'où cependant n'est exclu ni le charme de l'image, ni la grâce des comparaisons. Que d'excellentes pages à méditer? Que de conseils d'expérience à recueillir ! Qu'on lise et qu'on fasse lire ce livre, et forcément chaque lecteur voudra ensuite prendre comme devise les deux mots : Ange et Apôtre, car il y verra l'abrégé sublime des plus hauts enseignements de l'Evangile.

### MÉDITATIONS POUR JEUNES PERSONNES

**Le Salut,** 7e édit. In-18. — **La Piété,** 10e édit. In-18. — **L'Humilité** 8e édit. In-18. — **L'Amour de Dieu,** 8e édit. In-18. — **L'Amour du Prochain,** 8e édit. In-18. — **Le Devoir,** 8e édit. In-18. — **Le Zèle,** 8e édit. In-18. — **La Pénitence,** 8e édit. In-18. — **La Belle Vertu,** 8e edit. In-18. — **La Bonté,** 8e édit. In-18. — **La Force,** 7e édit. In-18. — **Nos Modèles,** 6e édit. In-18.............. 1 50

Chaque volume, composé de trente méditations se vend séparément franco par la poste.............................. 1 80

### AUX AMES PIEUSES

**Le Saint-Esprit.** 1 vol. In-18. — **Le Sacré-Cœur de Jésus.** 1 vol. In-18. — **La Sainte Vierge.** 1 vol. In-18. — **Saint Joseph.** 1 vol. In-18. — **L'Ange Gardien.** 1 vol. In-18. — **Les Ames du Purgatoire.** 1 vol. In-18.............................. 1 50

Chaque volume, composé de trente méditations se vend séparément franco par la poste.............................. 1 80

**Sanctifions le moment présent.** In-18 de près de 300 pages. 3 francs; franco ........................................ 3 30

Saint François de Sales a dit : « Songeons seulement à bien faire aujourd'hui. Quand le jour de demain sera arrivé, il s'appellera encore aujourd'hui et alors nous y songerons. » L'ouvrage *Sanctifions le Moment présent,* que M. le chanoine Feige, supérieur des Missionnaires diocésains de Meaux, directeur général de l'Œuvre de Marie-Immaculée, vient d'ajouter à sa pieuse et si précieuse collection, n'est que le commentaire de ces belles paroles.

## Mgr GAUTHEY

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

**Le Sacré-Cœur de Jésus.** Allocutions des premiers vendredis. In-12. 5 fr. 25 ; franco.................................... 6 fr.

Cet ouvrage est sous une forme oratoire, un précieux traité de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Ces instructions données chaque premier vendredi du mois, dans la cathédrale de Besançon, pour le plus grand profit des nombreux fidèles qui s'y pressaient, contribueront puissamment à développer le culte du Sacré-Cœur.

**Les paroles de guerre.** In-12. 5 fr. 25; franco.......... 6 fr.

Ce recueil représente l'apostolat d'un évêque français pendant la guerre. Rien d'apprêté. Tout y est vivant et pris sur le fait.

**Cardinal PERRAUD : Mes relations personnelles avec les deux derniers papes Pie IX et Léon XIII.** Souvenirs édités par Mgr Gauthey, archevêque de Besançon. In-12. 5 25; franco.... 6 fr.

Livre d'une lecture captivante où apparaît la belle âme du cardinal Perraud, son amour pour l'Eglise, son attachement à la Papauté, son obéissance filiale aux Souverains Pontifes pendant son épiscopat de trente-deux années.

## R. P. F.-W. FABER

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, SUPÉRIEUR DE L'ORATOIRE DE LONDRES

**Bethléem, ou le Mystère de la sainte Enfance.** 7° éd. 2 In-12. Prix : 9 fr.; franco........................................ 10 50

Dans le chapitre premier l'auteur considère la génération éternelle du Verbe, cause et modèle de toute la création; dans le chapitre deuxième, il considère la vie du Verbe dans le sein immaculé de Marie. Le reste de l'ouvrage est consacré à méditer le mystère ineffable de la naissance du Sauveur à Bethléem et les douze premières années de sa vie passée en Judée et en Egypte. Jamais peut-être plus vives et plus douces lumières n'ont éclairé cet adorable mystère d'un Dieu fait homme, s'abaissant jusqu'à sa créature pour la régénérer, la sauver et la faire participer à sa vie glorieuse.

DU MÊME AUTEUR :

**Le Précieux Sang,** ou le Prix de notre Salut. 9° édit. 5 fr. 25; franco.......... 6 fr.

**Conférences spirituelles,** 5° édit. In-12. 25; franco. 6 fr.

**La Bonté** (extrait des **Conférences**). In-1 Franco.... 1 25

**Le Pied de la Croix,** ou les Douleurs de Marie, 7° édition In-12 5. 25 franco...... 6 »

**Le Saint-Sacrement,** ou les œuvres et les voies de Dieu. 9° éd. 2 in-12. fr.; franco 10 50

**Tout pour Jésus,** ou les voies faciles de l'amour divin. 15° édit. In-12. 5 fr.; franco. 6 »

**Le Purgatoire** (extrait de **Tout pour Jésus**). In-12. 0 75; franco .................. 1. fr

**Progrès de l'Ame dans la Vie spirituelle,** 7° édit. In-12. 5 fr. 25.; franco ...... 6 fr

**Le Créateur et la Créature,** ou les merveilles de l'amour divin. 17° édit. In-12. 5 fr. 25; franco ................ 6 fr.

## Abbé GRIMAUD

*Défendons-nous !* 2e édition. In-12. Prix : 3 fr.; franco .... 3 50

Charmant volume d'histoires vécues, racontées dans un style si captivant qu'on le lit plus vite qu'on ne voudrait. Le livre est divisé en neuf parties : *Défendons-nous contre l'Impiété — contre l'École Laïque — contre la Mauvaise Presse — contre la Déchristianisation de la Famille — contre l'Apathie Sociale — contre les Préjugés — contre les Entraînements du Jour — contre le Socialisme — contre la Désertion des Campagnes.* Dans chacune de ces parties, quatre ou cinq récits lancent contre l'erreur, sous des formes variées, le feu convergent de leurs arguments. Ces arguments prennent une puissance extraordinaire dans ce fait qu'ils sont une *leçon de choses.*

(*Ami du Clergé.*)

*Sauvons nos âmes !* In-12 de 278 pages : 3 fr.; franco .... 3 50

Voici un volume de belle et bonne apologétique, et, ce qui n'est pas pour en diminuer le prix, un de ces ouvrages, plutôt rares, que l'on dévore, une fois qu'on les a commencés, tant l'intérêt y est agréablement soutenu, et les situations variées. C'est, en effet, une jolie galerie de petites scènes et tableautins gentiment brossés, à la manière de « Pierre l'Ermite » dans *La Croix* ou de l'abbé Duplessy dans *la Réponse*.

Tantôt avec une fine pointe d'ironie, jamais méchante cependant, tantôt en des scènes émouvantes jusqu'aux larmes, l'auteur nous y apprend sagement, et, à nos contemporains, comment nous pouvons sauver nos âmes en *croyant*, en *nous instruisant*, en *fréquentant les sacrements*, en *foulant aux pieds le respect humain*, en *priant*, en *pensant à l'Éternité*, en *obéissant à l'Église*, et en multipliant *les bonnes œuvres*.

*Futurs Époux.* In-12. 5 fr.; franco .......................... 5 50

Le but de cet ouvrage adressé « aux grands jeunes gens » est de prémunir ceux-ci contre les périls de « l'âge des tempêtes » et de leur faire chrétiennement envisager et accepter les graves devoirs de la vie conjugale. L'auteur traite la question délicate dont il s'occupe avec une doctrine très sûre, une grande élévation de pensée, un tact parfait. Par dessus tous les conseils qu'il donne, fruits d'une longue et décisive expérience, seront le salut des jeunes lecteurs que son noble et persuasif langage aura convaincus.

Tous les chapitres sont des tableaux vécus, et tracés de main de maître. On est captivé en les lisant par la séduction du style. Nous signalerons surtout comme d'un intérêt encore supérieur les chapitres suivants : *La Notion de la Liberté — La Formation à la Pureté. — Les Ennemis extérieurs. — La Notion de l'Amour. — L'Instruction du Mariage. — Le Choix de la Fiancée.*

On ne saurait trop recommander ce livre aux parents et éducateurs chrétiens et surtout à tous nos grands jeunes gens.

## R. P. Ed. HUGON, O. P.

MAITRE EN THÉOLOGIE, PROFESSEUR DE DOGME AU COLLÈGE PONTIFICAL ANGÉLIQUE DE ROME

**La Causalité instrumentale en théologie,** 3 fr ; franco.... 3 50

Sept chapitres divisent cet ouvrage ; 1° Théorie thomiste de l'instrument ; 2° la causalité instrumentale dans l'inspiration scripturaire ; 3° Causalité instrumentale de l'humanité sainte de Jésus ; 4° Causalité instrumentale des sacrements ; 5° Causalité instrumentale dans les miracles ; 6° Causalité instrumentale de la Très Sainte Vierge ; 7° Conclusion.

**Réponses Théologiques à quelques questions d'actualité** : La Notion de Hiérarchie dans l'Eglise de Jésus-Christ. — Analyse de l'Acte de Foi. — Foi et Révélation. — Les Concepts Dogmatiques. — L'Etat des âmes séparées, 3 fr.; franco 3 50

Qu'on lise ces pages de psychologie thomiste, éclairées des meilleurs exemples de l'histoire des dogmes : c'est la réponse nette et catholique à la question : Qu'est-ce qu'un dogme ? et en quoi consiste le progrès et l'évolution du dogme ? L'étude sur les âmes séparées est neuve, féconde en aperçus originaux.

**Hors de l'Eglise point de Salut.** 2° édit. 5 fr. 25 ; franco.. 6 »

Le livre du P. Hugon est un service de premier ordre rendu à la diffusion de la doctrine chrétienne. Il n'est pas un catéchumène qui ne trouve à faire son profit des pages si lumineuses, si vigoureuses, si pleines de grandes, belles et pratiques choses. »

**Le Mystère de la Très Sainte Trinité.** 2° édit franco.... 5 50

Etude de vulgarisation théologique concernant ce mystère. Quatre parties : I. L'existence du mystère de la Sainte Trinité. II. Les rapports des personnes divines entre elles. III. Leurs rapports en dehors. IV. L'explication du mystère.

**Le Mystère de l'Incarnation.** 2° édition. In-12, 5 fr ; franco 5 50

A lire non pas seulement par nos confrères, mais par tous laïques désireux de donner à leur piété une nourriture saine. Livre à mettre également sur les rayons des bibliothèques de nos cercles d'études.

**Le Mystère de la Rédemption.** In-12. 2° édit. 5 fr.; franco 5 50

Ce mystère fondamental de notre foi, est-il suffisamment connu des fidèles? Soupçonnent-ils ce qu'il a fallu d'amour et de souffrance à Jésus-Christ pour racheter le genre humain? On n'avait pas en notre langue un ouvrage qui mît ces hautes vérités à la portée des fidèles et qui fût cependant l'exposé complet et vraiment théologique du dogme.

**La Sainte Eucharistie,** 2° édit. In-12, 5 fr ; franco...... 5 50

A ses précédents ouvrages sur la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'auteur ajoute ce nouveau traité, avec la même compétence, la même sûreté de doctrine ; à la fois didactique et affective, sa belle étude trouvera le même accueil empressé que ses devancières.

**Les Dominicaines de Pellevoisin.** In-12. Prix............ 1 5

## Abbé MORICE

DOCTEUR ÈS LETTRE
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

**Jeunesse et Pureté.** Quinze conférences pour Retraites et Œuvres diverses de jeunes gens. In-12 de xii-240 pages, 3 fr.; franco ........................................................ 3 50

La pureté est source de lumière, source de piété, source de force, source de joie. Viennent ensuite la résistance aux tentations, la peur du péché, l'efficacité de la confession, le pain qui fait les forts, l'amour de Jésus et la pureté, le culte de la Vierge et la pureté, etc.

**Jeunesse et Idéal,** 2° édit. 1922, In-12 de X-202 pages. Prix : 3 fr.; franco ........................................................ 3 50

Quatorze instructions dans ce recueil : l'humilité, fondement de la vie meilleure ; les deux vies ; la puissance de l'idée ; l'ascension sans fin ; la peur du sacrifice ; la confiance ; l'enthousiasme ; l'esprit pratique ; Jésus notre idéal ; la présence de Jésus : l'action de Jésus ; le culte des saints ; la Vierge Marie, idéal de pureté et de bonté ; la vie heureuse.

**La Femme chrétienne et la Souffrance.** 2° édition, in-12. Prix : 5 fr.; franco........................................................ 5 50

Quinze conférences sur ce sujet pour une retraite de dames : les croix de la femme, le mystère de la souffrance, les fruits de la souffrance, les trois croix du Calvaire, le crucifix consolateur, le délaissement de Jésus, l'inquiétude, la pitié, la Consolatrice des affligés, les souffrances des Saints, la douceur de prier, l'Eucharistie consolatrice, l'espoir du ciel, les consolations du travail, le bonheur de vivre.

C'est dans l'Evangile, source de résignations et de consolations vraies, efficaces et durables, que M. l'abbé H. Morice va puiser les conseils, les encouragements pour les âmes affligées. Il a su les présenter de façon simple, touchante, mais point banale.

**Retraite d'Enfants.** (Retraite préparatoire à la communion solennelle. — Allocutions sur divers sujets). Deuxième édit. In-12, XXXII-324 pp. 1921 Prix : 5 fr,; franco .......... 5 50

Recueil d'instructions sur la mort, le péché, la tentation, le scandale, la force chrétienne, la bonté, la sauvegarde de l'innocence, la nourriture de nos âmes, la rénovation des promesses, baptismales, la consécration à la Sainte Vierge, l'obéissance, la jalousie, les mauvaises lectures, la façon de suivre la messe, etc... Ces allocutions n'ont pas la forme oratoire des grands sermonnaires, trop au-dessus de l'intelligence des enfants. Elles sont familières comme une causerie et entremêlées d'historiettes, de dialogues, de traits historiques.

**La Poésie de Sully-Prud'homme.** In-8°. Franco.......... 11 50
*(Ouvrage couronné par l'Académie française.).*

**L'Esthétique de Sully-Prud'homme.**

**Catholiques, défendons notre foi.** In-12. Prix : 2 fr. 50 ; franco ........................................................ 3 »

## P. de PONTLEVOY

**Vie du P. Xavier de Ravignan** (1860). 17e édition. 2 in-12. Prix : 11 fr. 25; franco............................. 12 75

C'est la vie intime, et elle est fort édifiante, en même temps qu'intéressante. Lire spécialement dans le tome 1er, les chapitres : I. La famille et le collège. — II. La milice et la magistrature. — III. La solitude d'Issy. — IX. Conférences de Notre-Dame. — XI et XII. La persécution. — Dans le tome **II**, les chapitres : XXIII. L'Apôtre des grands et des pauvres. — XXVII. Physionomie du Père de Ravignan.

**Entretiens spirituels,** suivis d'un choix de ses pensées et de quelques passages de sa correspondance. 2 in-12 9fr. franco, .............. 10. 50.

**Retraite sur le Courage** 3 fr franco, ................ 3. 35.

**Souvenir des conférences du R P. de Ravignan.** 3 75. franco, ................ 4. 25.

**Dernière Retraite prêchée aux Religieuses Carmélites du monastère de la rue de Messine.** 5e édit. in-12 3. 75 franco ...................... 4. 25

**Souvenirs d'Instructions et de Retraites.** In-18 1 50. franco, ..................... 1 70

**La source du Bonheur. De la divine Providence ;** suivie de quelques pensées du R. P. de Ravignan. In-32. 1 fr. 25; franco .................. 1 50

**Pieux Souvenirs. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.** Prix : 0 fr. 25; 150/100, franco gare.... 28 »

**Pieux souvenirs. Quelques pensées du R. P. de Ravignan sur les temps de souffrances et de maladie.** Prix : 0 fr. 25; 150/100 franco gare...... 28 »

**Pensées choisies du P. de Ravignan,** extraites de ses œuvres, par le P. Ch. Renard. 1 fr. 50; franco.......... 1 70

---

**R. P. de GABRIAC. Vie du R. P. de Ponlevoy,** S. J., avec un choix d'opuscules et des lettres.

I. **Vie du R. P. Armand de Ponlevoy.** 3e édit. In-12. 6 fr.; franco .................................................... 7 fr.

II. **Opuscules ascétiques.** 4e édit. In-12. 6 fr.; franco.... 7 fr.

III. **Opuscules et lettres.** 5e édit. In-12. 6 fr.; franco.... 7 fr.

Les trois volumes pris ensemble franco................ 21 fr.

Le P. de Ponlevoy, disciple, ami, supérieur et historien du P. de Ravignan, fut le continuateur de son œuvre ascétique et de son influence. La vie de ce saint religieux a été écrite par le P. de Gabriac. L'auteur y a joint des opuscules et des lettres où se trouvent rendues en style original et brillant, les maximes et les leçons les plus pures de saint Ignace. Cet ouvrage est d'un grand secours pour les prédicateurs, les religieux et les personnes du monde. Les opuscules ascétiques peuvent servir de livre de méditations pour tous; les lettres de conseils de dévotion pour les jeunes gens, les dames, les enfants de Marie.

Cette cinquième édition est, grâce à de nouveaux documents deux fois plus considérable que la précédente. On y trouvera de nouvelles méditations, de nouveaux canevas de retraites, des sermons pour des jeunes gens, une suite de lettrs nouvelles fort utiles.

## Abbé PERREYVE

**Entretiens sur l'Eglise catholique,** 4° édition. 2 in-12. **Prix** 12 francs : franco ........................................ **13 50**
Les attaques acharnées dirigées contre l'Eglise par la mauvaise presse et la facilité déplorable avec laquelle beaucoup d'ignorants les accueillent : tout concourt à rendre plus utile que jamais la lecture d'un livre fait de science, de probité, de connaissance approfondie des maladies intellectuelles et morales du temps présent, et aussi de compatissante charité pour les erreurs des hommes et de l'immense désir de les amener à la connaissance et à l'amour de la vérité.

DU MÊME AUTEUR :

**Biographies et Panégyriques,** nouvelle édit. In-12. **Prix** : 5 25; franco ........................................ 6 fr.

**Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens,** recueillies et publiées par l'abbé H. Perreyve, augmentées de lettres inédites et des approbations de NN. SS. les archevêques et évêques. 13° édit. In-12. 4 fr.; franco........................................ 4 75

**Lettres de Henri Perreyve à un ami d'enfance** (1847-1865). 8e édit. In-12. 5 fr.; franco........................................ 5 75

**Lettres de l'Abbé Henri Perreyve** (1850-1865). 7° édit. augmentée de plusieurs lettres, avec une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans et le portrait de l'abbé Perreyve. In-12. 5 fr.; franco.... 5 75

**Méditations sur le Chemin de la Croix,** 14° **édit**. In-18. 1 **fr.** 50; **franco** ........................................ **1 fr.** 80

**Méditations sur quelques versets de l'Evangile de saint Jean.** 1 fr. 50; franco ........................................ 1 80

**Pensées choisies,** extraites de ses œuvres et précédées d'une introduction par S. E. le cardinal Perraud, de l'Académie française. 3° édit. 1 fr. 50; franco ........................................ 1 80

**Etudes historiques.** (Œuvres posthumes.) Leçons et fragments du cours d'histoire ecclésiastique. 5 fr. 25; franco........ 6 fr.

**Sermons.** Sermons inédits. Une station à la Sorbonne. 4e édit. In-12. 5 fr. 25; franco........................................ 6 fr.

**Souvenirs de Première Communion.** 1 fr. 50; franco.... 1 80

**Méditations sur les saints Ordres.** (Œuvres posthumes.) 2° édit. In-18. 1 fr. 50; franco........................................ 1 80

**La Journée des Malades,** réflexions et prières pour le temps de la maladie, avec une introduction par le R. P. Pététot. 12° édit. In-12. 3 fr.; franco........................................ 3 75

**Etudes sur l'Immaculée-Conception,** avec un avant-propos S. E. le cardinal Perraud. 2e édit. In-12. 1 fr.; franco.. 1 20

**Deux Roses et deux Noëls,** avec une préface de S. G. Mgr Gauthey, évêque de Nevers. In-32. 0 fr. 75; franco.......... 1 fr.

## Abbé L. ROUZIC

AUMONIER DE LA RUE DES POSTES

**Le Renouveau catholique** (Les Jeunes avant la guerre), in-12 de 340 pages. 5 fr. 25; franco........................... 6 fr.

C'est un livre plein d'enseignement et de réconfort que le distingué « aumônier de la rue des Postes » nous présente aujourd'hui. Les jeunes avant, pendant la guerre, tel est le tryptique que l'auteur consacre au renouveau catholique chez les jeunes, et dont il nous offre aujourd'hui la première partie. Après nous avoir retracé les heures sombres du « scientisme » puis les débuts de la renaissance catholique, ses éléments et ses caractères, M. l'abbé Rouzic insiste particulièrement sur les causes qui ont amené ce renouveau et nous dépeint en un substantiel résumé les institutions, les livres et les hommes qui ont eu part à ce relèvement.

**Douleur et Résignation,** 3° édit. 5 fr. 25 ; franco........ 6 fr.

Ce livre est dédié aux mères, aux épouses, aux enfants, aux sœurs, aux fiancées, à tous ceux qui souffrent. Chacun de ceux-là y trouvera, religieusement et philosophiquement exprimé, l'enseignement qui élève, réconforte, console, et les citations les plus autorisées pour appuyer les fortes pensées de l'auteur et faire ressortir tout le bien qui en découle.

**Lettres à un Prisonnier,** 2° édit. 2 fr. 25; franco..... .. 2 60

**Le prix des larmes.** (A ceux qui pleurent.) 2° édit. In-12. 5 fr. 25; franco ........................................ 6 fr.

**Le Purgatoire.** (Pour nos morts et avec nos morts), 2e édit. In-12. 5 fr. 25; franco ........................................ 6 fr.

Que de questions soulève ce seul mot, le **Purgatoire**. Où est-il? Quel est l'état des âmes qui y pénètrent? Quelles sont leurs peines? Ont-elles des joies? Combien de temps restent-elles dans les flammes? Quel est le rôle des anges à leur égard? En quoi consiste l'intervention de la Sainte Vierge? Quels actes de notre part peuvent les soulager et terminer leur peine?

**Tombé au Champ d'honneur.** Le lieutenant aviateur Anselme Martin de Gibergues, 1889-1917, sa vie et ses lettres. In-12. Prix : 3 fr. 75; franco ........................................ 4 25

**Le Renouveau catholique. Les Jeunes pendant la guerre.** In-12. 5 fr. 25; franco ........................................ 6 fr

SOUS PRESSE : **La Famille et les Amitiés au Ciel.** 1 vol. In-12. Prix : 5 fr.: franco........................................ 5 75

Table des matières : Livre I, Chapitre Ier. La résurrection et la glorification des corps. — I. La félicité de l'âme au Ciel. — II. Nous aimerons. — III. Les vivants aspirent après la paix.

Livre II, Chapitre Ier. Au ciel on se reconnaît. — I. Le témoignage de la Sainte Ecriture. — II. Le témoignage de l'Eglise. — Chapitre II. Les élus se connaissent entre eux. — Chapitre III. Les élus et les anges. — Chapitre IV. La famille au Ciel. — I. Les époux. — II. Les fiancés. — III. Les parents et les enfants. — IV. Les frères et les sœurs. — V. Les frères en religion. — VI. Les amis. — VII. La patrie.

## Chanoine J. VAUDON

**Retraites de Communion solennelle. I. L'Agneau de Dieu,** 2e édit., in-12. 3 fr.; franco .................................... 3 50

II. **Le Pain Vivant.** 2e édition, 5 fr.; franco ............ 5 50

Après une Retraite qui fait l'objet du tome Ier, voici que M. le chanoine Vaudon en offre une seconde avec le présent volume. Il nous avertit qu'elle a été prêchée à des enfants qui, tous, avaient fait la communion privée. C'est pourquoi la plupart des entretiens roulent sur le **Pain Vivant.** « Les principales figures eucharistiques ont paru, on peut dire, aux yeux émerveillés des enfants, sur les filsms radieux du plus splendide des cinématographes, cependant qu'autour des images et des personnages on groupait de son mieux la doctrine sur la Présence réelle, le S. Sacrifice de la messe, la Ste Communion. »

**Jésus-Christ et Satan. L'Eglise et le Travail.** Allocutions et panégyriques. In-12. 5 fr. 25; franco ..................... 6 fr.

Les dix premières allocutions opposent, dans un contraste saisissant, Jésus-Christ à Satan, la bonté à la malice, la puissance à la faiblesse, la victoire à la défaite. — Puis vient une série d'études très fouillées sur le « travail » et son rôle dans la société chrétienne. — Enfin six discours sont consacrés à l'éloge de la très sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Thomas d'Aquin, de J. d'Arc et du bienheureux Chapdelaine.

**Les Entretiens Eucharistiques,** in-12. 5 25 ; franco...... 6 fr.

Discours tout apostoliques, jaillis du cœur de ce missionnaire, dont l'éloge n'est plus à faire. Il est de ceux qui savent rajeunir et renouveler les sujets les plus souvent traités, et qui savent toujours dire plus et mieux lorsqu'ils parlent de l'eucharistie, du sacerdoce et du prêtre.

**Eglise et Patrie. Entretiens et discours.** In-12, 5 25; franco 6 fr.

Faire connaître et aimer davantage l'Eglise et la Patrie, a dit Mgr l'archevêque de Bourges, pour les faire mieux servir, voilà le but que vous vous êtes proposé dans cet ouvrage. Il me semble que vous l'avez atteint pleinement.

**Une Ame d'Epouse et de Mère.** In-12, 3 fr. 50 ; franco.. 4 »

**Nouvelles études et notes littéraires sur quelques écrivains du XIXe siècle.** In-12. 5 fr. 25; franco ......................... 6 fr.

L'auteur étudie dans ce livre : Victor Hugo, Emile Montégut, A. de Musset, Auguste Barbier, Auguste Brizeux, les deux Nisard, Béranger, Pierre Dupont, Sainte-Beuve, Laprade, Octave Feuillet, Renan, Richepin, etc., etc., etc.

**Une Ame de lumière : le P. Gratry.** Franco............... 6 »

**Mgr Verjus,** 2e édition. In-8, 7 fr. 50 ; franco............ 9 »

**Histoire générale des Filles de Saint-Paul de Chartres** (Enseignantes, Hospitalières, Missionnaires, des origines 1696 à 1790, — 13 illustrations hors texte. Prix : 12 fr.; franco........ 13 50

C'est le récit puisé aux sources les plus authentiques, des faits et gestes d'une des Congrégations de France répandue dans le monde entier, sur laquelle on n'avait encore rien écrit et qui, au témoignage du pape Benoît XV ont bien mérité de l'Eglise et de la Patrie.

**Par Monts et par Vaux.** In-12. Franco...................... 5 50

## DIVINITÉ DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

## ÉGLISE

**Mgr BESSON. — L'Eglise, œuvre de l'Homme-Dieu.** Conférence. Nouvelle édition 1918. In-12; franco 5 fr.; étranger...... 5 50

A une heure où tant d'hommes réfléchissent sérieusement et cherchent loyalement la vérité, à l'heure aussi où souvent tant de prêtres et de directeurs d'âmes sont embarrassés sur le choix du livre à donner pour éclairer le chemin et affermir des convictions nouvelles, ce livre sera éminemment utile.

**Abbé BOURGAIN. — L'Eglise de France et l'Etat aux dix-neuvième siècle** (1802-1900). Conférences faites aux Facultés catholiques d'Angers. 2 in-12; franco 11 fr.; étranger........ 11 50

L'auteur nous retrace d'un crayon précis et définitif quelques grandes figures de ce XIX° siècle prodigieux dans le bien comme dans le mal. C'est le Pape Pie VII, dont la mansuétude tout évangélique fut plus forte que les virulences impériales; c'est d'une sainteté dont la terre de France est chaude encore, l'âme éloquente de Lacordaire ; c'est avant que l'orgueil n'en fît son fief, l'inspiré Lamennais; c'est Mgr Affre, versant, lui aussi, son sang pour ses brebis; et c'est Pie IX, et ce sont les nobles martyrs de la Commune, etc., etc.

**Abbé PERREYVE. — Entretiens sur l'Eglise catholique,** 4° édit. 2 in-12; franco 11 fr.; étranger......................... 11 50

Les attaques acharnées dirigées contre l'Eglise par la mauvaise presse et la facilité déplorable avec laquelle beaucoup d'ignorants les accueillent : tout concourt à rendre plus utile que jamais la lecture d'un livre fait de science, de probité, de connaissance approfondie, des maladies intellectuelles et morales du temps présent, et aussi de compatissante charité pour les erreurs des hommes et de l'immense désir de les amener à la connaissance et à l'amour de la vérité.

**— Etudes historiques.** (Œuvres posthumes.) Leçons et fragments du cours d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. In-12; franco 6 fr.; étranger ........................................... 6 50

Fragments de leçon : Les Miracles. La Pentecôte. Saint Pierre. Temps apostoliques. Saint Paul. L'Eglise et les Saintes Ecriture. Saint Jean. Du Témoignage des Martyrs. Octavius ou le lendemain de Noël. Notes pour un travail sur l'union logique de la morale et des dogmes chrétiens.

**Dom VIEILLARD-LA CHARME. — L'Eglise catholique aux premiers siècles.** Conférences données à Saint-Louis-des-Français, à Rome, pendant le Carême. In-12; franco 5 fr. 50; étranger ............................................ 6 fr.

L'ouvrage se divise en deux parties : Vie extérieure, vie intérieure de l'Eglise. Voici les sujets traités dans la première : Origine divine de l'Eglise catholique; primauté de saint Pierre; primauté de l'Eglise romaine; propagation de l'Evangile ; les martyrs. Dans la seconde, l'auteur donne les causes du résultat constaté dans la vie extérieure; il étudie la Foi, l'Espérance, la Charité des premiers chrétiens; l'Eucharistie, le culte de la sainte Vierge, le culte des martyrs. Le genre oratoire a permis à l'auteur de montrer les faits sous leur véritable jour.

## PURGATOIRE

**P. DEIDIER** (M. S. C.). — **Considérations sur le Purgatoire.** In-12. 3 fr; franco .................................... 3. fr.

Ce livre, rempli de doctrine et de vraie piété, nous semble refléter exactement la croyance, la pensée et les sentiments de l'Eglise, et il est écrit réellement avec un grand zèle pour la sanctification des âmes et le soulagement des trépassés. Des exemples frappants viennent aviver cette charité, et impressionner fort salutairement le lecteur.

**FEIGE** (Chanoine) — **Les âmes du Purgatoire.** In-32. Prix 1.

**FABER** (P.) — **Le Purgatoire.** — In-32 ............... **1 fr.**

**Vicomte Hippolyte LE GOUVELLO : Apparition d'une âme du purgatoire en Bretagne,** in-12 — Prix, franco 1 franc.

Récit d'un fait contemporain, revêtu de toutes les garanties d'authenticité, illustre une fois de plus le dogme du purgatoire et engagera les fidèles à redoubler de dévotion pour les âmes souffrantes.

**R. P. RIMBAULT.** — **Outre-Tombe.** Mois consacré aux âmes du Purgatoire. 3 fr ; franco, 3 fr. 50.

Comme elles sont consolantes ces pages consacrées au Purgatoire! Tantôt éplorées, tantôt vibrantes d'allégresse, l'auteur y déploie toutes les ressources de sa poétique éloquence. lire entre autres chapitres celui qui porte le titre de sacrement de feu, plus d'une âme catholique éprouvera un vrai soulagement. Trop souvent, en effet, la fantaisie s'est donnée libre cours et a dénaturé le dogme de l'Eglise, très succinct sur cette étape propitiatoire de notre destinée future qu'est le Purgatoire.

**ROUZIC** (Abbé). — **Le Purgatoire** (Pour nos morts et avec nos morts), 2° édit. In-12. Franco 7 fr. 50.

L'auteur de ce volume se propose un double but : 1° nous faire éviter les souffrances du purgatoire ; 2° délivrer ceux qui les endurent. Mais que de questions soulève ce seul mot, le *Purgatoire*. Où est-il? Quel est l'état des âmes qui y pénètrent? Quelles sont leurs peines? Ont-elles des joies? Combien de temps restent-elles dans les flammes? Quel est le rôle des anges à leur égard? En quoi consiste l'intervention de la Sainte Vierge? Quels actes de notre part peuvent les soulager et terminer leur peine?

**SANSON** (Abbé) — **Purgatoire et Ciel,** 1 vol in-12. Prix 3 fr. 75; franco 4 fr. 25

Plus que jamais, il faut rappeler à ceux qui pleurent, que la mort ne brise pas les liens qui unissent les âmes, et que dans le sein de Dieu, nous retrouverons celles que nous avons aimées en lui. En attendant, par nos prières, par nos sacrifices, par nos larmes, obtenons que celles qui achèvent de se purifier dans les souffrances du Purgatoire soient admises au séjour *du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.*

**BOUDON** (H. M.) — **Au secours des âmes du Purgatoire,** in-32 franco, ............................................ 1 fr. 25

## SACRÉ-CŒUR

**Mgr BESSON. — Les Béatitudes de la Vie chrétienne enver le Sacré-Cœur.** In-8, franco 8 fr.; étranger ............ 8 50

Ces discours ont pour objet de louer la dévotion au Sacré-Cœur comme une dévotion proposée en général aux catholiques des derniers temps, et en particulier à la France. Ils ont pour but de provoquer dans les âmes des actes de foi, des cris d'espérance, des élans d'amour, des œuvres d'expiation qui conviennent aux épreuves actuelles que traverse la France chrétienne. *Les Béatitudes de la vie chrétienne* forment une étude de morale et de dévotion sur le Sacré-Cœur; cette étude est divisée en trente discours, correspondant aux trente jours du mois de juin, qui est consacré au Sacré-Cœur par la piété publique.

**Mgr GAUTHEY. — Le Sacré-Cœur de Jésus.** Allocutions des premiers vendredis. 2e édit, in-12; franco 5 50; étranger 6 fr.

C'est sous une forme oratoire, un précieux traité de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Ces instructions données chaque premier vendredi du mois, dans la cathédrale de Besançon, pour le plus grand profit des nombreux fidèles qui s'y pressaient, contribueront puissamment à développer le culte du Sacré-Cœur.

**BOUSSAC** (R. P. Louis). — **Les Vertus du Cœur de Jésus.** Retraites mensuelles des premiers vendredis et neuvaines. 8 vol. in-18; franco 14 fr.; étranger.............................. 15 fr.

1re série — Retraites mensuelles des premiers vendredis.
2e série — Neuvaine préparatoire à la fête du Sacré-Cœur.
3e série — Neuvaine des premiers vendredis du mois.
4e série — Neuvaine du Cœur agonisant de Jésus.
5e série — Retraites mensuelles des premiers vendredis.
6e série — Retraites mensuelles des premiers vendredis.
7e série — Quatrième neuvaine au Sacré-Cœur.
8e série — Cinquième neuvaine au Sacré-Cœur.

**R. P. LECORNU. — Le Mystère d'amour. Considérations sur la sainte Eucharistie.** In-12; franco 5 fr. 50; étranger.. 6 fr.

Approbation de S. G. Mgr Gendreau : « J'y ai trouvé tout ce que j'espérais : doctrine sûre, aperçus neufs, flamme brûlante d'amour et d'enthousiasme, véritable panorama de toutes les merveilles qui unissent ensemble Jésus et l'âme fidèle dans ce Sacrement ineffable » — Le livre comprend quatre parties : I. L'Eucharistie en général; II. Les enceintes de l'Eucharistie; III. Les amours de Notre-Seigneur; IV. L'Eucharistie et les dévotions. — Nos confrères auront tout avantage à consulter ce volume, surtout lorsqu'ils auront à parler de la sainte Eucharistie.

**R. P. RIMBAULT. — Les Triomphes de l'Amour.** — In-8° franco .................................................. 1 »

## VIE FUTURE

**Mgr BESSON. — Les Mystères de la Vie Future.** — In-8° prix franco, 8. 50. In-12, Prix franco, 5 fr.

Table des matières : 1° De l'état actuel des doctrines et des mœurs. — 2° La Connaissance de l'Ame démontre son immortalité. — 3° L'Immortalité de l'Ame démontrée par la notion de la justice. — 4° L'Immortalité de l'Ame démontrée par le témoignage des hommes. — 5° La fausse notion de la Vie future. — 6° La vraie notion de la Vie future. — 7° La mort. — 8° De la résurrection des corps. — 9° Du jugement particulier. — 10° Du jugement dernier. — 11° Du purgatoire. — 12° Du soulagement des âmes du purgatoire. — 13° De l'enfer. — 14° Des peines de l'enfer. — 15° L'éternité des peines démontrée par la passion de J. Ch. — 16° Le Ciel.

**HAMON** (P.). — **Au-delà du Tombeau.** 4e éd. 4 50; franco 5 »

L'auteur fait des études fort intéressantes pour les chrétiens; la mort, la résurrection, le dernier jour du monde, les privilèges des corps religieux, le bonheur du ciel pour le corps comme pour l'âme.

**Mgr MÉRIC. — L'Autre Vie,** 14e édition, 2 in-12, 10 fr.; franco ........................................ 11 50.

Ouvrage qui a eu et qui mérite grand succès. Traité complet sur le sujet : Livre I. *La raison et la démonstration de notre immortalité* contre les théories et les sophismes contemporains). — Livre II. *Le lendemain de la mort et les limites de la raison* (mort apparente; préexistence des âmes; transmission des âmes; mondes habités; spiritisme). — Livre III *L'enseignement de la foi* (le problème de la destinée; l'âme après la mort; des morts aux vivants; apparitions, etc; la résurrection; le millénarisme; les corps glorifiés; les élus se reconnaîtront; le nombre des élus, le dernier châtiment.. Comme on le voit, toutes ces questions sont au premier plan de l'actualité; elles passionnent de plus en plus les esprits. Et comme elles sont exploitées contre la foi par les sophistes et les spirites, il est nécessaire de les étudier et de les enseigner : l'ouvrage de feu Mgr Méric doit être répandu dans tous les milieux.

— **Les Elus se reconnaîtront au Ciel.** — I. La glorification des corps. — II. Les qualités des corps glorifiés. — III. L'âme glorifiée. — IV. Les élus se reconnaîtront au Ciel. — Le doute du cœur et la solution. 32e édition in-18, 3 fr.; franco .... 3.50

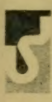
**ROUZIC** (abbé). — **La Famille et les Amitiés au Ciel.** — 1 vol. in-12. Prix : 5 fr.; franco........................ 5 75

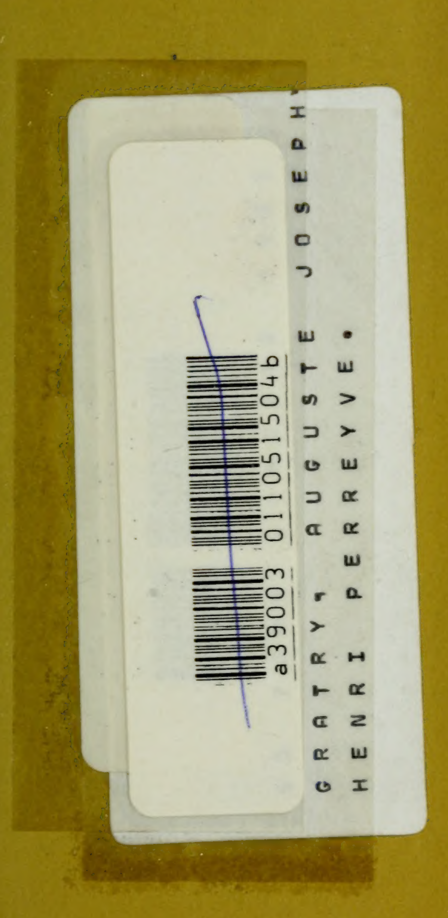
Table des matières : Livre I. Chapitre Ier. La résurrectio et la glorification des corps. — I. La félicité de l'âme au Ciel. — II. Nous aimerons. — III. Les vivants aspirent après la paix.— Livre II, Chapitre Ier. Au ciel on se reconnaît. — Le témoignage de la Sainte Ecriture. — II. Le témoignage de l'Eglise. — Chapitre II. Les élus se connaissent entre eux.

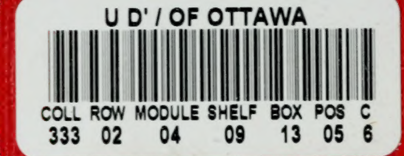
**DREXELLIUS** (R. P.). — **Considérations sur l'Éternité,** 3 50

— **Le Ciel, Cité des Bienheureux.** — Franco.............. 5 »

— **L'Enfer, ou le Supplice des Réprouvés.** — Franco...... 5 »




a39003 011051504b
GRATRY, AUGUSTE JOSEPH
HENRI PERREYVE.



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 09 13 05 6